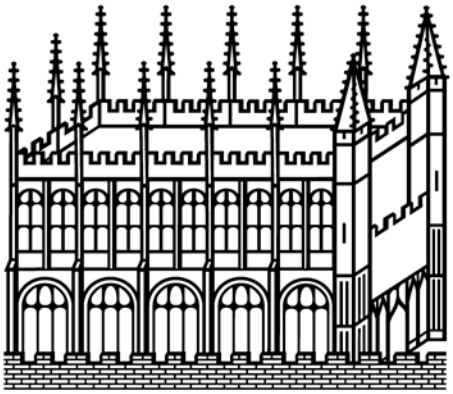

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

SALON
D'HORACE VERNET.

Tous débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

HISTORY OF ART DEPT. OXFORD

SALON
D'HORACE VERNET.

ANALYSE
HISTORIQUE ET PITTORESQUE
DES QUARANTE-CINQ TABLEAUX
EXPOSÉS CHEZ LUI
EN 1822.

Par Mr JOUY et JAY.

Præfulgebant.... Eo ipso quòd effigies eorum non visebantur. TACIT.

Ils n'y parurent pas.... Ce qui les fit remarquer davantage.

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
Rue de Vaugirard, n° 36.

PARIS.
PONTHIEU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252.

1822.

PRÉAMBULE.

L'école de Peinture française, guidée par un grand Maître, avait retrouvé toute la pureté des formes, toute la sagesse, toute la grâce antique. La science du dessin, la vigueur du coloris, s'étaient, comme par miracle, combinées avec la beauté de l'expression, avec le goût et la simplicité des conceptions premières. La même École avait vu se former sous le même maître les Gérard, les Girodet, les Gros, les Guérin, les Prudhon et les Hersent: genres de talent si remarquables en eux-mêmes et si prodigieux par leur diversité.

Tandis qu'un général français passait les Alpes comme Annibal; tandis que nous gagnions autant de *victoires* en vingt-cinq ans, que les Romains en plusieurs siècles, nos peintres nous donnaient un autre empire; la pensée philosophique du Poussin, les heureux contours du Corrège, le goût gigantesque de Buonarotti, la délicate et tendre simplicité de Raphaël et du Guide renaissaient au sein de la même école sur les toiles de nos Musées.

Ce n'est pas tout : la même chaleur fécondait des talens d'un autre genre. L'école de

Lyon donnait à cette imitation de la nature, si recherchée des Flamands, quelque chose de naïf, de noble et d'intéressant : les Révoil prêtaient les charmes d'une touche fidèle et brillante à ce qu'il y a d'aimable et de gracieux dans les souvenirs de l'ancienne France : heureuse illusion, permise seulement aux beaux-arts qui vivent de mensonge, et qui devient pour eux une espèce de Mythologie.

Dans un ordre bien plus élevé, mais aussi nouveau, M. Horace Vernet annonçait à la fois la facilité de pinceau de Sébastien Bourdon, la fougue et le coloris de Rubens, cette étude anatomique du plus noble des animaux, étude qui distingue son père, et cette touche délicate, cette observation de la nature physique qui caractérisaient son aïeul. Déjà plusieurs morceaux d'un talent supérieur avaient laissé deviner son aptitude à saisir les émotions de la vie militaire, les scènes tumultueuses des camps, les convulsions de la nature, en un mot tout ce qui élève l'ame et tout ce qui l'agite.

Les dernières expositions avaient accoutumé le public français à des chefs-d'œuvre; il en attendait de nouveaux à l'exposition de 1822, qui avait été retardée d'une année entière. Il a vu avec dépit et surprise les efforts malheureux de quelques hommes de talent, et l'insignifiance

d'un grand nombre d'ouvrages. Il a remarqué avec une inquiétude mêlée de dédain, plusieurs productions empreintes du malheureux cachet des Boucher, des Vanloo, une innombrable collection de portraits, parmi lesquels deux seulement sont dignes du pinceau célèbre qui les a tracés. Artistes, littérateurs, gens du monde : tous ont dû s'effrayer de la destinée de l'art en France ; tous se sont demandé si parmi tant de décadences, il fallait aussi compter celle de la peinture ; si le génie des arts et le génie des armes avaient fui d'un même essor; si toutes nos gloires avaient trouvé le même tombeau.

Dans ce Musée, siriche de cadres et si pauvre de tableaux, quelques-uns avaient néanmoins fixé l'attention ; et dans ce petit nombre s'en trouvait un de M. Horace Vernet, le seul que le plus fécond de nos peintres eût exposé cette année aux Salons du Louvre. Ce Tableau, hommage pieux adressé par le petit-fils à la mémoire de son aïeul, ne semblait placé au milieu de tant de productions insipides, que pour piquer la curiosité publique. Qu'était devenue cette heureuse et brillante rapidité de pinceau qui distinguait ce jeune artiste ? D'où pouvait naître ou cette paresse inexcusable ou cette stérilité subite ? Notre histoire avait-elle perdu le charme pittoresque dont il s'était fait l'heureux

interprète ; ce talent souple et plein d'éclat qui avait habilement reproduit nos triomphes, n'avait-il pu leur survivre, et s'était-il évanoui tout-à-coup !

Telles étaient les questions qu'on s'adressait, à l'ouverture du Salon ; mais bientôt on apprend qu'Horace Vernet, au lieu d'avoir brisé ou abandonné ses pinceaux, avait, dans l'espace de trois années, terminé trente-quatre compositions de divers genres, dont plusieurs étaient regardées comme ses chefs-d'œuvre. L'admiration des artistes admis dans l'atelier du peintre, ne tarda pas à transpirer dans le public : on sut que deux de ces tableaux étaient spécialement consacrés à la gloire nationale ; et que tous formaient entre eux, malgré la différence des genres, une espèce de galerie Française. La curiosité se nourrit et s'augmenta de ces rumeurs ; et si l'on s'était étonné de l'inaction prétendue de l'habile artiste, on s'étonna bien davantage de l'insouciance avec laquelle il semblait se dérober volontairement à sa propre gloire, et priver le public d'un plaisir auquel il l'avait accoutumé.

Mais d'étonnement en étonnement l'on parvint à la vérité. Le jury (qui voudrait en vain rejeter sur l'autorité supérieure l'odieux ou le ridicule d'une pareille mesure) avait re-

fusé les deux principaux tableaux du peintre ; et, sur ce refus, qui outrageait son talent et compromettait les intérêts de sa réputation, Horace Vernet avait résolu de n'exposer de toutes ses productions, que celle qu'il avait offerte à la mémoire de son aïeul, et qui, d'ailleurs, ne lui appartenait plus.

Faut-il donc que la politique frappe aussi de réprobation jusqu'aux plus innocentes et aux plus brillantes facultés de l'homme? Ne saurait-elle se contenter de faire peser son niveau de plomb sur les choses réelles de la vie, et nous interdira-t-elle les jouissances de l'imagination? Où se réfugiera la liberté si elle est chassée de l'atelier du peintre, et dans quelle barbarie sommes-nous prêts à retomber, si l'on parvient à étouffer l'indépendance de ces beaux-arts, qui servent de consolation, d'ornement, et *quelquefois même* de soutien aux institutions les moins libres?

On objectera peut-être que certains souvenirs, personnifiés aux regards, ont leur danger, et que les passions peuvent être plus violemment excitées par un tableau que par un discours : mais de quoi s'agissait-il donc? d'un portrait formidable? de l'apothéose d'un grand homme? Non. Ces tableaux, rejetés impitoyablement, rappelaient deux époques mémora-

bles de notre histoire contemporaine. L'un représentait la bataille de *Jemmapes ;* l'autre, la défense de la *barrière de Clichy*. L'auteur avait saisi et rapproché, par un ingénieux et triste contraste, les deux points extrêmes de notre gloire militaire : c'était le premier élan et le dernier soupir, non pas de notre courage, mais de notre fortune. D'un côté, tout le bonheur, tout l'éclat d'une audace jeune et brillante ; de l'autre, la noble obstination et la dernière tentative de la valeur malheureuse et trahie, que le roi lui-même avait récompensée dans la personne de quelques soldats citoyens qui avaient eu la part la plus honorable à cette triste journée.

Que penser de ceux que l'ombre même de notre grandeur importune ? N'est-on pas tenté de se rappeler ici ce maître-d'hôtel d'Alexandre, qui ne pouvait recevoir sur sa tête chauve un rayon de soleil, sans frémir de tout son corps ? Ne lui ressemblent-ils pas beaucoup, ces hommes, qui ne peuvent, sans être attaqués d'un frisson mortel, soutenir un seul rayon de notre gloire nationale ?

Les connaisseurs, auquel l'atelier de M. Horace Vernet est ouvert, jugeront, en dernier ressort, la sentence d'un jury si profondément politique : pour nous, nous croirons avoir

rempli la tâche que nous nous sommes proposée, si nous donnons aux personnes, que l'éloignement ou d'autres circonstances empêchent de venir admirer ces belles productions de l'art moderne, une faible idée de leur effet et de leur grand caractère. Quant à ceux qui sont assez heureux pour jouir de la vue de ces chefs-d'œuvre, cette notice pourra leur servir d'explication, dans l'examen des détails intéressans de la plupart de ces tableaux. Trop heureux si nous pouvions peindre avec des mots, comme Vernet avec sa brillante palette; si nous pouvions lui emprunter quelques-unes de ces expressions franches et naïves, de cet abandon, et de cette fougue de pinceau; de cette variété toujours séduisante, toujours vraie, toujours nouvelle; qui lui mériteront peut-être un jour le titre de Voltaire de la peinture, et qui le distinguent parmi les artistes que nous possédons, et parmi ceux dont nous révérons la mémoire.

La description de quelques tableaux qui ne font plus partie du salon de M. Horace Vernet, complétera notre ouvrage. Ainsi, dans cette galerie consacrée au plus varié des peintres, il ne se trouvera point de lacune considérable; et l'on pourra porter un jugement raisonné sur l'ensemble de tant de travaux, et sur le pinceau qui leur a donné naissance.

Ajoutons ici, que l'exposition du Salon de M. Horace Vernet est entièrement désintéressée; que les offres les plus séduisantes lui ont été faites, et qu'il les a rejetées par le sentiment d'une délicatesse peut-être exagérée.

SALON
D'HORACE VERNET.

[N° I.]

BATAILLE DE JEMMAPES.

Ainsi la Liberté prophétise la Gloire ;
Salut, peuple nouveau! Tu verras la victoire
S'unir comme une amante à tes jeunes destins.
(MASSON.)

Ce nom de Jemmapes, devenu historique, rappelle l'un des plus glorieux souvenirs de la révolution française. Nos bataillons, à peine organisés, avaient montré à Valmy le sang-froid, la calme intrépidité qui semblent n'appartenir qu'à des guerriers soumis aux lois d'une sévère discipline, formés par une longue habitude à la fatigue des camps et au mépris du danger; ils déployèrent, pour la première fois, à Jemmapes cette ardeur impétueuse, ce courage irrésistible qui nous ont valu tant de victoires, et qui ont illustré jusqu'à nos derniers revers.

L'expédition de Dumouriez en Belgique peut être considérée comme le premier essai de cette nouvelle tactique, de ce système de grande

guerre, perfectionné par le génie de Napoléon et qui a porté nos drapeaux dans presque toutes les capitales de l'Europe. Sous ce point de vue, la bataille de Jemmapes commence une mémorable époque. C'est le point de départ d'une gloire immense qui a couvert le monde, qui protége encore la patrie désarmée, et qui ne laisse pas notre avenir sans espérance.

La bataille de Jemmapes réveille encore d'autres pensées. L'issue de cette grande journée confirme une vérité importante; c'est que le sentiment du patriotisme, l'amour de la liberté élèvent les peuples au-dessus d'eux-mêmes, détruisent, comme par enchantement, les molles habitudes d'une société corrompue, donnent de l'énergie, même aux ames vulgaires, et produisent ces actes de dévouement à la patrie, ces sacrifices héroïques qui, dans les récits de l'antiquité, nous paraissaient autrefois fabuleux.

Ajoutez à ces réflexions la situation d'un peuple généreux dont l'indépendance est menacée; triomphant au dehors, déchiré au dedans par la fureur des factions; livrant ses destinées au fanatisme d'audacieux tribuns qui se précipitent avec lui dans les déplorables excès de la licence; réduit à préférer l'anarchie qui se dévore elle-même au joug injurieux de l'étranger,

et rachetant toutes ses misères par les prodiges de sa gloire. Tel était l'étonnant spectacle qu'offrait la nation française, à l'époque où ses guerriers ouvraient cette carrière de triomphes, qui déjà frappait l'Europe de terreur et d'admiration. Au bruit des vieilles institutions qui s'écroulaient de toutes parts, s'élevèrent les premiers chants de victoire, et tous les cœurs français tressaillirent au nom glorieux de Jemmapes.

Les premiers trophées de la liberté devaient enflammer le pinceau de l'artiste, dont le talent, consacré à la gloire nationale, saisit tout ce qu'il y a d'intérêt et de noblesse dans les cicatrices d'un vieux guerrier; soit qu'il se livre à des pensers mélancoliques sur la tombe récente de ses compagnons d'armes, soit qu'il suspende sous le chaume son sabre d'honneur, soit qu'il *cultive le sol sacré* que sa vaillance a défendu.

Il n'est donc pas surprenant que le tableau de la bataille de Jemmapes soit l'un des plus beaux que nous devions à la verve brillante et aux nobles inspirations de M. Horace Vernet. Cet ouvrage honore l'École française; mais pour bien le comprendre, il est nécessaire d'avoir une idée précise du grand événement qui en est le sujet.

Ce fut le 6 novembre 1792 que le général

Dumouriez résolut d'attaquer l'armée autrichienne commandée par le duc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur des Pays-Bas. Dumouriez rassemble ses bataillons. « Généraux, officiers, soldats, leur dit-il; fiers républicains, vous tous, mes braves camarades, nous allons entrer dans la Belgique pour repousser et chasser des ennemis barbares. Pénétrons dans ces belles provinces comme des amis, des frères, des libérateurs; montrons de la clémence envers les prisonniers de guerre et de la fraternité envers les habitans du pays. »

Ces paroles excitent l'enthousiasme, et des chants de liberté appellent la victoire sous les drapeaux français.

L'armée autrichienne occupait une position formidable en avant de Mons. Sa droite était appuyée au village de Jemmapes, sa gauche à celui de Cuesmes. Tout le front de cette ligne, établi sur une montagne boisée, était protégé par des retranchemens, par de nombreuses redoutes et des batteries disposées en amphithéâtre sur le penchant des hauteurs. Des tranchées, des abattis pratiqués sur les talus, multipliaient encore les obstacles et les dangers. Les ennemis, pleins de confiance, ne doutaient point que la valeur française ne vînt

échouer au pied de ces retranchemens, que la nature et l'art contribuaient à rendre inexpugnables.

Les Français, impatiens d'aborder l'ennemi, demandaient le signal de l'attaque. Dumouriez, pour les éprouver, manœuvra d'abord sous le feu des Autrichiens. C'est alors qu'assuré de l'intrépidité de ses troupes et de la précision de leurs mouvemens, il fixa le moment de l'attaque.

Le général Ferrand commandait la gauche de l'armée; l'aile droite était sous les ordres du général Dampierre. Dumouriez demeura au centre, pour diriger avec plus de facilité l'ensemble des mouvemens. Le duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, commandait sous lui. Ce jeune prince se faisait remarquer par un maintien noble et assuré; le feu qui *brillait dans ses yeux* annonçait le sang de Henri IV; il paraissait fier de faire ses premières armes contre l'étranger sous les drapeaux de la patrie. Là, se trouvaient encore Macdonald, qui, depuis, immortalisa les bords de la Trébie; Beurnonville, qui doit une honorable mémoire à ses premiers efforts pour l'indépendance nationale; le général Harville dont la renommée brille d'un éclat sans nuages; l'amazone Fernig, la *Clorinde* de l'armée française,

et l'infortuné Drouet qui arrosa de son sang les premières palmes de la liberté.

Le signal est donné. A midi précis toute l'infanterie se forme en colonne, en chantant les hymnes de la patrie. Le village de Quaregnon, qui protégeait Jemmapes à la droite de l'ennemi, avait déjà été emporté par l'adjudant-général Thouvenot, sous les ordres du général Ferrand. Déjà il insulte Jemmapes et tout le flanc droit de l'ennemi. Bientôt le général Ferrand s'avance au-delà de Quaregnon; mais des prairies marécageuses, coupées de fossés, retardent sa marche. Forcé d'abandonner son artillerie, il attaque, et emporte à la baïonnette les hauteurs de Jemmapes. Ce général, dont l'âge n'avait pas ralenti l'ardeur, s'expose aux plus grands dangers; son cheval, frappé à mort, s'abat sous lui; il reçoit à la jambe une forte contusion, se relève, se place à la tête des grenadiers, et continue l'attaque avec une bravoure inaltérable. A la droite, Beurnonville se trouve un moment compromis; débordé par six bataillons ennemis, il est exposé au feu meurtrier de cinq redoutes, établies près du village de Cuesmes. Dans ce moment critique, le brave Dampierre accourt à la tête du régiment de Flandre et des bataillons de Paris; il aborde les six bataillons ennemis, les culbute,

les disperse, enlève les deux premières redoutes où il entre le premier, tourne leurs canons contre les Autrichiens, rend à Beurnonville la liberté d'agir, et fait seize cents prisonniers.

La droite de l'ennemi se trouvait enlevée; son corps de bataille était tourné et pris à revers. Alors, Dumouriez donna au centre l'ordre de marcher en avant. « Voilà les retranchemens » de l'ennemi, dit-il à ses soldats, ne vous » servez que de l'arme blanche et de la ter- » rible baïonnette; c'est l'arme des Français » et de la victoire. » Les soldats, animés par l'énergie de ces paroles, s'avancent au pas de charge, sous le feu des redoutes ennemies. Cependant plusieurs bataillons emportés par leur ardeur perdent leur alignement. Quelques colonnes, exposées aux décharges meurtrières d'une mitraille à demi-portée, hésitent et sont près de se rompre. Déjà la cavalerie ennemie s'élance pour déborder dans la plaine et charger en flanc nos colonnes ébranlées. Dumouriez, qui aperçoit le danger, envoie le duc de Chartres pour rétablir l'ordre. Le jeune prince arrive, rallie les troupes déjà éparses, les rassure par sa froide valeur, en forme une masse en colonne qu'il nomme *le Bataillon de Jemmapes*, marche en avant, attaque les re-

doutes autrichiennes et les enlève à la baïonnette.

Cependant Dumouriez se porte à la droite où la fortune balance encore. Les Autrichiens, protégés par leurs formidables retranchemens, opposent à Beurnonville une résistance meurtrière. Dumouriez arrive, reconnaît les bataillons de Paris et leur recommande la victoire. Une colonne de cavalerie ennemie s'ébranlait alors pour les charger. Enthousiasmés par la présence de leur général, ils attendent avec fermeté les escadrons autrichiens qui viennent se briser devant un rempart de baïonnettes. Profitant de cet avantage, la cavalerie française tombe sur les escadrons ennemis, les sabre et les repousse sur la route de Mons. Beurnonville appuie ce mouvement. On marche de nouveau aux redoutes, on les attaque avec impétuosité. Les Français avancent à travers les balles, les obus et les boulets. Les grenadiers hongrois descendus dans la plaine, sont forcés de regagner leurs retranchemens qu'ils défendent avec le courage du désespoir; la mêlée est horrible, le sang ruissèle de toutes parts; les redoutes sont jonchées de morts et de blessés. Enfin, par un dernier effort, tout est emporté, l'ennemi fuit en désordre et la victoire se repose sur nos drapeaux.

Cette sanglante bataille nous coûta beaucoup de monde, en officiers et en soldats. Drouet et Ferrand, le colonel Chaumont, l'adjudant-général Monjoie furent grièvement blessés; les généraux Dampierre, le duc de Chartres, les deux Frégeville, Beurnonville, le colonel Thouvenot, le jeune duc de Montpensier se distinguèrent, et nos soldats combattirent avec une rare valeur. C'est à Jemmapes que l'armée de l'Europe la mieux tenue, la mieux disciplinée, fléchit devant des soldats levés et enrégimentés à la hâte, et qui n'opposaient aux ressources d'une savante tactique, que l'amour de la patrie et l'enthousiasme de la liberté.

Nous terminerons ce récit par un trait d'héroïsme digne d'une éternelle mémoire. Un citoyen de Paris, Jolibois, apprend que son fils a *quitté ses drapeaux*; il part aussitôt pour le remplacer, arrive le matin de la journée de Jemmapes, combat avec le bataillon de son fils, et s'écrie douloureusement à chaque coup qu'il tire sur l'ennemi : « O mon fils ! faut-il que le » souvenir de ta fuite empoisonne un moment » aussi glorieux ! » Ce brave fut nommé officier sur le champ de bataille.

LE TABLEAU.

Il est deux heures. Le soleil pâle de novembre se voile sous des nuages pluvieux : de la hauteur où je suis placé, je vois se dérouler devant moi une plaine immense. Ce terrain humide et fertile, ces belles prairies, cette végétation vigoureuse, ce vaste horizon qu'aucun accident ne rétrécit m'indiquent suffisamment le lieu de la scène ; je suis en Flandre. Je vois au loin des villages et des bourgs, les uns éclairés, les autres dans la demi-teinte. Aussi loin que mes regards peuvent s'étendre, je remarque du mouvement, de la fumée, des troupes, des chevaux ; je suis témoin d'une bataille.

Une nappe de lumière échappée du sein des nuages fixe mon attention sur le premier plan. Les attitudes du commandement, les insignes des hauts grades militaires, la beauté des chevaux, la disposition des personnages, tout m'annonce, que là se trouve le chef de l'armée, et que c'est de ce point qu'émanent les ordres, auxquels obéissent ces colonnes que je vois se mouvoir dans le lointain.

Quelle est cette action dont le premier aspect fait battre si vivement mon cœur ?.... Je le sais maintenant : à son maintien aventureux, à son air d'impatience et de finesse, à son attitude

penchée, à je ne sais quel embarras entre les habitudes de la monarchie et l'ambition républicaine, qui le caractérisent, j'ai reconnu le général Dumouriez. C'est lui qui s'avance entouré de son état-major; l'attention des officiers qui le composent semble partagée entre le plaisir de voir une colonne de prisonniers autrichiens, ayant le colonel Reychak à leur tête, que l'on amène au général en chef, et le spectacle douloureux du général Drouet, mortellement blessé.

Je les reconnais tous. Voilà le jeune et brillant duc de Montpensier. Ce guerrier, c'est Macdonald qui prélude avec tant d'éclat à la gloire qui doit un jour le conduire au premier grade de l'armée. Cet autre, c'est le jeune Belliard qui, depuis, accompagna la victoire sur tous les champs de bataille où elle suivit nos drapeaux. Je suis tenté de l'aborder et de lui demander ce qu'il pense du sort de la bataille; je prévois qu'elle renferme les destinées de la patrie. Il s'agit de savoir, si les peuples de l'Europe imposeront des lois à la France, ou si elle achèvera la conquête de sa liberté; si elle purgera son territoire des étrangers qui ont osé l'envahir. Le champ de bataille où va se décider cette grande question, c'est Jemmapes.

Combien de braves sont déjà tombés en sacrifice, dans cet holocauste à la patrie ! De vieux soldats soutiennent le général Drouet enveloppé dans une couverture de l'ambulance. Leur figure, sillonnée par les fatigues ou les blessures de la guerre, porte l'empreinte de la pitié : l'émotion a ébranlé ces ames endurcies au péril. Je cherche avec une douloureuse inquiétude la blessure de Drouet, sur son corps à demi découvert ; je ne la trouve pas ;... mais ses jambes ne se dessinent point sous la draperie ensanglantée, qui retombe perpendiculairement de ses genoux jusqu'à terre. Les deux jambes ont été emportées par un boulet : qu'il doit souffrir ! mais que l'expression de sa douleur est noble ! quelle exaltation et quelle résignation dans tous ses traits ! Il tourne les yeux vers ses compagnons d'armes ; et pendant qu'un chirurgien le montre au général en chef, je l'entends qui s'écrie : « Français, qu'importe » ma vie ! on se bat derrière vous ; le village » de Cuesmes va être emporté ; je mourrai, je » le crois ; mais j'aurai contribué à la première » victoire de la république. »

Noble amour de la patrie, quelle sublimité tu donnes à la bravoure ! quelle tendresse héroïque respire dans les traits de ce guerrier ! L'irrésistible force de son dévouement a dompté

la souffrance physique, et ses yeux, prêts à se fermer, étincellent encore d'espérance et d'héroïsme.

A quelque distance, un jeune homme à la première fleur de l'âge, monté sur un coursier ardent, et vêtu avec une élégance recherchée, abaisse sur le général mourant un regard plein de compassion. Cette première leçon de dévouement à la patrie marquera sans doute dans une ame si tendre; peut-être un jour aussi le sang de ce jeune guerrier.... Mais comment un si aimable enfant se trouve-t-il sur un champ de bataille! Que sa figure est douce et délicate! que ses yeux sont beaux! qu'il semble peu fait pour endosser la cuirasse et porter une pesante épée! Non, ce visage n'est pas celui d'un soldat. Sous le daim flexible, *qui recouvre* ses membres, la gracieuse rondeur de ses formes trahit un sexe qui n'est point né pour la guerre : c'est une femme, c'est une jeune fille, c'est cette jeune Fernig, que le seul amour de la patrie, que la haine d'un ennemi insolent et agresseur précipita au milieu de l'armée française; noble amazone, à qui un peuple enthousiaste de la beauté et de la valeur n'avait encore consacré ni un poëme, ni un tableau, ni une statue.

Je détache à regret mes regards de ce groupe

si intéressant, pour les porter sur l'ensemble de ce premier plan, et saisir, l'un après l'autre, les détails qui le composent. Voici le père de la jeune Fernig : devant lui, j'aperçois Baptiste, ce domestique de Dumouriez, qui réclame une part dans la gloire de cette journée ; on le verra bientôt, sans ordre, conduit par un instinct de valeur et d'habileté militaire, rallier six bataillons, et charger à leur tête.

Une fosse de charbon embrasé fait jaillir, à droite de tous ces personnages, les flots d'une lumière rougeâtre.

Par quel art mon œil enchanté passe-t-il si doucement d'une nuance à l'autre, et quelle est cette habile combinaison d'effets naturels, qui me conduit, sans disparate, de l'ardente clarté de cette fournaise à la douce lumière du premier plan, à la teinte sombre de l'enfoncement, aux collines bleuâtres de l'horizon et à l'azur d'un ciel obscurci par les nuages.

Un sentier passe au-dessous de la hauteur, où se trouve l'état-major : un chariot du pays s'y trouve engagé ; il est rempli de nos soldats blessés. La bataille a été meurtrière, et Drouet n'est pas la seule victime de ce jour. Dans le chariot, à côté d'un vieux militaire, je vois couché sur la même paille un jeune volontaire dont la main avait récemment quitté la charrue pour

le fusil. Sa tête est pâle et languissamment penchée; hélas! son premier exploit sera-t-il son dernier combat?

Je cherche pourquoi ces chevaux effrayés se cabrent, reculent? Pourquoi l'ouvrier des mines qui les conduit est saisi d'une terreur égale? Un projectile lancé par l'ennemi brûle à quelque distance; l'obus a fait son trou dans le terrain : il va éclater. Autour de là, tout est suspension, inquiétude. Ces prisonniers ennemis, cette résolution froide des chefs, cet effroi physique des chevaux et de leur guide, cet obus qui brûle encore, me donnent une idée plus forte, plus exacte, d'une grande action militaire, que toutes ces petites colonnes en marche de *Vander-Meulen*, et tous les coups de pistolets, le désordre et la fumée du *Parrocel.*

Mes regards pénètrent dans la perspective profonde qui recule devant moi. La ville de Mons me présente ses clochers et ses toits éclairés. Un peu en avant, je reconnais le village de Cuesmes sur lequel s'appuie l'extrême gauche de l'armée autrichienne. Je parcours des yeux ce vaste espace où s'opèrent de grands mouvemens de troupes; j'y vois des nuages de fumée, des charges de cavalerie conduites avec une impétuosité irrésistible,

le feu des redoutes et la poussière des chevaux.

De gauche à droite, tout se porte en avant, tout marche, tout se précipite; l'armée française va ressaisir la victoire. Sur le devant, à gauche, je remarque la première batterie d'artillerie volante dont notre armée ait fait usage. En arrière de la réserve du général Harville, une attaque impétueuse chasse devant elle l'ennemi déconcerté; il fuit en désordre; le feu est vif et terrible : la bataille est gagnée.

A peine aperçois-je le cheval blanc du jeune duc de Chartres qui conduit cette charge décisive : il se perd à mes yeux dans l'éloignement; et celui qui contribua si puissamment au gain de cette mémorable journée, semble vouloir échapper à l'imagination reconnaissante, qui le cherche vainement dans ce tableau.

Le mot nous est échappé; ce grand poëme dont nous aurions voulu reproduire avec des paroles la composition brillante et fidèle, c'est un tableau. L'artiste a réuni sur la même toile tant d'actions, tant de mouvemens instantanés, que la plume est réduite à décrire l'un après l'autre. Il a pu dire en même temps les différentes impressions que de si grands événemens produisent; il a pu, sur le même canevas, et pour ainsi dire du même coup de pinceau,

nous montrer l'action et la pensée des batailles, la douleur physique et l'héroïsme qui la surmonte, les plus terribles effets des jeux cruels de la guerre, la magnanime résolution d'une jeune amazone, la résignation des prisonniers de guerre, les honneurs rendus à un brave, enfin toutes les passions, que mettent en jeu les succès et les revers, dans une de ces journées qui décident du sort des empires.

Si, après m'être livré à ma première impression, j'examine ce tableau avec une attention plus minutieuse, je trouve dans les détails une foule de beautés nouvelles. Quelle vérité dans ce groupe de hussards, auxquels une vivandière donne à boire! Que leurs poses sont naïves et leurs costumes fidèles! Avec quel talent l'artiste a su allier l'agrément du coup-d'œil, cette première condition de la peinture, à la vérité d'imitation et à l'exactitude la plus minutieuse!

Tout-à-fait sur le devant du tableau, à peu près sous mes pieds, je trouve de la paille fraîchement étendue; quelques charbons épars m'annoncent un bivouac abandonné; en effet, c'est de là que nos troupes ont, ce matin même, débusqué l'ennemi. J'aperçois les pieds d'un cadavre; un autre corps dépouillé est vu en raccourci sur le second plan; des monceaux de

morts m'inspireraient moins d'effroi, que ces heureuses réticences de la peinture.

Ce général à gauche, qui laisse tomber un regard indifférent sur l'obus prêt d'éclater, c'est l'intrépide Harville. La réserve qu'il conduit s'avance vers le centre; c'est là qu'une colonne de cavalerie va enlever la première redoute.

Dans la demi-teinte de ces plans éloignés, où je découvre le moulin de Jemmapes, à travers la poudre et la flamme, la bataille toute entière se dessine à mes yeux; je suis toutes les colonnes, je les vois se serrer, se développer, et tous ces mouvemens sont aussi nets, aussi distincts, que s'ils étaient indiqués sur une carte militaire. Toutes les marches, toute la distribution du combat, la charge à la baïonnette, le choc impétueux de la cavalerie; rien ne m'échappe, et j'ai saisi l'ordre de nos guerres systématiques dans le désordre même de la mêlée.

Que voit-on communément dans la plupart des tableaux de batailles? des hommes qui se tuent, des plumets, des sabres, des épées, des chevaux, des membres épars; des tronçons d'armes. Le peintre est trop heureux, s'il a su vous intéresser à quelques groupes, et si le costume, une circonstance locale, ou des figu-

res traditionnelles, vous mettent sur la voie du sujet qu'il a choisi. La fiction vous *saute à la gorge*, comme disait Montaigne ; vous ne trouvez rien d'historique dans ces tableaux d'histoire ; et vous écririez volontiers au-dessous Fontenoy, Hochstet ou Friedland.

Ici tout est positif, tout est local. Le paysage est d'une exactitude, rarement observée par les paysagistes eux-mêmes. Les villes, les collines, les hauteurs, les maisons, tout est placé comme dans la nature ; jamais les mêmes mouvemens n'ont pu se reproduire dans le même espace. *La Bataille de Marengo* par Carle Vernet est peut-être la seule production du même genre, dont on puisse faire le même éloge.

Ce beau tableau de la bataille de Jemmapes, où, dans un cadre étroit, l'auteur a resserré une *machine si vaste*, tant de pensées, d'épisodes et d'intérêt, appartient à S. A. S. le duc d'Orléans. Ce fait explique l'éloignement modeste, où le duc de Chartres se trouve perdu dans cette composition, et dont, sans ce commentaire, on eût sans doute été tenté de faire un reproche à l'artiste.

[N° II.]

DÉFENSE

DE LA BARRIÈRE DE CLICHY.

Ah ! si la patrie eût pu être sauvée, elle l'eût été par ces bras héroïques.
(VIRGILE, ÉNÉIDE, l. II.)

La grande campagne de 1814, si brillante et si malheureuse; cette campagne de trois mois, pendant laquelle le génie de Napoléon et le dévouement de soixante et dix mille guerriers français avaient plusieurs fois repoussé ou contenu les huit cent mille hommes que les souverains de l'Europe avaient eux-mêmes conduits sur notre territoire; cette campagne touchait à sa fin. Trois grandes armées s'étaient avancées sur Paris défendu seulement par quinze mille hommes de troupes réglées et les légions de sa milice citoyenne.

Le 30 mars, entre trois et quatre heures du matin, le rappel des tambours annonça la crise qui se préparait. La garde nationale se rendit à ses postes avec célérité. Une grande quantité

de citoyens, non encore armés, des ouvriers en nombre considérable coururent aux barrières, demandant partout des armes, et n'en trouvant nulle part; plusieurs sortirent dans l'espoir d'en ramasser sur le champ de bataille. Tout se passait alors dans Paris, comme si l'on avait décidé qu'il ne serait pas défendu.

Le feu de l'artillerie commença entre cinq et six heures du matin. On sut que les efforts de l'ennemi se portaient sur la position de Belleville : la garde nationale, chargée de couvrir les barrières, d'empêcher les troupes légères de l'ennemi de se glisser entre les masses et d'insulter les faubourgs, ne resta pas étrangère à l'action principale. Elle fournit un grand nombre de tirailleurs, qui opposèrent à l'étranger une vive résistance et se montrèrent dignes de ces bataillons parisiens dont le courage fixa la victoire à la bataille de Jemmapes.

Les positions de Pantin, Belleville, Romainville et la Butte-Saint-Chaumont, où l'action s'était engagée, avaient été successivement enlevées. Nos troupes disputaient le terrain pied à pied, mais elles se trouvèrent enfin accablées par le nombre.

Rappelons ici, comme un souvenir honorable à la jeunesse française, espoir de notre gloire et de nos libertés, l'héroïsme de ces

généreux enfans de l'ancienne École polytechnique, qui, avec quelques pièces d'artillerie, suspendirent pendant plusieurs heures le mouvement des alliés, montrèrent partout l'enthousiasme du patriotisme, et jonchèrent d'ennemis les approches de nos positions. Trois fois les colonnes ennemies s'élancèrent contre eux; elles furent trois fois repoussées, et ne durent un succès chèrement payé, qu'à l'imprévoyance des chefs et à l'épuisement de nos munitions.

Le pont de Charenton fut aussi défendu avec obstination par quelques invalides et les élèves de l'École vétérinaire. Il y eut là cent cinquante jeunes gens de tués. Les forces supérieures de l'ennemi enlevèrent aussi cette position; alors il se répandit sur la rive droite de la Seine.

Depuis la barrière de Clichy jusqu'à celle de Neuilly, l'enceinte et les faubourgs extérieurs n'étaient défendus que par les citoyens de Paris; et comme l'extrême gauche de l'armée ne s'étendait que jusqu'à Montmartre, cette ligne se trouvait abandonnée au brave maréchal Moncey, commandant de la garde nationale parisienne.

Dès que ce maréchal aperçut le mouvement des colonnes ennemies sur les chemins de

la Révolte et de Saint-Ouen, il se porta à la barrière de Clichy. Le chef de la deuxième légion ayant quitté son poste, le chef de bataillon Odiot fut nommé commandant provisoire de la légion et des détachemens qui occupaient la barrière de Clichy et la chaussée de Saint-Ouen.

C'est dans ce poste que la garde nationale se couvrit de gloire. Toutes les positions étaient tournées et emportées. L'ennemi venait d'occuper les Batignoles et attaquait à la fois la barrière de l'Étoile et celle de Clichy. La première légion, placée à la barrière de l'Étoile, engagea et arrêta la colonne du général Emmanuel. L'ennemi fut aussi reçu par la deuxième légion avec une intrépidité et un sang-froid admirable. Le maréchal Moncey, le commandant Odiot, soutinrent le feu des Russes, qui, malgré tous leurs efforts, ne purent arriver jusqu'à la barrière. On apercevait même quelques mouvemens d'hésitation de leur part, quand le son de la trompette annonça le parlementaire qui venait proclamer l'armistice; le feu s'éteignit; les destins de la France s'accomplissaient.

Pendant la retraite de l'armée française, et jusqu'à l'entrée des alliés, il fallut pourvoir à la sûreté de Paris avec le seul secours de la

garde nationale. Le zèle, l'intelligence, le courage des officiers et des gardes nationaux pourvurent à tout. Ils continrent dans leurs prisons les détenus qui essayèrent de s'en échapper : les cosaques qui pénétrèrent par-dessus les palissades furent arrêtés; de nombreuses patrouilles parcoururent les divers quartiers de Paris, et un calme profond régna dans la capitale, pendant la nuit qui précéda son occupation.

Enfin parut l'aurore de cette fatale journée du 31 mars, où l'Europe, secondée par nos funestes divisions, étonnée de ses propres succès, entra triomphante dans cette même ville d'où, pendant vingt-cinq ans, étaient parties les foudres qui avaient renversé ou ébranlé les trônes de ses souverains. La France était vaincue et non humiliée; l'honneur, le patriotisme et le courage lui restaient; épuisée par ses victoires, elle aspirait au repos de la liberté.

LE TABLEAU.

Ma pensée franchit en un moment vingt-deux années. Du champ de Jemmapes, je passe au siége de Paris. Vainement un abîme de gloire et de désastres sépare les deux époques; mon

esprit les rapproche. Malgré tant de trophées portés au loin par l'aigle française ; tant de chants de victoire ; tant de cercueils ouverts ; tant de plaines immortalisées en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique ; tant de trônes abattus ou fondés : je comble cet espace immense de quelques années séculaires, je me place sous les murs de Paris, je me soumets à la pensée de l'artiste, et je réunis notre dernière palme civique aux premiers rameaux cueillis par la liberté, dans les champs de la Flandre.

Mais c'est avec douleur, je l'avoue, que je porte mes regards sur l'ouvrage du peintre ! Voilà Paris. Vingt rois se sont donné rendez-vous sous ses murs ! Ils y sont arrivés ; la fortune et la trahison leur ont ouvert le chemin.

A ces tristes souvenirs, mon cœur se serre. Je crains que le talent de l'artiste ne parvienne pas à me distraire des pensées affligeantes qui me saisissent.

Aidé de quelques gardes nationaux et de cinq ou six grenadiers de la garde impériale, le brave et spirituel Emmanuel Dupaty, capitaine de chasseurs de la garde nationale, ramène, dans l'intérieur des barrières, une pièce de canon abandonnée. Assez près de lui, plus sur la droite et sur le devant, Charlet, peintre original, qui

réunit dans sa manière quelque chose de Téniers et de Sterne, amorce son fusil, et s'entretient avec d'autres gardes nationaux des moyens de défense les plus efficaces. Sur un plan beaucoup plus rapproché du spectateur, et vers le centre du tableau, le maréchal *Moncey*, à cheval, donne des ordres à M. *Odiot*, qui commandait alors la deuxième légion. Des gardes nationaux de différens grades sont diversement groupés autour d'eux. Un poëlier, nommé *Margariti*, soldat à Jemmapes, et couvert de blessures, est un des personnages qui se trouvent le plus en évidence. On reconnaît M. *Bertin*, ancien militaire; M. *Alex. La Borde;* M. *Castéra*, qui reçut la croix à Austerlitz; et le savant interprète de l'empereur en Égypte, *Amédée Jaubert*, qui depuis a visité les contrées natales du despotisme, et qui a publié des voyages, si intéressans et si précieux pour l'instruction des Persans d'Europe.

Auprès du jeune et brave capitaine Amable Girardin, un autre jeune homme pâle se tient à peine sur son cheval. Il chancellerait, il tomberait à terre, s'il ne s'était fait attacher par de forts liens sur la selle qui le porte. C'est le colonel Moncey, fils du maréchal.

Voilà toute la scène. Au-delà des barrières, on aperçoit, au milieu de la fumée et de la pou-

dre, le cabaret du père Lathuille, de cet aubergiste, fameux parmi nos soldats, qui, avant l'entrée de l'ennemi, leur ouvrit ses caves, en leur disant : « Buvez, mes amis, buvez gratis; » ne laissez pas aux cosaques une seule bou- » teille de mon vin. »

Ici, comme dans la bataille de Jemmapes, on n'a point à admirer l'ingénieux arrangement d'une grande machine. L'espace est étroit : nul accident pittoresque; une redoutable uniformité dans les costumes ; point d'action ; peu de variété, d'expression et de poses.

Artistes, qui appréciez toute la force de ces obstacles, allez dans l'atelier d'Horace admirer comment il a su les vaincre ; comment il a su varier les effets de la lumière sur le même uniforme ; comment il est parvenu à reproduire le caractère moitié civil, moitié militaire de ces *braves* gardes nationaux ; par quel art il a si bien diversifié les expressions et les attitudes, que le charme des contrastes s'est répandu sur une composition en apparence monotone, et que l'écueil du sujet a disparu entièrement.

Dans le tableau précédent, il s'agissait de concentrer en un point, et comme en un foyer unique, l'intérêt divergent d'une foule d'actions isolées. Ici, le peintre avait à diversifier, à force de talent et d'adresse, plusieurs expres-

sions et plusieurs circonstances semblables.

Deux épisodes touchans l'ont aidé à triompher de la difficulté du sujet. Sur le devant, à droite, appuyés contre une palissade intérieure, on voit deux jeunes pupilles de la garde; ils sont blessés; l'un, frappé d'un coup moins dangereux, soutient l'autre. Que ces pauvres enfans m'intéressent! Celui-ci a la tête enveloppée d'un bandeau sanglant; celui-là supporte avec la main gauche son bras droit, fracassé par une balle, et dont l'artiste a *rendu* la fracture avec une effrayante vérité.

Tout-à-fait sur le devant, une jeune femme, assise sur une malle, donne le sein à son nouveau-né. Autour d'elle sont épars les ustensiles du ménage; la chèvre domestique est attachée à la malle. Des matelas et des couvertures annoncent qu'une famille, accoutumée à quelque aisance, est venue se réfugier sous les murs de Paris, où elle est sans asile. La femme jette des regards inquiets vers la barrière. On n'en saurait douter, son mari l'a quittée pour aller se battre; elle l'attend; elle tremble, il reviendra peut-être...

Par ces deux épisodes, le peintre philosophe a voulu caractériser la défense désespérée de notre capitale, confiée au bourgeois paisible et à la première enfance! Sur l'extrême gauche du

tableau, cette risible figure, d'un si beau dessin et d'une si heureuse attitude, est celle d'un lancier polonais du 17e, qui vient d'être démonté par des conscrits malhabiles; le premier coup de canon, tiré par eux, a tué son cheval. Il est couvert de boue et de poussière; et je me trompe bien, s'il ne raconte pas avec une terrible énergie d'expression, son aventure à ses camarades qui l'entourent.

L'effet piquant, la vérité, la vie de ce tableau seront appréciés de tout le monde. Les artistes en loueront l'exécution finie, la belle composition, la naïveté, le coloris.

Rendons hommage à cette généreuse pensée de l'artiste, qui n'a pas exclusivement consacré son talent aux premiers et brillans essais de notre audace et de notre gloire, et qui a voulu immortaliser aussi le dernier et le noble effort *d'un courage malheureux* et trahi.

[N° III.]

LA JEUNE DRUIDESSE.

Jeune fille de *Gorm-Lumba*, comment dire ta beauté? quelle pure mélodie anime tes accens! Tes sourcils légèrement dessinés et ta longue chevelure rappellent la couleur de l'ébène; tes joues ressemblent au fruit du frêne des montagnes; les perles de ta bouche sont d'une blancheur éblouissante; deux globes d'amour s'élèvent de ton sein, comme deux collines parées de leur draperie de neige.

(Ossian, l'Incendie.)

Une jeune druidesse, le front ceint de guy de chêne, l'œil ardent et la tête levée vers le ciel, comme pour y chercher des inspirations, frappe de ses doigts doucement arrondis, la harpe celtique. Telles les vierges d'Érin, cachées dans un épais bocage, telles les Selma et les Roscrana, dont Ossian nous fait de si touchantes peintures, laissaient errer leurs mains d'albâtre sur les cordes plaintives. Non, les prophétesses du septentrion, les Visinda-Kona, dont le vêtement noir étincelait d'étoiles, et dont l'écharpe azurée brillait de figures mystérieuses; non, les fées

de la Germanie et des Scandinaves n'offraient pas aux regards humains une vision plus enchanteresse.

Elle est digne, cette charmante fille des bardes, du culte pieux que les Gaulois ont voué à son sexe. Je trouve, dans ses traits et dans sa pose, ce *quelque chose de divin* dont parle Tacite. Mais quel est le chant que sa voix a commencé et qui se mêle au frémissement harmonieux de sa harpe ? Elle a oublié le soin de sa parure ; ses longues tresses noires flottent et retombent sur ses épaules nues. L'éclair de ses regards est voilé de tristesse. Belle prêtresse des Gaules, j'entends les sons de cette voix harmonieuse, qui s'échappent, plus purs que le souffle matinal, de tes lèvres aussi fraîches que la rose des bois.

« Où sont-ils les enfans de la patrie ? Forêts, » voilez-moi de vos ombres saintes ! Andarté, » déesse de la victoire, a fui des bataillons gau- » lois.

» O patrie ! l'étranger a posé le pied sur la » terre des héros ; les enfans de la Gaule se sont » élancés contre leurs innombrables ennemis. » Le soleil qui va s'éteindre dans les nuages » pourprés de l'occident renaîtra demain ; ils » ne reviendront plus.

» Ils ne reviendront plus, et leur sang n'a » point racheté la Gaule ; l'ennemi foule déjà

» les bruyères à fleurs d'or, qui s'enlaçaient à
» nos tresses flottantes. O champs paternels !
» doux rivages! fontaines limpides! terre sacrée
» qui nous vis naître ! tombeaux de nos pères !
» berceaux de nos enfans ! nous n'avons pu
» vous défendre !

» Chênes de la vieille patrie ! demeures mys-
» térieuses des fées, répondez par un augure !
» dévoilez-moi l'avenir !... Une flamme pro-
» phétique étincelle dans les bois....

» Peuple vengeur, croissez en silence !.....
» Comme la mer augmente à chaque moment
» ses vagues qui doivent envahir le rivage,
» Gaulois, amassez dans votre sein les flots ter-
» ribles de votre courroux ! enfans de nos
» enfans, ressaisissez la liberté; retrouvez la
» gloire ; lavez nos affronts ; vengez-nous ! »

[N° IV.]

LA FOLLE DE BEDLAM.

Là se promène fréquemment, rêveuse, égarée, solitaire, une femme qui a vu de meilleurs jours. Hélas ! son vêtement en lambeaux cache mal un sein dévoré d'amour et de peine..... Elle est folle.
(W. Cowper.)

LE RÉCIT.

Je suis dans l'un des jardins anglais qui entourent Bedlam. J'y rencontre la pauvre Suzanne. Elle chante, mais elle pleure; ses ris se mêlent à ses larmes; et ses yeux rouges, flétris, égarés, disent assez l'aliénation de son esprit. Un *drap grossier* lui sert de manteau; ce manteau, qui se détache et tombe, laisse voir un beau corps flétri par la douleur : « Jeune infortunée, » que fais-tu là, seule, errante, sans guide? - Je » le cherche. - Qui ? - Il doit être parmi ces » morts... - Viens avec moi, prends mon bras; je » te conduirai. - Tu l'as donc vu, tu le con- » nais..... Je croyais..... O Waterloo ! Wa- » terloo ! »

Ce mot excite mon étonnement. Suzanne est Anglaise; l'azur de ses yeux, la beauté d'une carnation que l'émotion colore vivement, l'or de sa chevelure en désordre, le caractère de cette tête appartiennent à la race saxonne. « Tiens, dit-elle, c'est là ! » Et elle montre du doigt un hausse-col, troué par une balle; son autre main s'appuie sur le haut de sa poitrine, les palpitations de son sein découvert indiquent la violence de son émotion. Je ne peux retenir mes pleurs.

« Qu'ils sont cruels ! vois ! ils ont attaché » mon bras; ils m'ont enchaînée » ..... Une corde pressait et meurtrissait sa main délicate. Je me hâtai de la détacher. Je me souviendrai toujours de ce regard douloureux et reconnaissant qu'elle jeta sur moi. Elle me fit asseoir auprès d'elle, sur un banc de verdure, à l'ombre d'une draperie rouge suspendue à des saules.

« Adolphe..... c'est le fils d'un officier fran- » çais.... je le vis à Paris..... » Suzanne passait sur son front celle de ses mains qui était libre. Ses beaux yeux bleus se fixaient avec désespoir sur le hausse-col. La contraction pénible de ses sourcils et le rire subit de sa bouche me saisissaient d'effroi. « Ce n'est rien, continua-t-elle; » je suis bien, très-bien..... Tu t'étonnes de l'é- » tat où je me trouve..... Hélas ! ce combat, la

» poussière, les morts, le chariot des blessés....
» Vois.... j'ai encore de la paille dans mes che-
» veux, mais je la garde; je veux la garder tou-
» jours.... C'est plus beau qu'une guirlande....
» Ta présence et ta pitié me font du bien;
» ma tête s'éclaircit. Je te dirai bien vite.... Car
» ces momens de raison, ces cruels momens
» sont courts. J'étais à Paris en 1815; Adolphe
» m'aima; il me plut. Il est brave, Adolphe; il
» est beau, il est sensible. L'heure du combat
» venait de sonner; il voulut partir; il s'arra-
» cha de mes bras; il rejoignit l'armée fran-
» çaise. Mais je le suivis; je lui appris comment
» on aime. C'était bien mal à moi, n'est-ce pas,
» de nourrir, pour un ennemi de ma patrie,
» cette passion qui brûle encore, qui brûlera
» toujours, là, dans mon sein? L'amour, hé-
» las! a toujours été plus fort que ma raison;
» c'est *lui qui a dévoré* ma vie, bouleversé
» mon être, anéanti mes facultés; enfin, je
» résolus de suivre Adolphe; j'abandonnai
» tout.... et un soir.... quel souvenir!.... il fallut
» l'attendre le jour de la bataille de Mont-
» Saint-Jean... je l'attendis, je l'attends en-
» core... il reviendra; Shakspeare l'a dit....

» *Yes the beloved shall come again* (1).

(1) Hamlet, act. III.

» Et cependant je le trouvai sur le bord du » ruisseau, parmi les morts; je m'aperçus, en » saisissant ce hausse-col, qu'il vivait encore; » je l'accompagnai jusqu'à Bruxelles, dans le » chariot des blessés... Le lendemain, je suis » revenue, il était déjà guéri; je ne le trouvai » plus... il me cherche... »

Elle se leva; son délire la dominait; sa main se porta vers l'endroit où Adolphe avait été frappé. *Là... c'est là...* criait-elle; le vent faisait tomber de ses beaux cheveux la paille qu'elle y avait mêlée, et ce léger accident l'affligeait plus que tout le reste. Pauvre Suzanne! Un gardien, qui l'avait long-temps cherchée, vint la reprendre, et je m'éloignai en pleurant..... Pauvre Suzanne !...

LES DEUX TABLEAUX.

Je n'ai peut-être pas su rendre fidèlement la douloureuse éloquence de la pauvre Suzanne. Pour commentaire, que l'on choisisse le tableau qu'Horace Vernet lui a consacré.

Telle j'ai vu la belle et malheureuse Suzanne, telle le peintre l'a montrée. La corde injurieuse, le hausse-col du jeune Adolphe, la paille mêlée à sa chevelure blonde, le drap qui pèse sur elle sans la couvrir, rien n'a été oublié. Qu'elle est

belle! qu'elle est triste à voir! Quel spectacle que cette alliance d'une beauté parfaite, d'une passion sans bornes et d'une raison absente! On donnerait tout, pour chercher à rallumer dans cet être malheureux le flambeau de l'intelligence, éteint par l'amour et le désespoir!.... Mais cela est impossible. On le voit, on le sent, le mal est incurable.

Comme tout est brûlant dans ce tableau! Suzanne y paraît dévorée d'une fièvre convulsive. Ses lèvres sont à la fois ardentes et flétries. Ses yeux égarés cherchent en vain des larmes. Son sein, ses beaux bras, ses cheveux mêmes, jusqu'à la pourpre de la draperie, et au ciel qui sert de fond, tout, dans cette composition, qui atteint le sublime, par l'énergie simple et la force d'expression; tout est brûlant comme les passions, tout est aride comme la douleur sans espérance.

Reportez maintenant les yeux sur cette druidesse inspirée, dont l'œil noir paraît, comme dit Milton, *plein d'avenir;* comparez à la physionomie de la folle, la figure toute poétique de cette fille des Gaules: l'esprit, la composition, la couleur des deux tableaux! quelle merveilleuse variété de talent!

[N°. V.]

MARINE GRECQUE

APPARTENANT

A S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Si Athènes est détruite, si la Grèce est envahie, il nous reste une patrie errante et sûre : ce sont nos vaisseaux.

(THÉMISTOCLE, dans Plutarque, p. 117.)

BIEN des souvenirs se réveillent, bien des espérances saisissent le cœur à l'aspect de ces barques lévantines, de ces matelots de l'Archipel, dont les traits, fortement dessinés, conservent encore la trace des antiques modèles ! Une servitude de plus de trois siècles n'a donc pu étouffer entièrement, dans ce peuple, le sentiment de sa vieille gloire et cet amour ardent de la patrie, source de tant d'héroïsme et de grandeur.

Entendez au loin sur ces mers, redevenues libres, le retentissement de ces bronzes homicides qui servent de dernière raison à la liberté, comme à la tyrannie. Les esclaves ont relevé leurs fronts de la poussière, et font trembler leurs oppresseurs. Les ombres hé-

roïques des grands hommes semblent sortir de leurs monumens oubliés, et rappeler encore la victoire sous les étendards de la patrie.

Détroit des Thermopyles, Marathon, Salamine; théâtres sacrés des grands exploits, des triomphes de la vertu républicaine, vous serez encore témoins des actions généreuses, des faits héroïques : l'histoire vous redemande; vous lui fournirez encore des souvenirs pleins de gloire; vous serez de nouveau consacrés dans la mémoire des hommes libres.

Tandis que l'Europe, qui vous doit ses lumières et les inspirations du génie des arts, vous abandonne à la fortune; tandis qu'une froide politique balance, dans ses arides calculs, les profits et les risques de l'avenir; tandis qu'elle hésite entre les droits naturels des peuples et la légitimité de la barbarie, valeureux *Hellènes*, vous formez vos phalanges, vous armez vos vaisseaux, vous placez votre indépendance et votre liberté sous la sainte protection des lois. Puissiez-vous ne devoir qu'à vous seuls l'affranchissement de vos cités! Gardez-vous de l'étranger! Ses promesses sont des piéges, ses secours sont perfides : la honte et l'oppression accompagnent ses drapeaux.

Mais, pendant que nous écrivons ces lignes, des chants de victoire retentissent de l'Hel-

lespont à la mer d'Ionie. L'orgueil ottoman est humilié ! Deux fois ses flottes ont été battues ; deux fois le pavillon hellène s'est élevé en triomphe sur le croissant ; et c'est une marine encore dans l'enfance qui a opéré ces prodiges. Ainsi, la Grèce confie, une seconde fois, à ses vaisseaux le dépôt de ses libertés.

LE TABLEAU.

Un bâtiment turc vient d'échouer sur ces côtes, qui virent jadis le roi des rois, Xercès, s'embarquer, seul et fugitif, dans une nacelle, et payer, de tant d'humiliation, son immense orgueil. La chaloupe turque regagne l'escadre que l'on aperçoit dans le lointain. La foudre sillonne les nuées grisâtres, et une teinte pâle et blafarde règne sur l'Océan et dans le ciel. Les Grecs accourus sur le rivage, et reconnaissables à la singularité de leurs riches vêtemens, brûlent le navire ottoman, dont la masse bizarre s'entoure déjà de fumée ; d'autres amènent et pointent une petite pièce de canon, qui peut-être va couler de son premier boulet la chaloupe qui s'éloigne.

On en voit qui, les pieds dans l'eau, couchent en joue la barque turque ; d'autres, montés sur des rochers, amorcent et vont tirer.

Toute la scène est pleine d'activité et de vie.

Les figures sont très-petites, et la dimension du tableau eût à peine laissé croire à la possibilité de leur donner le mouvement et l'expression qui doivent les caractériser.

L'effet d'orage, si piquant et si neuf, prouve que l'artiste observe habilement et saisit la nature jusque dans ses moindres caprices.

[N° VI.]

AUTRE MARINE

APPARTENANT

A S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Rien ne serait plus aisé que de réprimer les brigandages des Algériens. Mais que de choses utiles et aisées sont négligées absolument ! La nécessité de réduire ces pirates est reconnue dans les conseils de tous les princes. Quand les ministres de plusieurs cours en parlent par hasard ensemble, c'est le conseil tenu contre les chats.

(VOLTAIRE.)

DES Arabes errans, des Espagnols fugitifs, des Juifs outragés et chassés, des Italiens aventuriers, des indigènes barbares, des Musulmans, qui n'avaient pour vivre que leurs poignards et leur férocité; la lie des peuples et le rebut du monde, ne trouvant pas de moyens de subsistance dans ces plaines d'Afrique que le despotisme accable, montèrent sur des barques, et allèrent piller les côtes du Portugal et de l'Espagne. Ils avaient, pour aiguillons de leur courage, la vengeance, l'indigence et le

fanatisme. Des hommes engourdis par leurs habitudes monacales les repoussèrent faiblement; ils s'enhardirent. On les vit se répandre, le fer et le feu à la main, sur tous les rivages. A peine vêtus, à peine armés, ils achetèrent des Européens quelques vaisseaux, insultèrent tous les pavillons, firent esclaves nos fils, nos amis, nos parens, et forcèrent les puissances européennes à négocier humblement avec un ramas de bandits.

Leurs misérables chebeks ont couvert l'océan. Ces vautours de la mer ont infesté tous les parages. On a traité avec eux; on leur a payé tribut; on s'est humilié devant cette poignée de brigands mal armés. Ils enlevaient nos filles et nos femmes; nous leur députions des missionnaires pour les racheter. Voilà l'honneur des cabinets et l'esprit chevaleresque des monarchies absolues.

Saint Louis, Charles-Quint, Louis XIV, les ont humiliés, sans jamais les vaincre. Ils n'ont pas cessé d'imposer à la chrétienté l'ignominie de leurs traités; et tandis que les écrivains, suivant les cours, déclament contre ces nobles grecs, qui se battent pour la croix et pour la liberté, des brigands turcs suspendent, dans leurs mosquées, leurs sabres teints du sang chrétien.

Certes, j'ai beaucoup de vénération pour ces mots d'*harmonie* entre les peuples, de *paix universelle*, d'*équilibre* entre les puissances, de *tranquillité du monde*, qui émanent sans cesse des congrès des rois et des assemblées de plénipotentiaires. Mais à voir tant de beaux discours et une conduite si cruelle; la religion si violemment défendue et les chrétiens abandonnés si lâchement au glaive infidèle; des princes si pieux et des temples si facilement renversés par les Ottomans; des ministres si délicats sur le point d'honneur, et des pirates musulmans avec lesquels on fait des traités si honteux; de si grandes armées levées et sacrifiées, tant de sang versé, pour donner le rèpos à l'Italie et à la France, et pas une frégate mise en mer contre les barbaresques, pas un bataillon envoyé contre les Turcs; des puissances si magnanimes, si religieuses, si morales, et qui s'empressent de remettre l'épée dans le fourreau quand il ne s'agit plus que de l'intérêt du monde et de la liberté de l'océan : ces étranges contrariétés m'embarrassent (je dois en convenir), et je ne vois plus dans ces expressions diplomatiques qu'une sanglante ironie.

LE TABLEAU.

Il a plu toute la nuit; le soleil se lève; l'orient est en feu. Cette clarté rouge colore, à l'horizon, les vagues bleues qui occupent presque toute la scène. A droite, dans l'obscurité, on entrevoit les rochers qui bordent les côtes de France. Une chaloupe barbaresque vient de faire sa capture; elle quitte le rivage et va rejoindre un chebek tunisien, que l'on aperçoit dans l'éloignement, et qui protége son retour par un coup de canon.

Mais elle vient d'être atteinte par une barque française, qui déjà lui dispute sa proie. On est à l'abordage; les haches sont levées. Une femme s'évanouit dans les bras des Barbares. L'obscurité générale, le combat de ces deux barques, qu'un léger mouvement peut faire chavirer, *les vêtemens* pittoresques des Barbaresques, l'effet de lumière du fond, le contraste des teintes sombres du tableau et du soleil levant sur la mer, très-bien rendu, donnent à cette composition un caractère d'effrayante et singulière vérité.

[No VII.]

LE GÉNÉRAL MORILLO.

L'ambition donne à la patrie des défenseurs, comme elle donne aux tyrans des ministres.
(POPE.)

VOYEZ-VOUS cette physionomie dure, martiale et basanée; c'est celle d'un guerrier qui ne s'est encore élevé qu'à une célébrité sans gloire : s'il combat jamais pour la liberté, comme il a combattu pour le despotisme, les regards s'attacheront avec reconnaissance sur cette toile, où il semble encore respirer la guerre; son nom pourra un jour être cité parmi les noms illustres des Washington, des La Fayette, des Bolivar; aujourd'hui ce n'est que Morillo.

Les événemens auxquels il a pris une part si déplorable, seront l'éternel entretien de la postérité : elle fixera les yeux sur ce monde nouveau qui s'élève, par son indépendance, à de glorieuses destinées, tandis que la vieille Europe lutte contre une funeste décadence, que de serviles doctrines précipitent rapidement, et

qui lui annonce le terme de ses prospérités et de ses grandeurs.

L'histoire racontera les courageux efforts de ces patriotes de l'équateur, des Bolivar, des Arismendi, des Brion, des Zéa, des Saint-Martin; nobles défenseurs de la patrie régénérée, qui, sur une terre affranchie, ouvrent un asile sacré aux arts, à la gloire, à la philosophie et aux victimes de l'oppression.

En rappelant les succès militaires de Morillo, une réflexion se présente; c'est que le génie de la guerre et la victoire même sont impuissans pour asservir une nation qui a la ferme volonté d'être libre. Combien de fois les relations de Morillo n'ont-elles pas représenté les Américains vaincus, dispersés, hors d'état de reparaître sur le champ de bataille: combien de fois ces espérances n'ont-elles pas *été trompées!* Pendant que le despotisme ordonnait ses fêtes et ses chants de triomphe, les soldats de la liberté, retirés au fond des déserts, sous un ciel dévorant, organisaient leurs phalanges, et revenaient saisir la victoire. Leur courage a cédé plus d'une fois à la discipline et à la tactique européennes; mais leur résolution ne s'est jamais démentie. Enfin, ils ont lassé la constance d'un ennemi sanguinaire. Le farouche Morillo est revenu dans sa patrie délivrée,

et peut-être le verrons-nous expier ses exploits du nouveau Monde, en triomphant pour la cause de la justice et de la liberté.

LE PORTRAIT.

Une ame ardente, un sang brûlé par le soleil et les fatigues semblent animer les traits de ce guerrier : on voit que les dangers de la patrie ne l'arrêteront pas, et que la pitié ne le fera pas plus reculer que le péril : un feu sombre jaillit de ses yeux pleins d'audace : c'est bien là ce chef inflexible qui s'ouvrit un passage jusqu'aux montagnes, à travers les bataillons de Bolivar; qui fit fusiller tant d'insurgés pris les armes à la main : c'est ce marin, endurci à tous les dangers, ce sergent devenu généralissime, qui ravagea les colonies espagnoles, et devint fameux par un courage impitoyable contre tant d'hommes armés pour la conquête d'une patrie et de la liberté !

[No VIII.]

M. DUPIN, AVOCAT.

Vir bonus, dicendi peritus.

L'homme vertueux habile à bien dire.

(QUINTILIEN.)

Implebit terras voce; et feralia jussa
Fulmine compescet linguæ.

Sa voix retentira dans l'univers; la foudre de son éloquence enchaînera la cruelle injustice. (CLAUDIEN.)

M. DUPIN parcourt la plus honorable carrière. La réunion des lumières du jurisconsulte, du talent de l'orateur, d'un noble caractère, d'un amour ardent de la justice et de la gloire nationale le placent au premier rang dans sa profession *et lui ont acquis* une gloire qui tourmente la *médiocrité*, toujours envieuse, et qui a reçu des attaques mêmes de ses ennemis un nouvel éclat.

Nommé en 1815 député d'un des colléges électoraux de la Nièvre, à la Chambre des représentans, M. Dupin, dans un de ses opuscules, rend compte du sentiment qu'il éprouva. « Je » considérai, dit-il, que je ne changeais point » de profession, que j'aurais seulement une

» cause de plus à défendre, celle de mon » pays. »

La conduite de M. Dupin dans cette Chambre des représentans, tant calomniée et qui était animée du plus pur sentiment de patriotisme, n'a point démenti ses promesses. Il défendit, en effet, dans toutes les occasions, la cause publique; et madame de Staël, dans ses *Considérations sur la révolution française*, lui rend à cet égard un témoignage qui sera recueilli par l'histoire.

Après la seconde restauration, M. Dupin reprit l'exercice de ses fonctions; et la réputation qu'il avait acquise à la tribune, la générosité connue de son caractère, ses profondes connaissances dans la jurisprudence criminelle devinrent l'espoir et le recours des malheureux poursuivis pour causes politiques. On n'oubliera jamais la courageuse défense du maréchal Ney et celle de trois Anglais accusés d'avoir favorisé l'évasion de M. Lavalette. M. Dupin, en plaidant à l'audience du 23 avril 1816, devant la Cour d'assises, cette mémorable cause qui rappelait, au milieu des scènes douloureuses de cette époque, ce que la tendresse conjugale avait de plus sublime et de plus héroïque, porta dans toutes les ames l'attendrissement et l'admiration pour ses nobles cliens, et obtint ainsi le

triomphe le plus doux auquel l'éloquence puisse aspirer.

Depuis cette époque, on a vu M. Dupin, par des écrits lumineux ou par d'éloquentes plaidoiries, défendre tour à tour et la gloire militaire de la France dans la personne de plusieurs généraux accusés, et la liberté de la presse et celle de la pensée dans la cause d'illustres écrivains en butte à la calomnie; démasquer l'intrigue, attaquer le crime, protéger la vertu proscrite. Les principaux d'entre ses clients ont été le maréchal Ney, les mânes outragés du maréchal Brune, les lieutenans-généraux Allix, Savary, Gilly, le duc de Vicence, le général Poret de Morvan, l'adjudant-commandant Boyer, MM. Fiévée, Bavoux, Mérilhou, *le Censeur*, *le Constitutionnel*, *le Miroir*, l'ancien archevêque de Malines, M. de Jouy, de l'Académie française, *le curé de Cosne*, MM. Forbin-Janson, Wilson, Bruce, Hutchinson, Montain jeune, Senneville de Lyon, Duhamel de Rouen, Marinet contre lord Wellington, Madier de Montjau et de Béranger.

LE PORTRAIT.

C'est dans la cause de l'infortuné maréchal Ney, qu'Horace Vernet a voulu peindre son

illustre défenseur, au moment où il dit au procureur-général qui pressait le jugement : « Ac-
» cusateur, vous voulez placer sa tête sous la
» foudre, et nous, défenseurs, nous voulons
» montrer comment l'orage s'est formé. »

Il serre fortement, et par une contraction pénible, les papiers qu'il tient à sa main : il semble recueillir toutes ses facultés pour fulminer son éloquente péroraison. Tous ses nerfs sont tendus, tous ses traits respirent une indignation sévère, une inspiration véhémente. Non-seulement ce portrait est d'une ressemblance parfaite, mais le peintre a su fixer, sur la toile, un de ces momens fugitifs, insaisissables, où l'ame, livrée à une forte émotion, semble emprunter des traits physiques, pour se produire au dehors, et devient en quelque sorte palpable.

[N° IX.]

PORTRAIT

DE M. DE CHAUVELIN,

DÉPUTÉ.

Son courage ne tient pas à l'ignorance des hommes et des choses. Il sait quels piéges lui dressent les intrigues de cour, les souvenirs de sa famille, les animosités de l'orgueil. Il le sait; et il continue à défendre, à ses risques et périls, la constitution et les droits de son pays.

(BURKE parlant de FOX. *Discours parlementaires.*)

LE talent de l'artiste n'a pas de plus noble emploi que celui de conserver les traits des hommes vertueux et qui ont donné à leurs concitoyens de mémorables exemples de patriotisme.

Autant les regards se détournent avec dégoût de ces physionomies sans expression, de ces figures insignifiantes dont la foule vulgaire déshonore l'exposition du Louvre, autant ils s'arrêtent avec un vif sentiment d'admiration sur les portraits de M. Dupin, dont nous avons déjà parlé, de l'honorable M. Chauvelin, qui est l'objet de cette notice, du général Drouot, de

MM. Madier de Montjau père et fils, dont nous parlerons bientôt.

M. de Chauvelin est descendu d'une famille qui réunissait à des titres légitimes d'illustration une grande noblesse de sentimens, beaucoup d'esprit et de talent. M. de Chauvelin, actuellement député, a recueilli cet héritage qu'il ne cesse de cultiver et d'enrichir.

L'indépendance de ses opinions, son attachement aux libertés de son pays, sa haine des abus privilégiés et de l'arbitraire se sont manifestés à toutes les époques.

On se rappelle que, nommé membre du Tribunat, il signala son indépendance et son dévouement pour les libertés publiques par une opposition ferme et raisonnée aux entreprises du gouvernement consulaire. Ses opinions contre l'établissement de la Légion d'honneur, qu'il qualifia d'*ordre de chevalerie*, et ses observations sur le budget de l'an XI le désignaient comme devant sortir du Tribunat dans l'année suivante; il en fut dédommagé par le choix libre des électeurs de l'arrondissement de Beaune qui le nommèrent leur candidat pour le Corps législatif. Cet avis de l'opinion ne fut point perdu pour le chef du gouvernement d'alors.

M. de Chauvelin fut nommé préfet de la Lys;

et la manière énergique et brillante avec laquelle il contribua à repousser l'invasion étrangère à l'époque de l'expédition anglaise sur Flessingue, le fit appeler au Conseil d'État. Il a rendu, dans cette place, des services éminens dont l'administration éprouve encore l'influence. Mais c'est surtout dans sa carrière législative qu'il faut considérer M. de Chauvelin. Voici ce que disent à ce sujet les auteurs de la *Nouvelle biographie des contemporains.* « Les » Éphémérides de la Chambre pourraient seu- » les rappeler ces improvisations brillantes, ces » à-propos à la fois énergiques et spirituels » qui n'ont cessé, depuis quatre sessions sou- » vent orageuses, de signaler ce que nous pour- » rions appeler le repos de l'orateur éloquent » dont nous indiquons les travaux. Tous les suc- » cès de la présence d'esprit; vives apostrophes, » reparties imprévues, saillies piquantes, atta- » ques ingénieuses et souvent plaisantes, suc- » cèdent ou préludent aux opinions écrites qui » ont classé M. de Chauvelin parmi les premiers » orateurs de la Chambre. Quand il parle de sa » place, c'est Beaumarchais; à la tribune, c'est » Barnave ou Chapelier.

» Les efforts extraordinaires, les travaux de » M. de Chauvelin avaient porté à sa santé une » atteinte que l'estime et la reconnaissance pu-

» blique signalèrent hautement à l'inquiétude
» de la nation. Cet intérêt passionné et bien lé-
» gitime entourait, au milieu des troubles dont
» la place Louis XV était le théâtre, en juin
» 1820, la chaise qui transportait l'orateur
» malade à l'assemblée, et le rapportait à sa mai-
» son. Sa maladie devint séditieuse ; et la pro-
» tection indispensable donnée par les citoyens
» aux infirmités d'un compatriote, et d'un des
» plus fidèles défenseurs de nos libertés, fit
» partie d'un procès comme chef d'accusation.
» Ainsi la sûreté individuelle devenait un at-
» tentat contre la sûreté publique. M. de Chau-
» velin a tout oublié; et libre enfin d'inquiétude
» pour sa santé, a repris en 1821 une place
» qu'il honore et dont il est honoré, place à la-
» quelle les libres suffrages de ses concitoyens
» l'ont encore rappelé en 1822.

LE TABLEAU.

L'ESPRIT, la force et la grâce qui caractérisent M. de Chauvelin, respirent dans ce portrait, qui est largement traité, et cependant touché avec beaucoup de finesse.

[N° X.]

MM. MADIER DE MONTJAU,

PÈRE ET FILS.

Justum et tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni,
Mente quatit solidâ.

Le juste est inébranlable. Au milieu des cris d'un peuple en fureur, sous le glaive de la tyrannie, son ame reste invincible.

(HORACE.)

M. MADIER DE MONTJAU père a été l'un des hommes qui, pendant la révolution, se sont prononcés avec le plus de franchise pour les institutions monarchiques et la dynastie des Bourbons. Il était sincère dans ses opinions, et cette bonne foi, si rare de nos jours, annonce une indépendance de caractère et un dévouement honorables dans tous les partis. Victime de fructidor, M. de Montjau était loin de s'attendre à voir, plus tard, un fils élevé dans ses principes, accusé et traité comme une espèce de *révolutionnaire*.

Ce fils, plein de fidélité pour la cause royale,

mais partisan déclaré de la liberté constitutionnelle, magistrat courageux, citoyen dévoué aux intérêts de son pays, après avoir fait tous ses efforts pour prévenir ou calmer les sanglantes réactions de Nîmes, et déployé une grande énergie dans la poursuite des assassins, révèle tout-à-coup dans une pétition aux chambres législatives l'existence d'un *gouvernement occulte*.

Traduit devant la Cour de cassation, au sujet de cette pétition et du refus de nommer les révélateurs qui s'étaient confiés à lui, M. Madier de Montjau réclame en vain le droit de choisir un défenseur dans le barreau de Paris. On voulait qu'il désignât le nom de cet avocat avant de délibérer si on le lui accorderait. Il résiste à cette exigeance, et prépare sa défense écrite.

On se rappelle encore l'effet prodigieux de cette défense devant la Cour de cassation. Il y parut, ayant à ses côtés son vénérable père ainsi que M. Dupin, son conseil et son ami. L'audience était présidée par M. de Serres, garde-des-sceaux.

Après les plaidoiries, M. de Lally-Tollendal, qui se connaît en courage et en éloquence, embrassa et félicita le jeune magistrat. Il reçut à Paris le plus brillant accueil.

Le peintre a saisi M. Madier de Montjau fils, dans l'instant où il relève le mot *sérieusement*

dont s'était servi M. le garde-des-sceaux, en l'interrogeant sur l'existence du *gouvernement occulte.*

LE PORTRAIT.

Cette situation intéressante et l'émotion qui en résulte donnent au dernier portrait un caractère particulier, et attirent sur lui les regards. Les arts vivent de passion jointe à l'imitation fidèle de la nature : aussi doit-on rendre justice à la fois à la belle et forte expression du portrait de M. de Montjau fils, et au coloris franc, large, vrai, de celui de M. de Montjau père.

[N° XI.]

LE GÉNÉRAL DROUOT.

Drouot est un Caton : c'est un homme qui sent son Aristide.

(NAPOLÉON.)

LE général Drouot rappelle les vertus modestes, le désintéressement, la bravoure, les talens militaires de Catinat. Ces deux hommes illustres ont une physionomie antique; ils vivront tous les deux dans les fastes de la gloire française et dans l'avenir le plus éloigné : la nation les proposera pour modèles à ses guerriers.

Le comte Drouot, lieutenant-général, entra dans l'artillerie en 1793 comme lieutenant, fit toutes les campagnes de la révolution, passa en Égypte avec Bonaparte, et servit, à son retour en France, dans l'artillerie à pied de la garde impériale, où il occupait, en 1809, le grade de major. Devenu général de brigade, il acquit en peu de temps, par son intrépidité, son sang-froid dans le danger et la justesse de son coup-d'œil, la réputation d'un des

généraux les plus braves et les plus habiles de l'armée.

Napoléon ne tarda pas à apprécier les brillantes qualités de cet officier, et l'attacha comme aide-de-camp à sa personne le 7 mars 1813. A la bataille de Lutzen, il rendit un éminent service en chargeant l'ennemi au galop à la tête de l'artillerie légère. Il se signala de nouveau à la bataille de Bautzen, où il fut promu au grade de général de division. Attaqué à Wachau où il commandait l'artillerie de réserve, par la cavalerie ennemie très-supérieure en nombre, il ordonna à ses canonniers de former leurs pièces en carré et de charger à mitraille; ce mouvement, exécuté avec précision, mit dans un moment l'ennemi dans une déroute complète. Le général Drouot ne montra pas moins de valeur à Hanau contre les Bavarois, à Nangis, et surtout au défilé de Vauclor qu'il franchit sous le feu de soixante pièces de canon qui en défendaient le passage.

Dévoué par reconnaissance à la personne de Napoléon, le général Drouot le suivit à l'île d'Elbe dont il fut nommé gouverneur militaire, et revint avec lui en France.

Créé pair le 2 juin 1815, il partit peu de jours après pour l'armée, et se trouva à la bataille de Waterloo; avec ses talens et son in-

trépidité ordinaire, il contribua à rallier sous les murs de Laon les troupes dispersées par ce désastre.

Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il n'hésita pas à se constituer prisonnier à l'Abbaye. Le général Drouot montra, dans cette circonstance, le même caractère de magnanimité, la même assurance qui l'avaient distingué jusqu'alors. Il comparut devant ses juges après une captivité de près d'une année, avec le calme d'une grande ame et la fermeté d'un grand courage : cette fois, la vertu rencontra la justice. Le général Drouot fut acquitté. Lorsque le roi fut informé du résultat du jugement, il fit défendre au ministère public de se pourvoir en révision : résolution vraiment royale et plus propre à affermir un trône que l'exil et les proscriptions.

Le général Drouot est rentré dans la vie privée, et c'est le guerrier redevenu citoyen qu'Horace Vernet présente à nos regards.

LE TABLEAU.

Sous l'habit modeste qui le couvre, on ne reconnaît plus le vainqueur de Wachau, de Vauclor; mais dans les traits de cette physionomie calme et sévère, dans ce regard pensif,

dans cette pose ferme et modeste, on retrouve le sage d'Horace, le philosophe inébranlable aux coups de la fortune, l'homme qui place la vertu au-dessus de la gloire, et la patrie au-dessus de tout.

Le même talent d'exécution nous force à répéter le même éloge; ce portrait, comme ceux de MM. Dupin et Madier de Montjau, atteste un pinceau tout à la fois rapide et scrupuleux qui rencontre toujours l'effet, sans le chercher hors de la nature et de la vérité.

[N° XII.]

VUE DU VÉSUVE.

Vidimus undantem, ruptis fornacibus, Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa.

Le volcan ouvre ses entrailles ; il vomit des torrens de feu, des masses brûlantes et des flots de lave embrasée. (VIRGILE)

UNE petite montagne, que le peintre place ordinairement dans le lointain, et qu'il couronne d'une gerbe de feux et d'une colonne de fumée, n'a jamais satisfait mon imagination, dans les tableaux destinés à représenter l'effet des volcans. En vain a-t-on soin d'entourer d'une obscurité profonde, ces sillons lumineux, ces flammes rouges, ces reflets, ces torrens de lave : je cherche quelque chose de plus grand, de plus terrible ; mon esprit, épouvanté à la seule idée de ces arsenaux souterrains, n'en retrouve aucune imitation, dans ces images mesquines qu'on lui présente ; il demande un volcan ; l'artiste lui montre un feu d'artifice.

M. de Forbin, sans l'avoir vaincue, avait éludé la difficulté avec une grande supério-

rité de talent : il avait montré l'éruption dans ses terribles effets ; il avait ajouté à l'intérêt physique celui des plus nobles et des plus touchans souvenirs. Horace Vernet a été plus hardi, il s'est approché du cratère ; il a conduit le spectateur jusqu'à l'ouverture du foyer souterrain. Son tableau représente cette bouche terrible creusée au sommet de quelques roches arides et calcinées. De là s'échappe, non une flamme légère et volatile, mais une flamme dense, épaisse, forte, et, pour ainsi dire, solide ; si l'enfer a une entrée, ce ne peut être que celle-là ! Que ce volcan est magnifique dans sa fureur ! Que ces torrens de feux sont beaux et terribles ; que la nature est stérile autour de ce gouffre enflammé ! Tel est le despotisme, dans les régions malheureuses où il domine ; il fait payer bien cher sa pompe aride et sa désastreuse magnificence.

Le grand effet de ce tableau tient à l'opposition si pittoresque du ciel d'Italie, de la fournaise qui occupe une si grande partie du tableau, et de l'horreur sombre du paysage. Parmi quelques voyageurs qui gravissent le formidable rempart du cratère, on remarque M. Horace Vernet lui-même.

Cette production de l'artiste est peut-être celle qui rappelle de la manière la plus frap-

pante le pinceau de son aïeul *Joseph Vernet.* Personne n'a porté plus loin que ce dernier l'art de reproduire les tons et les couleurs de la nature avec une énergie qui n'exclut pas le fini du travail. Ce sont précisément les caractères qui distinguent *la Vue du Vésuve.*

[N° XIII.]

LA MORT DE PONIATOWSKI.

Il ne meurt pas ; il cesse de vaincre.
(MASCARON.)

L'AMI, le compagnon d'armes de Kosciusko, Joseph Poniatowski, commandait les bataillons polonais qui ont si long-temps, et avec tant d'honneur, combattu sous les drapeaux de la France. Ce guerrier, qui joignait au génie militaire les talens de l'administrateur, n'oublia jamais l'humiliant partage de la Pologne, et sa vie entière fut consacrée à la réparation de ce grand outrage du despotisme contre l'indépendance des peuples. En vain Catherine et Paul I^er^ lui firent les offres les plus brillantes, pour l'attirer à leur service ; il ne voulut servir que les Français, dans lesquels il croyait voir les futurs libérateurs de sa malheureuse patrie.

La funeste et glorieuse bataille de Leipsick, où la trahison seule de nos perfides alliés put arracher la victoire à nos armes, fut le terme des exploits et de la vie du prince Poniatowski. Chargé de couvrir la retraite de l'armée, il se

trouva, avec une suite peu nombreuse, sur les bords de l'Elster, dont les Français avaient déjà fait sauter le pont. Dans un danger aussi pressant, le brave et infortuné Poniatowski se précipite, sans hésiter, dans les flots, s'abandonnant à son cheval, qui ne put surmonter la rapidité du fleuve. Ainsi périt, avec gloire, le dernier rejeton d'une illustre famille, le héros de sa patrie, l'espoir de sa liberté. Son corps fut retrouvé dans l'Elster, couvert de blessures.

LE TABLEAU.

Le peintre a choisi le moment où Poniatowski, après que le pont de Lindenau eut sauté, chercha à franchir l'Elster. Le héros est lancé sur l'abîme; on sent, au prodigieux effort de son cheval, qu'il atteindra l'autre rive; mais l'endroit est tellement escarpé! il ne fera que toucher la terre, et roulera dans les flots, où son maître intrépide va trouver la mort. L'illustre guerrier a prévu le sort qui l'attend; il a détourné la tête, et on peut lire sur sa figure la courageuse résignation dont il est armé. L'officier qu'on voit sortant de l'eau sur la rive gauche de l'Elster, est M. Ledieu, alors lieutenant dans le 85^{e} régiment de ligne, et depuis élève de M. Horace Vernet.

[N° XIV.

L'HOSPICE DU SAINT-GOTHARD.

Denn hier, wo Gotthards Haupt die Wolken übersteiget,
Und der erhabnern Welt die Sonne næher scheinet, etc.

C'est un monde plus élevé ; c'est le sommet du Saint-Gothard que le soleil éclaire de si près, sans pouvoir triompher de ses glaces éternelles. (HALLER.)

En 1793, le duc d'Orléans, forcé de quitter successivement les différens endroits où il avait essayé de se fixer en Suisse, fut réduit à errer dans les parties les plus sauvages et les moins fréquentes des Alpes, et à dérober soigneusement ses traces à ceux qui le persécutaient. A peine arrivé dans un lieu, il apprenait que son asile était découvert, et se hâtait de le quitter. Un seul domestique l'accompagnait. Toujours à pied, presque sans ressources, il lui arrivait quelquefois de demander vainement l'hospitalité, pour lui et pour son fidèle serviteur (Baudouin, l'un de ses palfreniers, qui l'avait accompagné dans son exil).

Le 29 août 1793, le duc d'Orléans se présenta devant l'hospice du Saint-Gothard. Le froid était rigoureux. Il sonna : la porte ne s'ou-

vrit point. Seulement un capucin se montrant à un vasistas, lui cria en italien, d'une voix dure et nasale : « *Che volete ?* — Je voudrais, » lui répondit le duc d'Orléans dans la même » langue, je voudrais à manger pour mon » compagnon et pour moi. — On ne reçoit » pas ici les piétons et les gens de votre espèce, » reprit le capucin d'un ton sec et dédaigneux. » — Mais, révérend père, nous paierons tout » ce que vous voudrez. — Non, non, cette » auberge-là est bonne pour vous, » répliqua le capucin, en montrant du doigt un mauvais hangard, où des muletiers avaient trouvé un abri.

. . . . « *Seigneur*, que puis-je faire !
» Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
» J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de telle sorte,
Le révérend *ferma sa porte* (1).

LE TABLEAU.

Dans ce tableau, le duc d'Orléans est représenté au moment où il demande asile, et où le capucin entrouvre la petite fenêtre, pour intimer brièvement son refus. A quelque distance, sur un plan à la fois plus bas et plus

(1) La Fontaine.

éloigné, on aperçoit le hangard où le duc fut obligé de passer la nuit. Le domestique porte quelques effets, et attend le résultat de la négociation.

On peut dire que ce tableau *fait froid* à la seule vue. Un gris jaunâtre y domine, et donne l'idée la plus complète d'une stérilité causée par l'extrême rigueur du climat. La paysanne suisse, dont l'œil distingue au loin le vêtement national et bizarre, établit de suite la localité. La structure même de l'hospice annonce un mélange des habitudes italiennes et valaisannes; elle tient du couvent et du chalet à la fois. Les montagnes lointaines, le ciel pâle, la lumière, dont la teinte morte éclaire l'ensemble, tout indique une nature âpre et glacée, qu'une vie paresseuse et inactive anime faiblement et avec peine.

Dans cette monotonie de couleur, dans cette expression si simple des personnages, le peintre a jeté du charme et de la variété. Une heureuse perspective a sauvé, par l'effet piquant du dessin, la fatigue qu'un ton uniforme et mat eût causé à l'œil: et si les regards pénètrent, avec un plaisir mêlé d'effroi, dans ces solitudes des Alpes, dont les masses forment des lignes si bizarres, la pose noble et franche du voyageur, la physionomie monacale du ca-

pucin inhospitalier, jettent de l'intérêt sur la scène, et inspirent plus d'une réflexion utile, sur la charité des couvens et sur le courage nécessaire aux princes, courage dont le duc d'Orléans a donné, en plusieurs circonstances, de si nobles exemples.

Il y a dans cet ouvrage une vérité relative qui satisfait l'esprit. Tout est en harmonie; et tout, cependant, est d'imagination. L'hospice était détruit quand M. Vernet fit son tableau; et il n'a pu se procurer, sur la localité qu'il avait à reproduire, des renseignemens tout-à-fait exacts. Ce fait ajoute encore au mérite d'une composition, dont l'illusion est parfaite, et que l'on croirait avoir été tracée sur les lieux mêmes.

[Nos XV et XVI.]

(XV.) UNE ODALISQUE,

TENANT UN SABLIER.

(XVI.) UNE MADELAINE PÉNITENTE,

Appartenant à M. de Jassau, lieutenant des gardes-du-corps.

Vains ornemens, inutile imposture,
Disparaissez ; la seule nudité
Fut en naissant, le fard de la beauté :
Mais la laideur inventa la parure.
(IMBERT.)

Læta venire, Venus ; tristis abire soles !
O déesse de l'Amour ! les plaisirs t'accompagnent, et les regrets te suivent.
(ANC. POETE.)

QUE fait-elle ? que désire-telle ? à quoi peut-elle penser, cette grande Odalisque nue et couchée sur une peau de lion qui fait ressortir la blancheur de sa peau ? Un sablier est entre ses doigts. Attend-elle avec impatience l'amant qui doit venir bientôt ? Non, le plus léger désir n'anime pas les yeux de cette fille de l'Orient. En vain la mollesse du luxe, et tous les raffinemens de la volupté asiatique l'entourent : elle presse avec

insouciance les riches tapis qui soutiennent ses membres délicats. Elle n'est ni embarrassée de sa nudité, ni inquiète sur l'objet de ses amours. Elle n'est pas même sous le charme de la volupté. C'est une esclave qui attend son maître.

L'artiste a fidèlement conservé les mœurs de l'Orient. Malheureusement, ces mœurs, qui ôtent à la vie ses prestiges, qui éteignent le feu de l'amour dans le plaisir des sens, offrent peu de ressource aux arts, et peu de séductions à l'imagination et à l'esprit. La beauté sans voile, qui, dans le fond du sérail, attend avec indifférence les caresses d'un maître, est bien moins touchante pour nous, que cette autre femme (1) qui pleure dans le fond des bois les excès de sa vie passée. Les traces même des passions sont brûlantes. Cette ame tendre nous intéresse aux faiblesses qu'elle pleure. Il y a émotion; et l'émotion est, dans les arts, ce que l'électricité est dans la nature; un feu invisible, rapide et contagieux, sans lequel rien ne vit, rien ne se meut, rien ne se communique aux sens et à la pensée.

Il n'est toutefois pas impossible, que cette belle pénitente, dont les yeux pleins de larmes demandent au ciel le pardon de ses longues faiblesses, ne soit la même que cette indolente

(1) *La Madelaine pénitente*, n° XVI.

Odalisque, qui regarde si tranquillement couler le sable, en attendant l'heure de l'amour. Le pouvoir de l'imagination remplit en un instant l'espace qui sépare ces deux tableaux. Ma jeune Odalisque a dix-huit ans. Élevée dans la paresse, dans l'unique science des plaisirs et de la beauté, elle a été arrachée à sa terre natale, et vendue à un nabab de l'Inde. Un an s'est écoulé dans un luxe sans bonheur, et dans des voluptés sans plaisir. C'est alors que M. Horace Vernet l'a peinte pour la première fois. Cependant elle a dû connaître l'amour. Elle a vu un jeune Européen employé à la compagnie des Indes; elle l'a aimé, elle l'a suivi. Bientôt, abandonnée et livrée à la fois aux écarts des passions et aux mauvais conseils de l'infortune, elle a passé la mer. Hélas! elle n'a pas trouvé dans l'Europe, dans cette vieille patrie de la civilisation et de l'honneur, une main secourable qui l'arrachât à son triste sort. Un chanoine l'a convertie, un cardinal l'a prise pour maîtresse. C'est sur ce pied qu'elle se trouve à Rome. Le cardinal meurt et la laisse sans ressources. Les malheurs de sa vie la jettent dans la dévotion. Elle se repent. Un beau jour, elle quitte les cardinaux, les chanoines, emporte une bible et une tête de mort, un chapelet et un scapulaire, et s'enferme dans une grotte, où elle vit d'aumônes. Vous la voyez;

elle s'appuie sur un rocher, et son corps flétri semble succomber sous le repentir, sous la douleur, sous les macérations et les jeûnes.

Plaignons cette pauvre odalisque, et pardonnons-lui son apathie voluptueuse, en faveur de ses peines et de son repentir. Mais combien elle est changée ! Ici, ses chairs sont d'une teinte si fraîche et d'une si remarquable consistance, que l'on serait tenté de les prendre pour du marbre rose ; là, son corps est flétri, pâle, affaissé. Comme les larmes ont rougi, comme les élans de la piété et le feu des passions éteintes ont marqué d'un caractère de tristesse et de tendresse ces beaux yeux noirs !..... Mais cette dernière observation me prouve que je me trompais : l'Odalisque est blonde, et la Pénitente est brune ; ce n'est pas la même personne. Je le vois enfin; celle-ci est une Madelaine véritable, telle que nous la présentent les traditions chrétiennes et telle que les arts sont en possession de nous la retracer depuis plusieurs siècles.

Le pinceau spirituel de l'artiste a eu soin de traiter différemment les objets mêmes qui entourent la Bayadère et la Pénitente. La roche et les tristes instrumens de piété sont touchés avec une espèce de négligence et de fougue, tandis que les tapis des Indes, le *houka*, les vases, dans le portrait de l'Odalisque, sont

traités avec un fini extrême, et défient, dans leurs détails précieux et brillans, le pinceau *microscopique*, de *Miéris* lui-même.

Ces deux tableaux, preuves nouvelles de la singulière diversité des talens de M. Vernet, approchent chacun, sur une ligne opposée, sinon d'un défaut, au moins d'un écueil. Dans l'un, la facilité du pinceau s'est peut-être un peu trop abandonnée à sa verve rapide ; dans l'autre, la pureté du dessin est poussée jusqu'à la recherche, et le coloris bizarre, les contours arrêtés avec une fermeté inconnue depuis le *Cimabue*, étonnent plus qu'ils ne séduisent, et n'attestent que la flexibilité merveilleuse d'un talent, qui s'approprie jusqu'aux singularités des autres maîtres.

« La chose presque impossible en peinture, » disait David, c'est une femme couchée, ab» solument nue. » Nous ne croyons pas que M. Vernet soit parvenu à résoudre entièrement le problème proposé par le grand maître de la peinture moderne.

M. Ingres, il y a trois ans, essaya aussi de représenter, dans la même attitude, une Odalisque, sans aucun voile, et ne triompha pas de la difficulté. La dernière singularité de ce rapprochement, c'est que la même manière se retrouve dans les ouvrages de ces deux peintres,

et qu'ils aient voulu, tous deux, vaincre le même obstacle par les mêmes moyens, c'est-à-dire par une extrême simplicité de composition, par une couleur étudiée, et par une imitation éloignée du *Giotto*.

[N° XVII.]

JOSEPH VERNET

Se fait attacher sur l'avant d'une felouque, pour peindre une tempête d'après nature (1).

J'ai failli me noyer ; mais j'ai fait ma tempête.

(L'ENTHOUSIASTE, comédie de Beaunoir.)

« JOSEPH VERNET, rappelé dans sa patrie en » 1752 pour peindre *les ports de la France*, » quitte l'Italie et s'embarque à Livourne dans » une petite felouque. Pendant la traversée, » une violente bourrasque s'élève et menace » de briser le frêle bâtiment sur les rochers. » Au milieu des vives alarmes de l'équipage » et des passagers, J. Vernet n'éprouve d'au- » tre crainte, que celle de ne pas voir assez » bien et d'assez près l'admirable spectacle » d'une tempête. Attaché sur l'avant du bâti- » ment, et de là, contemplant avec ravissement » la scène terrible qui s'offre à ses regards, » il confie en même temps à sa mémoire et

(1) Ce tableau est le seul, que M. Horace Vernet ait exposé au Salon du Louvre, en 1822.

» à son album, les effets fugitifs d'un ciel ora-
» geux et d'une mer en courroux. »

Telle est la scène que M. Horace Vernet a voulu peindre : tels sont les termes dont il s'est servi pour l'expliquer.

Elle demandait à la fois la connaissance et l'imitation hardie et fidèle des grands effets de la nature, et le talent plus rare peut-être de l'expression.

Pour que l'enthousiasme du peintre portât avec lui un intérêt puissant, il était indispensable de montrer l'effroi des passagers, leur péril et leur trouble. Comment rendre la mer terrible, sans la peindre dans un assez vaste espace et sans diminuer les figures qui s'y trouvent jetées ? D'un autre côté, si de très-petites figures eussent semblé se perdre dans un Océan immense, comment réussir à leur donner l'expression convenable ?

Des vagues énormes élèvent, suivant l'expression de Virgile, *des montagnes dans la mer*. Sur l'une de ces vagues est suspendu, de la manière la plus périlleuse, l'avant de la felouque qui porte J. Vernet. Dans cette position oblique, la barque, qui fait un angle très-ouvert avec l'horizon, semble prête à s'engloutir. Tout l'équipage est saisi de frayeur ; l'un se précipite à genoux, l'autre s'accroche

au premier objet qui se présente. Le pilote qui tient l'aviron, perd son chapeau que le vent emporte et que le spectateur aperçoit au-dessus de sa tête, enlevé par l'ouragan.

On a critiqué cette hardiesse du peintre : « Le mouvement, a-t-on dit, ne peut être » reproduit par le pinceau. » Sophisme. Tout est mouvement dans la nature.

C'est la succession des mouvemens que le peintre ne peut saisir. Il en saisit un, et s'il le rend avec vérité, sa tâche est remplie. Eh quoi ! Bouchardon fera galoper un cheval de marbre, et le peintre ne fera pas voler un chapeau sur la toile !

Une autre critique que j'ai entendu faire, et dont le *Journal des débats* s'est rendu l'écho, me semble encore plus déplacée : on a prétendu que le peintre, en laissant apercevoir la terre dans le lointain, affaiblissait l'idée du danger, et conséquemment l'intérêt : cette réflexion ne peut avoir été faite que par des personnes tout-à-fait étrangères à la navigation, et qui ne savent pas qu'une tempête en mer n'est jamais dangereuse que sur les côtes.

Continuons notre description du tableau. Les vagues sont d'un bleu foncé ; les planches de la felouque, rouges et peintes de couleurs grossières ; les côtes, brunes et enveloppées de

ténèbres. On reconnaît là ces habiles oppositions de couleurs, qui sont si familières à M. Horace Vernet.

Sur la partie la plus élevée de la felouque, et au milieu du tableau, le héros de la scène, attaché par un cable, vêtu d'une manière un peu recherchée, contemple, avec ravissement, ce magnifique orage, dont son crayon va fixer les principaux traits sur un cahier qu'il tient de l'autre main. Il paraît plongé dans une profonde extase, tandis que

> Neptune écumant sur sa tête,
> Applaudit aux traits du pinceau (1).

Cette composition est belle et hardie. Peut-être une exécution trop rapide a-t-elle contribué à donner quelque chose de heurté à l'ensemble, et de trop crû à la couleur. Mais si, pour en admirer l'effet, l'inspiration et la belle pensée, il suffit d'avoir des sens accessibles aux émotions que donne la peinture ; il faut être connaisseur pour apprécier ces belles ondes, ces touches dignes de Joseph Vernet lui même, et cette savante et heureuse disposition des parties.

---

(1) Le Brun.

[N° XVIII.]

PORTRAIT

EN BUSTE

DE MADAME SMITH.

Blandum ridebat. Jam mentum, jam cervix, jam manus, quales Diana Praxitelis habuit.

Que son sourire est doux !..., la Diane de Praxitèle n'eut pas une pose plus élégante, une main plus belle, un air de tête plus gracieux.

(PÉTRONE.)

Ce simple portrait est un chef-d'œuvre de l'art. Ici, rien ne secondait le talent du peintre. Point de mouvemens, point de situations fortes, point d'accessoires heureux. Une nature aimable, mais sans passion, sans activité; une parure très-simple, une demi-figure en repos, voilà tout ce qui s'offrait au pinceau de l'artiste; et, cependant, ce portrait est un tableau. Comme l'air y circule ! Quel sang jeune et frais anime les lèvres et colore le teint de cette dame anglaise ! Comme tout, jusqu'au voile vert qu'elle a sur la tête, paraît emprunté à la nature, exempt de manière, d'af-

féterie et d'école ! Le pinceau paraît s'être promené librement sur cette toile, comme une baguette magique ; il en a fait un miroir. Ce vêtement lourd, que nos dames ont adopté pour l'hiver, le peintre a eu l'art de le draper avec grace, et de s'en servir pour dessiner le bras de son modèle. Appuyée contre une terrasse, dans une espèce de rêverie légère, pleine de naturel et de charme, elle sourit, et rappelle, par sa pose et son ensemble, les lignes du chevalier romain qui servent d'épigraphe à cet article.

Il semble qu'on ne puisse donner trop d'admiration et d'éloges à cette couleur si pure, si vive sans être exagérée, à cette manière large et suave, qui caractérisent ce tableau, et à l'accord charmant qui y règne. Il faut s'arrêter, et s'écrier encore avec Pétrone : « Les mots » ne peuvent atteindre au charme de l'ou» vrage ! Tout ce que je dirais serait au-des» sous de sa beauté (1). »

---

(1) *Nulla est vox quæ formam ejus possit comprehendere. Quicquid dixero minùs erit.*

[N° XIX.]

LE SOLDAT DE WATERLOO.

Tears, big tears gush from the rough soldier's lid.
.....His tread is on an empire's dust;
The grave of France, the deadly Waterloo.

De grosses larmes tombent des yeux du vieux soldat : il foule la poussière des braves, le cercueil de la France, les champs de Waterloo.

(Lord Byron.)

Un jour s'est écoulé depuis la bataille. Les derniers traîneurs ont quitté la plaine. Tout est silencieux dans ces champs funéraires, que couvraient hier des milliers d'êtres humains. Là, vingt rois ligués contre un chef; là, trente nations unies contre un peuple, ont attaqué avec crainte, et, long-temps vaincus, ont enfin triomphé sans honneur. Les cris de mort, de terreur ou de victoire, retentissaient hier encore dans ces lieux; huit cents pièces de canon tonnaient sur ces collines désertes : leurs formidables éclats répétés par les échos du Mont-Saint-Jean, le galop rapide des coursiers de la Sprée et de la Vistule, de la Tamise et du

Tage, de la Seine et du Dniéper, le commandement, les marches, les attaques, le choc terrible de trois cent mille soldats rassemblés de tous les coins du monde; quel tumulte! quel désordre que celui de la veille! quel repos que celui du lendemain!

Le soleil se couche. Ses derniers feux ensanglantés semblent avoir emprunté, aux plaines qu'il éclaire encore, une teinte de carnage et de terreur. La terre est jonchée de cadavres; la France a succombé. Vingt rois ont conduit leurs nombreux sujets contre un seul prince dont la grandeur les épouvantait. Ils ont triomphé cette fois; la trahison était leur alliée. Qu'ils modèrent leur orgueil!

Hélas! ne sont-ce pas là ces aigles tant de fois victorieuses, ne sont-ce pas nos drapeaux, que je vois souillés de sang et traînés dans la poussière? Ces pièces de canon renversées, n'ont-elles pas foudroyé les Russes à Smolensk et les Prussiens à Austerlitz? N'ai-je pas reconnu nos vieilles bannières et toute la magnificence de nos camps à moitié ensevelies sous la fange trempée de sang humain! Ah! que ces souvenirs d'une gloire immortelle restent cachés au sein de la terre, et qu'un insolent ennemi n'en fasse pas les trophées menteurs d'une indigne victoire!

LE TABLEAU.

Ces pensées sont écrites sur le front du grenadier blessé. Il se repose avec douleur sur un tertre sépulcral, où dorment d'un sommeil glorieux quelques-uns de ses compagnons morts sur le champ de bataille. Il s'est efforcé d'ensevelir les honneurs de l'armée. La fatigue l'accable : et l'œil fixé sur ces débris, la tête appuyée sur sa main, il donne un dernier soupir à ses drapeaux, et une dernière pensée à notre gloire.

Qui verra jamais, sans en être touché jusqu'aux larmes, cette figure d'une expression si déchirante! cette simple croix de bois qui indique la sépulture des soldats de la patrie! Après avoir parcouru le monde en vainqueurs, ils ont pris possession de quelques pieds de terre, loin du foyer domestique et des larmes de l'amitié. Que cette terre leur soit légère, et que leur mémoire n'éprouve jamais l'oubli de l'ingratitude!

[N° XX.]

LE SOLDAT LABOUREUR.

Scilicet et tempus veniet, cùm, finibus illis,
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
(VIRGILE. Georg.)

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille;
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil affligé contemplera leurs os,
(DELILLE.)

JETEZ maintenant les yeux sur ce guerrier cultivateur, qui, après le travail du jour, poussant au hasard l'instrument du labourage, heurte et fait rouler sur le sol le casque rouillé d'un soldat français. Que de réflexions s'emparent de son ame! On sent que le temps n'est pas éloigné où il faisait un autre usage de son énergie, et que de puissans souvenirs le possèdent. La charrue s'éloigne, et le soldat, seul avec lui-même, les regards arrêtés sur ces débris, ne résiste plus au pouvoir de son imagination.

Que se passe-t-il dans cette ame généreuse, dans ce cœur affermi contre tous les dangers, que les malheurs même de la patrie n'ont pu abattre, et qu'une seule idée de gloire fait encore palpiter? Vous le voyez, une tristesse calme, répandue sur ses traits, vous annonce que sa pensée est absente; ce casque vide et brisé l'a entraîné vers d'autres lieux et de tristes souvenirs. Elle erre sans doute sur le dernier champ de bataille où il s'est distingué par ses exploits, où il s'est montré digne de la plus chère récompense, du signe sacré de l'honneur. Dans le silence qui l'environne, il entend les chants belliqueux qui annoncent les périls, et qui cette fois n'annonçaient pas la victoire.

Les scènes dont il fut témoin se retracent à son imagination. C'est là que le premier élan des Français étonna et repoussa l'ennemi; que les bataillons de l'étranger furent enfoncés et rompus; c'est là que leurs redoutes meurtrières suspendirent l'attaque; c'est là que la trahison vint à leur secours, et qu'après des prodiges de valeur, une nouvelle armée ennemie nous arracha la victoire. Ce guerrier, dont l'expression est si touchante, ne vous dit-il pas : C'est là que j'ai combattu, là, que j'ai versé mon sang pour mon pays ?

Oui, vous le reconnaissez; c'est le même guerrier que vous venez de voir à Waterloo, assis sur la terre fraîchement remuée qui recouvre les restes mutilés de ses compagnons d'armes.

Il est de retour sous le chaume de ses pères, ce guerrier dont les mains pieuses ont creusé le tombeau des braves. Il cultive le modeste héritage qui assure son indépendance. Au déclin du jour, il pense profondément à ses succès, à ses revers, mais du moins il retrouvera sa famille; une compagne chérie versera dans sa coupe un vin généreux; il embrassera sa mère, il caressera son jeune enfant, et le sourire reviendra sur ses lèvres.

LES DEUX TABLEAUX.

Ce qu'il y a de plus merveilleux dans le génie du peintre, c'est la faculté d'exprimer les sentimens qui agitent l'ame, de nous faire lire dans le cœur de ses personnages, de nous faire partager ces émotions intérieures qui n'ont point le caractère frappant des passions ardentes, et ne se manifestent au dehors que par le calme douloureux des pensées mélancoliques. C'est le triomphe du pinceau, c'est le

secret de l'artiste qui vient de nous offrir le *Soldat de Waterloo* et le *Soldat laboureur.*

Ces deux tableaux sont un véritable poëme en deux chants, dont le titre pourrait être *la Vie du soldat citoyen.* Le dévouement à la patrie, la blessure du brave, les larmes versées sur les dépouilles mortelles des héros expirés, le regret d'une gloire tout-à-coup obscurcie, cette pieuse et noble vénération pour les insignes de la victoire; voilà les pensées philosophiques et touchantes qui ont inspiré le premier de ces tableaux. Le respect pour les lois, non moins héroïque que la bravoure sur le champ de bataille, les travaux de la paix succédant aux travaux des camps, la force des souvenirs dans une ame énergique et dans un esprit ferme et noble, quoique peu cultivé : telles sont les hautes et simples idées que renferme le second tableau.

Honneur à l'artiste dont le talent a découvert de si nobles sources d'inspiration ! Il n'a dédaigné ni la bure du laboureur, ni l'uniforme poudreux du grenadier. Il nous a fait verser des larmes sur les regrets, les blessures et les souvenirs du défenseur de la patrie. Il a laissé à d'autres les séduisantes fictions de la Grèce, les scènes de volupté ou d'héroïsme des autres peuples. Il a éveillé les plus puissantes

émotions de nos cœurs : il a consacré notre grandeur dans nos triomphes, dans nos désastres et dans nos malheurs. La reconnaissance et l'admiration publique sont sa récompense.

[N$_o$ XXI.]

LE DEUXIEME RÉGIMENT

DE GRENADIERS ROYAUX,

COMMANDÉ PAR LE GÉNÉRAL TALHOUET.

Rien de plus opposé au beau dans les arts que l'exactitude et la symétrie, l'ordre rigoureux et les figures géométriques. J'en atteste ces vieux jardins, dont les possesseurs croyaient avoir fait merveille, en changeant leurs arbres en pyramides, en boules, en colonnes, en pains de sucre; et leurs parterres, en carrés, en cercles, en triangles, en étoiles, en polygones. (*Du beau et du sublime, par* BURKE.)

Ici, la scène et les personnages sont bien plus paisibles que dans les deux tableaux précédens. Pas un grain de poussière ne dépare ces habits d'uniforme. Ces bottes à l'écuyère brillent d'un éclat sans pareil. Le daim qui a fourni l'étoffe de ces pantalons, l'emporte en blancheur sur le duvet du cygne. Comme ces chevaux semblent se complaire dans le lustre heureux de leur embonpoint! Tous ces visages sont rians et fleuris; tout, dans cette composition militaire, respire le calme et la paix. La belle chose pour un général qu'un régiment

d'une si belle tenue ! mais la triste chose pour un peintre ! Il n'a que quatre couleurs à employer : le rose des carnations, le bleu des uniformes, le blanc des pantalons, et le beau noir des bottes. Dans une revue militaire, le mouvement est défendu ; la pyramide pittoresque est impossible ; la ligne droite est de rigueur ; et je défie que toutes les combinaisons de l'imagination humaine puissent venir à bout de donner un sujet plus effrayant pour le pinceau, et plus ingrat pour l'artifice.

LE TABLEAU.

M. Vernet n'a rien changé ni rien ajouté au sujet qu'il avait à rendre ; et il s'est fait admirer à la fois des artistes et du vulgaire, des amateurs et des femmes. Ce tour de force est certainement l'un des plus remarquables que l'art de peindre ait produit de nos jours. Privé de toutes les ressources du talent, de l'expression, des contrastes, du mouvement, de la variété des tons, de la liberté d'ajouter des scènes épisodiques, il s'est sauvé par l'extrême vérité des attitudes militaires, la beauté du dessin, le jeu admirable de la lumière, la finesse et la diversité des nuances, et le talent de mettre, pour ainsi dire, en relief, hors de

la toile, chacun des personnages, sans mouvement, mais non sans vie, et soumis à la machinale attention de la discipline, mais prêts à marcher, à parler, à penser, à respirer au besoin.

[N° XXII.]

LE CAMOENS

SAUVANT SES MANUSCRITS DU NAUFRAGE.

No mundo paucos anos et cansados vivi, etc. etc.

Peu d'années avaient passé sur mon berceau, que déjà la destinée m'avait imprimé sa marque fatale. Hélas, je la gardai toujours, et le malheur me fut fidèle : arraché aux bras de mon amie, je commençai, pour ne jamais finir, mon pélerinage d'infortune, et les vagues de l'Océan immense jetèrent mon corps sanglant sur les roches de Cambaye.

(LE CAMOENS, sonnet XIV.)

C'ÉTAIT un poëte que ce Camoëns, honneur de la littérature portugaise. Les Muses l'accompagnèrent dans ses longs voyages et jusque dans les camps. On dirait de lui avec raison :

— *Multum ille et terris jactatus ab alto.*
Errant en cent climats, triste jouet des flots.

Le Camoëns fit admirer son courage en Europe, en Afrique et sur les rivages de l'Inde. Exilé sur les confins de la Chine par la basse envie d'un vice-roi, il essuya un naufrage, et vécut cinq ans dans le pays de Cambaye, où il lutta énergiquement contre une infortune de tous les jours. Ce fut dans cette contrée

sauvage qu'il acheva sa Lusiade, où de grandes beautés rachètent de grands défauts. L'épisode d'*Inès de Castro*, la description du géant *Adamartos*, gardien du cap des tourmentes, ont élevé le Camoëns au rang des grands poëtes.

Il est à la fois le Tasse et le Pétrarque portugais. Ses *Canzone* sont pleines de charmes, et ses *Sonnets* amoureux, parmi des traits de mauvais goût, offrent des pensées touchantes et délicates.

Camoëns fut négligé et persécuté pendant sa vie; il mourut dans un hôpital; mais, après sa mort, on lui rendit justice, et une reconnaissance tardive grava sur son tombeau les mots suivans:

« Ci-gît Louis Camoëns, prince des poëtes de son temps. »

Horace Vernet a peint Camoëns faisant naufrage sur la côte de Cambaye, et se soutenant sur les flots, sa *Lusiade* à la main.

LE TABLEAU.

Le poëte vient d'être jeté contre une roche. Les vagues qui l'ont apporté, reculent et le laissent un moment à sec. On les voit se retirer en écumant, et former devant lui, comme une

enceinte liquide, prête à retomber plus terrible. Il a sauvé son manuscrit. Il l'élève au-dessus de sa tête, avec l'expression d'une joie exaltée, pour le garantir d'un nouvel outrage. L'arc-en-ciel, qu'on aperçoit au loin, et les cavernes de la côte, annoncent à la fois la fin de l'ouragan, le salut du poëte et la conservation du monument de sa gloire.

Sous les pieds du poëte, un nègre, admirablement bien dessiné, et qui a vainement essayé de sauver des objets précieux, est étendu mort sur le rivage.

La pose du Camoëns est inspirée, et le pinceau qui a si bien deviné l'enthousiasme poétique et l'attitude triomphante de l'homme de génie qui vient d'arracher son chef-d'œuvre à la destruction, a été guidé lui-même par un enthousiasme heureux qui perpétuera son souvenir.

Le costume est exact et l'effet piquant. Cependant, soit que l'auteur ait retouché son ouvrage avec un soin trop minutieux, soit que la finesse des détails ait nui à l'ensemble, soit qu'il faille attribuer cette impression à quelques *pentimenti* trop tardifs ou trop nombreux; il semblerait que ce tableau, d'ailleurs distingué sous plusieurs rapports, n'a pas toute la franchise et toute la naïveté qui se font remarquer dans les autres compositions du même peintre.

[Nos XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII.]

SCÈNES DE MOLIÈRE,

POUR L'ÉDITION NOUVELLE DE M. DESOER.

Ætatis cujusque... notandi sunt tibi mores.
Gardez à chaque siècle son caractère et sa couleur.
(HORACE.)

XXIII. *Scène du Misanthrope.* L'assemblée.

« Allons, ferme ! poussez, mes bons amis de cour. »
(Act. II, sc. IV.)

DANS une salle richement meublée, qui laisse apercevoir un jardin dans le goût du siècle de Louis XIV, un cercle élégant se trouve formé. La malice anime les figures de ces gens de cour, et il est aisé de voir que la médisance y fait seule les frais de la conversation. Deux jolies femmes attirent d'abord les regards, par la coquetterie de leur maintien et la richesse de leurs parures : les yeux se portent ensuite sur les vastes rhingraves, sur les canons immenses et sur les majestueux hauts-de-chausse des aimables de ce temps-là. Le Misanthrope, appuyé sur le dos d'un fauteuil, écoute, avec une dédaigneuse indignation, le scandale qui nour-

rit l'entretien de ses amis de cour. Le mépris et l'indignation que ce commerce de méchancetés lui inspire, se peignent dans tous ses traits. On voit qu'il va éclater, et que ses lèvres retiennent à peine l'explosion de sa colère.

XXIV. *Dénouement du Festin de Pierre.*

« Oh ciel ! que sens-je ? un feu invisible me brûle ; je « n'en puis plus et tout mon corps devient un bra- « sier ardent. Ah ! » Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur don Juan. La terre s'ouvre sous ses pas ; il tombe dans l'abîme au milieu des flammes qui s'en échappent. (Act. v, sc. dern.)

Molière et sa prose simple sont les seuls commentaires de ce petit tableau. Toute cette fantasmagorie, tout ce fracas, ont passé sur la toile. La statue de marbre reste immobile, et comme suspendue sur les feux souterrains qui vont engloutir l'impie. Elle saisit, de son bras glacé, la main tremblante de don Juan, qui chancelle, et qu'un trait argenté foudroie. L'œil soutient à peine l'éclat, les oppositions, la fougue de cette composition fantastique.

XXV. *Scène de l'École des Maris.*

« Le temps presse, il fait nuit ; allons, sans crainte aucune,
« A la foi d'un amant commettre ma fortune. »
(Acte III, sc. I.)

Le jour tombe ; Isabelle est sortie de chez son tuteur : le vieillard qui la prend pour la

pupille de son frère, la suit des yeux, caché derrière un coin de rue. Il rit en la voyant se glisser dans l'ombre, et au moment d'entrer dans la maison de son amant.

XXVI. *Scène du Cocu Imaginaire.*

« — A qui donc en veut-on? — Je n'en veux à personne.
« — Pourquoi ces armes-là? — C'est un habillement
« Que j'ai pris pour la pluie... (*A part*) Ah! quel contentement
« J'aurais à le tuer! Prenons-en le courage.
— Hai! — Je ne parle pas... — » (Sc. XXI.)

C'EST dans quelque ancien bourg de France que la scène se passe; l'auteur a eu soin de nous l'indiquer par l'architecture de ces maisons antiques et basses, dont la charpente est à nu. Le poltron Sganarelle s'est armé de pied en cap, et répond aux questions de Lélie, en baissant son épée, et en le regardant d'un air piteux:

« C'est un habillement que j'ai pris pour la pluie. »

Le costume de Lélie est bien celui du gentilhomme de campagne, vers les dernières années du règne de Louis XIII et de Richelieu. Celui de la femme est en harmonie avec l'époque et la scène; et sa figure un peu sérieuse prouve, si l'on veut, la sagesse de sa conduite.

XXVII. *Scène de l'École des Maris.*

« . . . Et voici dans ma poche un écrit important
« Qui vous enseignera l'office de la femme.
. . . . . .
« Tenez, voyons un peu si vous le lirez bien. »
(Acte III, sc. II.)

Le bon Arnolphe est étendu dans un fauteuil à bras, placé dans son petit jardin. Devant lui Agnès debout, modestement vêtue, lit, d'une voix solennelle, les *Maximes du Mariage, ou les Devoirs de la femme mariée, avec son exercice journalier.*

XXVIII. *Scène des Précieuses Ridicules.*

Mascarille. — « Je vais vous montrer une furieuse plaie. »
(Scène X.)

Devant une cheminée antique, mais du bon goût d'alors, se trouvent le marquis de Mascarille et le vicomte de Jodelet, son ami et son compagnon d'armes. Ils *s'escriment en beau langage* avec la blonde Cathos et la jolie brune Madelon. Jodelet entrouvre sa veste et montre aux dames une cicatrice honorable. Mascarille indique une intention plus hardie par un geste plus prononcé. Les dames protestent qu'il n'est pas besoin de ce témoignage, et qu'elles croiront sans regarder.

COUP-D'OEIL

Sur les six sujets tirés de Molière.

Nous avons légèrement indiqué le sujet et la composition de chacun de ces petits tableaux. Rapprochons-les maintenant et comparons-les entre eux. Cette méthode fera mieux sentir l'esprit, la variété de manière et la brillante facilité du pinceau de l'artiste.

A la scène de l'*École des Femmes*, qui est tout-à-fait dans le goût de l'école hollandaise, et où une couleur un peu blanche ne nuit ni à la vérité des tons, ni au charme du tableau, opposez le *Festin de Pierre*, où tout est rouge, étincelant, fantasmagorique, et où l'œil étonné cherche en vain une figure ou une nuance qui le rappelle à la vie commune. Comparez entre eux les deux tableaux tirés du *Misanthrope* et des *Précieuses*, ces tableaux si heureusement jetés, si mollement dessinés, si bien dans le genre du siècle auquel ils se rapportent. Enfin, rapprochez de ces cinq tableaux le *Cocu imaginaire*, ses beaux costumes, l'éclat du coloris, la manière large et brillante dont la lumière est répandue, et cherchez ensuite à caractériser d'un mot le talent d'Horace Vernet; vous le nommerez le Protée de la peinture.

Avec quelle flexibilité spirituelle l'artiste,

dans ces petits sujets souvent traités, a su *harmoniser* sa touche avec l'époque et le genre de comique de l'immortel Molière. La scène du Misanthrope est un petit tableau charmant, que l'on jurerait composé vers les dernières années de Louis XIV, si le temps en avait un peu adouci et voilé les teintes. La noblesse des poses, les costumes, les airs de tête, les nuances des étoffes, tout est fidèle aux souvenirs de l'époque; et le pinceau *flou* et moelleux qui a tracé ce délicieux ouvrage, en a su faire un portrait aussi naïf et aussi local des mœurs du temps, que la plus jolie lettre de madame de Sévigné.

La scène des Précieuses, à peu près dans le même genre, est peut-être encore supérieure. La composition en est originale. On voit à droite le chambranle d'une ancienne cheminée, qui est présentée de profil et dont le foyer ne se montre pas. Elle supporte un vase de porcelaine de la Chine, derrière lequel se cache une bougie dont la clarté donne quelque transparence au vase et éclaire l'appartement. Cette ingénieuse disposition de lumières, qui en projette les rayons et en cache le foyer, a fourni au peintre des effets charmans, qu'il a rendus avec autant de bonheur que l'eussent pu faire les maîtres de ce genre. Sans parler des deux gentilshommes d'antichambre dont la parade grotesque était

peut-être assez facile à saisir, mais dont le costume est parfait et la couleur riche et brillante; la pose, la figure et l'expression des deux jeunes Précieuses, sont charmantes et pleines d'esprit. Leur sourire, leur maintien, leur grâce, tout en elles est affecté. La frayeur de Cathos est on ne peut plus risible, et la manière suppliante dont Madelon replie un bras potelé, donne à la fois un raccourci heureux et un geste d'afféterie qui peint tout le caractère.

[N° XXIX.]

LA REDOUTE DE KABRUNN.

Il est des actions d'autant plus grandes, que le motif en est plus singulier.
(VOLTAIRE, Charles XII.)

Le colonel Chambure est un des officiers vivans de l'ancienne armée, qui a versé le plus de sang au service de son pays. Il reçut sa première blessure dans la campagne de Prusse et de Pologne. Au siége de Sarragosse, il eut les cuisses traversées de deux balles. Il fut blessé de nouveau à Ocana; près de Moron, il reçut une balle dans le corps. Dans une sortie de Ciudad-Rodrigo, il eut l'épaule droite fracassée au commencement de l'action. Au dernier siége de Dantzick, il s'exposa à tous les dangers, à mille fatigues, et ses blessures se rouvrirent. Il a été long-temps en exil, sous le poids d'une sentence de mort : il est aujourd'hui sans emploi!

L'action que le peintre a représentée, s'est passée pendant le siége de Dantzick.

Dans la nuit du 16 au 17 novembre 1813, l'ennemi bombardait Dantzick avec fureur. Une bombe tomba sur la caserne et péné-

tra dans la chambre où dormait le capitaine Pelletier de Chambure, commandant d'une compagnie franche que l'ennemi lui-même avait surnommée *l'infernale*. Le projectile éclata près du lit de l'intrépide capitaine qu'il éveilla brusquement, comme on peut croire. Non moins impassible que Charles XII, dans une circonstance à peu près semblable, Chambure se lève et écrit au prince de Wurtemberg le billet suivant :

« Prince, vos bombes ont troublé mon som-
» meil; j'ai résolu de faire une sortie avec mes
» braves pour enclouer vos mortiers : l'expé-
» rience vous prouvera qu'il est toujours dan-
» gereux d'éveiller le lion qui dort.

» Minuit, 16 novembre 1813; un quart
» d'heure avant ma sortie. »

AUGUSTE DE CHAMBURE.

Sa lettre écrite, il rassemble sa compagnie, lui en donne lecture et déclare qu'il est résolu d'aller déposer lui-même sa missive dans un des mortiers d'où est partie la bombe qui l'a éveillé : Promettez-moi de me suivre, continua-t-il, nous prendrons la redoute; je vous réponds du succès. Tous en firent le serment, et il sortit avec eux pour l'accomplir.

Le capitaine Chambure se dirigea sur la redoute de Kabrunn, en longeant l'allée de

Laug-Furh. Le ciel était obscur, et le vent venait du côté de l'ennemi ; circonstances qui favorisaient singulièrement les approches de la redoute.

La compagnie infernale est parvenue au pied de la redoute ; Chambure a franchi la première palissade ; ses soldats le suivent et se précipitent sur l'ennemi avec une impétuosité qui ne lui permet pas de se reconnaître ; les Russes s'enfuient dans les secondes lignes et dans la redoute où les nôtres entrent avec eux : une centaine d'hommes sont tués sur la place ; un plus grand nombre est blessé, le reste se sauve à la faveur de la nuit.

LE TABLEAU.

C'est au milieu de ce carnage, éclairé par un grand feu allumé à gauche, au milieu de la redoute, que le capitaine dépose sa lettre dans le mortier, après avoir étendu à ses pieds, d'un coup de poignard, un officier russe qui se précipitait sur lui : un autre soldat ennemi avance son fusil sur la poitrine de Chambure ; un des siens, nommé Paul, passe sa baïonnette à travers le corps du soldat russe, et sauve ainsi la vie à son capitaine.

Cette scène terrible, qui a besoin d'être vraie pour paraître vraisemblable, n'est pas représentée avec moins d'énergie, avec moins de chaleur qu'elle n'a été exécutée dans la redoute de Kabrunn : le sang-froid d'un courage surnaturel est personnifié sous les traits ressemblans du chef de cette compagnie de héros : les cinq figures dont le tableau se compose, concourent et suffisent à l'intérêt de l'action : le soldat qui encloue le mortier où le capitaine Chambure dépose sa lettre, est jeté vivant sur la toile.

Un philosophe grec niait le mouvement. Un autre répondait en marchant devant lui. Quelques personnes nient le mouvement en peinture. M. Vernet pourrait se contenter de leur montrer ce tableau pour toute réponse : tout y est mouvement, tout y est action commencée et non finie. La main de Chambure est levée pour placer la lettre dans l'obus ; celle du grenadier l'est aussi pour enclouer la pièce. La baïonnette du volontaire français va percer une seconde fois le Russe qui chancelle et ne tombe pas encore. Enfin, dans l'obscurité générale du tableau, un trait de feu qui sillonne le ciel ne peut être qu'une bombe, qui décrit sa courbe et qui est suspendue dans l'espace.

[No XXX.]

UNE MARINE.

.... Si duole, et si consuma ed ange,
La bella donna ; e non s'accheta in fretta :
Talor si batte il viso, e il capel frange ;
E.... contra se stessa cerca vendetta.

La belle et malheureuse victime pleure, se désole, se consume en gémissemens inutiles. Elle frappe son beau visage, elle prie, elle se lamente et se punit en vain elle-même de la violence qu'on lui fait.

(Ariosto, Orlando Fur.)

Ces côtes pittoresques sont sans doute celles d'Italie. De vastes roches brunes et rougeâtres, *juxtàposées* et battues sans cesse par les flots de la mer, ont acquis cette teinte verte, cette forme ronde et cet aspect spongieux, que laisse pour trace la mobilité orageuse des vagues. Un sentier court entre ces roches, et, du bord de la mer, va gagner l'intérieur des terres.

Quels sont ces brigands dont l'air est si barbare et le vêtement si singulier ? Les uns vont pousser à la mer une petite barque dont la forme est inconnue dans nos ports : ils ont pour tout vêtement de larges camisoles brunes, bor-

dées de rouge; les autres aux aguets tirent des coups de fusil, entourent leur prise sur le rivage : cette prise est une jeune femme ! Un seul voile léger couvre et indique la grâce de ses formes. Elle joint les mains; elle prie le ciel de l'arracher aux barbares qui l'ont enlevée pendant son sommeil et qui l'entraînent sur des côtes étrangères.

Du haut d'un fragment de roche, un Algérien la soutient et la passe à un autre brigand qui semble toucher avec respect et embrasser mollement ses jambes délicates. Un homme dont le visage est beau et terrible, et que les brillans ornemens qui le parent me désignent pour le chef de la troupe, tourne les yeux vers le sentier qui fuit vers les terres, et charge son fusil d'un air calme et farouche. Un autre, dont je vois le dos et qui se trouve à peu près à l'endroit où le sentier tourne et échappe à la vue, tire un coup de fusil dont le feu va sans doute atteindre l'un de ceux qui se sont mis à la poursuite des ravisseurs.

Au loin j'aperçois une plage sans accidens, et une ville qui, par ses constructions plates, me prouve que je ne me suis pas trompé et que ces flots sont ceux de l'Adriatique. Le ciel est pluvieux, et le soleil qui ne tardera pas à se lever aura peine à percer tant de nuages.

Les lames d'eau qui se brisent en écume sont fortes et larges; je n'en aperçois qu'une ou deux; mais leur forme et leur suspension terrible peignent à mon imagination tout un Océan.

Cette scène est belle et simple. Elle saisit fortement l'attention. L'intérêt s'y concentre sur cette jeune femme, qui, par sa pose perpendiculaire, développe les courbes heureuses et les douces ondulations d'un beau corps. Ces vagues noires, cette obscurité du ciel semblent ajouter à l'horreur de la situation : la barque qui va être mise à flot, prouve qu'il n'y a plus d'espérance; ces roches immenses protégent l'enlèvement; ce chef superbe, au regard dédaigneux, ne cédera pas aisément une si belle proie; au milieu de tant de terreur, je joins involontairement mes larmes aux larmes de la jeune infortunée.

On se souvient sans doute d'une autre Marine (1), où des Algériens jouent aussi le principal rôle. Dans cette marine que nous avons précédemment décrite, les personnages sont petits, finement touchés; le reflet du soleil sur les vagues est précieux et singulier; la touche, en général, est soignée et brillante.

Dans celle-ci, que nous n'hésiterons pas à

(1) *Marine*, n° VI, p. 50.

préférer, l'espace embrassé est plus étroit; les figures plus grandes, disposées avec plus de soin, attachent et fixent davantage les yeux. L'expression est très-forte et très-vraie; enfin, on voit que le pinceau, sans perdre de sa grâce et de sa beauté d'exécution, s'est livré avec plus d'abandon à ses inspirations énergiques, et a imité la nature avec plus de fougue et non moins de naïveté.

[N° XXXI.]

PORTRAIT
D'ANISSON-DUPERRON FILS.

Difficile est communia pingere.

Ce qu'il y a de plus difficile dans les arts, ce sont les choses simples et communes.

(HORACE.)

C'EST un jeune enfant qui tient à la main les jouets de son âge. L'artiste a échappé à l'écueil de ces sujets sans intérêt d'émotion ou d'invention, par le fini des détails, et l'agréable expression qu'il a su y répandre. Un distique de Voltaire surnage au milieu des volumineux écrits de son temps; un Arabesque de Raphaël porte le caractère de perfection qui n'appartenait qu'à ce grand homme. Dans cette composition peu importante, la grâce, le précieux, la vérité, la couleur, trahissent également le pinceau du maître.

LE PORTRAIT.

CE jeune enfant appartenait à une famille d'imprimeurs, qui a obtenu de la considération

et de la fortune en se livrant aux travaux de cet état honorable. La direction de l'imprimerie royale leur est aujourd'hui confiée.

La famille de ce jeune homme l'a perdu il y a peu de temps ; et, dans ses regrets, elle a demandé au peintre de chercher à reproduire sur la toile les traits de celui qui lui avait été enlevé. On assure que la ressemblance est parfaite, et que l'artiste a deviné son modèle qu'il avait à peine entrevu.

[N° XXXII.]

DÉFENSE D'HUNINGUE,

APPARTENANT A M. DE MARIGNY.

Ostendimus..... quantos sibi patria viros seposuerit.

Nous avons montré quels hommes la patrie avait en réserve, pour défendre son territoire et sa liberté. (TACITE.)

Le général Barbanègre commandait dans Huningue, lorsque les alliés occupaient une seconde fois Paris. Il obéit à son devoir, qui lui faisait une loi de conserver au gouvernement français, quel qu'il fût, la place qu'il avait reçu l'ordre de défendre. Il rejeta les propositions de l'archiduc Jean, qui le pressait d'accéder à une capitulation. Bientôt la ville d'Huningue fut investie par une armée nombreuse, et se vit exposée au feu de quatre-vingt-dix ou cent pièces d'artillerie de siége. L'archiduc Ferdinand vint joindre son frère, et le bombardement d'Huningue fut ordonné. La défense fut aussi vive que l'attaque; long-temps les efforts de l'ennemi

furent inutiles ; mais enfin il fallut céder à la fortune et accepter une honorable capitulation.

L'armée ennemie, ayant à sa tête deux archiducs, est rangée en bataille pour voir défiler cette garnison qui s'est couverte de gloire. Quel spectacle ! deux pelotons de canonniers, un peloton de soldats de ligne et cinq gendarmes, guidés par le général Barbanègre, sortent de la place, tambour battant, et passent devant la ligne ennemie qui ne peut retenir sa surprise et son admiration.

Le général Barbanègre est aujourd'hui sans emploi.

LE TABLEAU.

Le premier bataillon de la Haute-Saône fait une sortie. On voit, à gauche, ses premiers rangs, et sur le devant du tableau, deux officiers, dont l'un reçoit de l'autre le commandement militaire. Leurs attitudes sont admirables de vérité. Ce premier plan occupe une hauteur. L'œil descend et s'enfonce dans la vallée qu'elle domine. Là, on aperçoit une tour à mâchicoulis, que nos braves viennent d'emporter, et où leurs bataillons entrent au milieu des coups de fusil et de la fumée. A droite, un monument fu-

néraire frappe les regards. C'est celui d'un guerrier mort pour la France. Abatucci repose sous cette terre que défend Barbanègre et qu'arrose le sang des défenseurs d'Huningue. Noble souvenir ! noble tombeau ! Fête sépulcrale, digne des mânes d'un héros mort pour la patrie !

La couleur de ce tableau est très-remarquable. Jamais M. Horace Vernet n'a saisi avec plus de vérité la pose et la physionomie du soldat en campagne. La perspective est profonde ; les détails du fond se dessinent nettement, sans choquer la vraisemblance ni détruire l'idée de l'éloignement où ils se trouvent. On reconnaît ici, mais dans un plus petit cadre et dans une espèce de calme qui convient à la défense d'une place forte, le beau talent qui a tracé la bataille de Jemmapes.

[N° XXXIII.]

PORTRAIT

EN PIED

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Adversity, the stern, rugged nurse of virtue.
L'adversité est la sévère nourrice de la vertu.
(GRAY.)

DANS une espèce de parc, dont le site agreste et presque sauvage ne laisse point deviner le maître, un homme, d'un âge mûr, est appuyé contre un arbre. A la simplicité de ses vêtemens, à cet instrument de jardinage qui se trouve entre ses mains, je crois voir le tranquille possesseur de quelque domaine, situé dans une province éloignée. La bonté, la franchise se peignent sur ses traits, où la pensée méditative répand une teinte de tristesse.

On m'apprend que ce portrait est celui d'un prince. Je m'en étonne et je m'en félicite. Cette extrême simplicité, dans un rang si élevé, est le gage des qualités réelles et solides. Tandis que le vulgaire des altesses cherche l'éclat et la

considération dans le luxe frivole d'une pompe extérieure; on aime à voir un prince, dédaigneux de cette vaine parade, honorer, à la fois, son époque, ses concitoyens et lui-même.

Le peintre a parfaitement saisi dans son modèle, cet instant de rêverie simple et sans affectation : il y a de la noblesse et de l'abandon dans la pose; c'est encore ici un véritable tour de force, que ce triomphe, obtenu par l'artiste sur la stérilité d'un portrait en pied, sans accessoires, sans vêtemens éclatans, et dans un repos parfait. Pour la vérité de la couleur, le naturel et la ressemblance, ce portrait est un des plus jolis morceaux qui soient sortis du pinceau de M. Vernet, si fertile en compositions de cette espèce.

[Nos XXXIV et XXXV.)

(XXXIV.) UNE EMBUSCADE DE GUÉRILLAS.

(No XXXV.) LANCIERS POLONAIS SE BATTANT CONTRE DES GUÉRILLAS.

Disguise thyself as thou wilst, Slavery! still thou art a bitter draught! And death is even sweeter than thee.

Déguise-toi comme tu voudras, Esclavage! tu es un breuvage amer! L'homme te repousse, et la mort lui semble douce auprès de toi. (STERNE.)

Ces hommes semblent avoir l'audace mêlée de crainte qui caractérise les brigands; mais la sainteté de leur cause écarte le sentiment du mépris. C'est l'étranger qu'ils attendent dans ces défilés presque inaccessibles, l'étranger qui a envahi leur pays, et qui veut leur imposer ses lois.

Ces farouches guérillas font leur apprentissage de liberté; il sera désormais impossible de les courber sous le joug de l'antique servitude. Un jour on les verra briser les institu-

tions du despotisme, et s'élever au rang de citoyens d'un pays libre.

On vantait le repos de l'Espagne et la sagesse des conseils du prince ; on le donnait en exemple aux rois de l'Europe. « Voyez, disait-on, » combien ce peuple est tranquille ; un pro- » fond silence atteste son bonheur ; son immo- » bilité est le doux sommeil de la paix ; c'est » l'état naturel des peuples. »

Tout-à-coup une voix s'élève dans l'île de Léon ; un cri de liberté s'est fait entendre ; soudain des millions de voix répondent à cet appel. La nation paraît ; le trône est conservé ; le despotisme seul n'est plus.

Immortel triomphe de la raison et de la justice ! Ce farouche tribunal qui insultait à la religion dont il se proclamait le défenseur, cette sanguinaire inquisition qui avait retrouvé ses tortures et ses bourreaux, est enfin abolie pour jamais ; ses cachots ne s'ouvriront plus pour engloutir d'innocentes victimes, et la religion consolée rendra grâce à la philosophie.

Quel changement salutaire s'est fait dans cette nation vraiment héroïque ! Elle honore les vertus publiques ; elle récompense ses libérateurs. Ces hommes qui perdaient leur vie dans une pieuse oisiveté sont rendus à une existence active et utile ; ces cultivateurs qui languissaient

sur une terre féconde et aimée du ciel se livrent gaiement à de fructueux travaux ; la joie et l'espérance sont rentrées dans les familles. Le commerce renaît ; l'industrie fleurit ; enfin, ces *guérillas*, que vous offre un hardi pinceau, abjurent une vie sauvage : ces *guérillas* sont devenus des citoyens.

LES TABLEAUX.

XXXIV. *L'embuscade des Guérillas.*

Voyez-vous ce passage boisé, cette verdure sombre, ces arbres en amphithéâtre, cette croix qui s'élève au milieu de la forêt? A ces précipices ouverts, à ces arbres noueux qui penchent leurs têtes sur l'abîme, à ces sentiers étroits qui glissent et circulent entre les roches *plantureuses*, vous reconnaissez l'Espagne, vous êtes dans la *Sierra*.

Un Français, le fusil sur l'épaule, s'avance sans crainte ; vous le voyez marcher d'un pas ferme; il ne redoute ni les gouffres qui bordent le chemin étroit qu'il doit suivre, ni ces arbres, ces grottes et ces cavernes qui servent d'asile et d'embuscade à ses ennemis. Il s'avance ; mais il est encore éloigné. Cependant sur le devant de la scène, protégé par un groupe

d'arbres antiques, un moine prie, le poignard et le crucifix à la main; un guérillas charge son mousquet; un autre apprête ses armes. Le moment de l'action approche. Le sort de ce brave que vous apercevez au loin, est déjà fixé. La première balle va l'atteindre.

La chanson du paysan montagnard, devenu libre, dira un jour comment ses ancêtres, esclaves alors, se sont battus pour l'indépendance; comment, sans roi comme sans liberté, sans chefs comme sans patrie, un peuple tout entier a préféré, dans son horrible courage, l'assassinat à la servitude; comment le poignard espagnol a long-temps arrêté la foudre des canons français; comment cette défense désespérée d'une patrie malheureuse, préludait chez une nation asservie, mais énergique et passionnée, à l'amour de la véritable liberté.

XXXV. *Autre embuscade de Guérillas et combat d'avant-poste.*

C'est encore une gorge de montagnes. Mais le paysage est d'un caractère différent. Un torrent, qui se fait jour à travers les roches, et qui tombe des montagnes les plus éloignées, guide l'œil jusqu'au fond du paysage. On suit sa course difficile; on pénètre jusqu'à sa source. La végétation est moins serrée et plus forte

que dans le tableau précédent. De beaux pins se balancent au-dessus des gouffres. La route est plus large, la roche plus à pic, le précipice plus profond.

Dans le premier, l'action n'est pas engagée. Ici elle est prête à se terminer. Un lancier polonais tient le sabre nu et levé sur un paysan qui va tomber : plus sur le devant, un autre guérillas épouvanté s'est précipité à genoux ; un troisième, dont la pose est superbe, couche en joue le cavalier. On aperçoit dans l'éloignement, les troupes françaises qui sont en marche et qui résistent à d'autres attaques partielles.

Ce dernier paysage a été pris dans le Cantal. Le peintre, toujours habile à saisir les rapports de l'imagination et de la pensée avec la nature physique, a placé, dans ces sites montueux et sauvages, les guérilles espagnoles, qui leur donnent tant de mouvement et d'intérêt.

[N° XXXVI.]

PORTRAIT

DE

FERDINAND-PHILIPPE-LOUIS D'ORLÉANS,

DUC DE CHARTRES,

Né à Palerme, le 3 septembre 1810.

Là, dans sa vitesse, immobile,
Le buis semblait dormir, agité par mon bras ;
Là, je triplais le cercle agile
Du chanvre envolé sous mes pas.
(ECOUCHARD-LEBRUN.)

Ce portrait est vivant; il est plein de grâces. Ce jeune enfant a de la douceur et de la noblesse : fils d'un prince, il partage les jeux de l'enfance et les travaux du collége; sa vivacité ne trahit aucun orgueil. Le cerceau qu'il tient à la main, sa poitrine presque nue, indiquent l'exercice qu'il vient de prendre. Il se repose un moment, et va bientôt retourner à ses jeux.

Cette cour est celle du collége de Henri IV, où le duc de Chartres fait ses études, et où il a déjà remporté plus d'une couronne. Ces simples murs, frappés sans cesse de la balle et fraî-

chement recrépis, sont le seul fond du tableau. Dans l'éloignement, on aperçoit une maison carrée solidement bâtie, ancien couvent, qui est aujourd'hui le presbytère de Saint-Étienne-du-Mont.

Par un rapprochement assez singulier, c'est Louis, duc d'Orléans, trisaïeul du duc de Chartres, qui bâtit cette maison vers 1730. Il l'habita lorsqu'il se retira à Sainte-Geneviève, et y mourut en 1752.

[N° XXXVII.]

VUE DE BOULOGNE SUR MER

A L'ÉPOQUE DES PRÉPARATIFS.

Il y a des hommes qui n'admirent pas la grandeur de l'entreprise, mais la réussite; et qui mesurent leur estime d'après le succès. (MAD. DE STAEL.)

Le peintre a choisi l'époque, où les préparatifs d'une invasion en Angleterre tenaient l'Europe en suspens, et où la ville de Boulogne fixait l'attention publique. L'Angleterre, malgré sa jactance habituelle, éprouvait une vive inquiétude; les regards de nos grenadiers fixés sur ses côtes peu éloignées, troublaient la sécurité de ses villes, et jetaient l'effroi parmi ses *yeomen*. Sa politique habile surveillait tous nos mouvemens; mais son or remuait l'Allemagne; et les lauriers que nos guerriers espéraient à Londres, furent cueillis à Vienne et à Austerlitz.

LE TABLEAU.

Voici les côtes de France. Vous voyez sur le rivage tous ces préparatifs singuliers et terri-

bles : ces pyramides de boulets, ces chaloupes canonnières, ces projectiles, ces radeaux préparés, ces mortiers de toute espèce, ces fusées incendiaires, vous annoncent de grands et de vastes projets. Si votre pensée n'aime pas à s'enfoncer et à se perdre dans le dédale des probabilités et des possibilités d'une telle entreprise, et que vous puissiez vous livrer à un stricte examen de ce tableau, sous le rapport de l'exécution, vous en admirerez la parfaite exactitude, la netteté dans des dimensions fort petites, et l'arrangement pittoresque, malgré la vérité scrupuleuse d'un site, qui n'offrait aucun contraste agréable ou piquant.

[N° XXXVIII.]

SCÈNE DE FANATISME ESPAGNOL.

Οὐ λίθοι, οὐδὲ ξύλα, οὐδὲ
Τέχνη τεκτόνων αἱ πόλεις εἴσιν·
Ἀλλ' ὅπου ποτ' ἄν ὦσιν ΑΝΔΡΕΣ
Αὐτοὺς σώζειν εἰδότες,
Ἐνταῦθα τείχη καὶ πόλις.

ALCÉE, fragment (1).

Ce ne sont pas des pierres; ce ne sont pas des remparts; ce ne sont pas des barrières construites avec habileté, qui défendent les villes et qui font la force des États: ce sont des HOMMES; des hommes amoureux de leur patrie, et décidés à s'ensevelir sous ses ruines.

QUELQUE horreur qu'inspire leur fanatisme indomptable; quoique je voie avec douleur et avec effroi leurs mousquets et leurs poignards dirigés contre des Français, je ne puis oublier que ces hommes défendent leur patrie; la féroce superstition de leur croyance disparaît dans la noblesse de leur cause. Ils offrent en

(1) Ce grec, dont nous demandons pardon aux dames, est à peu près le seul fragment qui nous reste d'un poëte sublime, *Alcée*, celui dont les hymnes à la liberté électrisaient l'ancienne Grèce.

sacrifice à leur Dieu le sang des blessures qu'ils ont reçues pour leur pays; ils meurent avec joie; ils tiennent sans trembler l'arme terrible dans leurs mains qui n'ont encore porté que le crucifix et les vases saints. Martyrs de la religion et du patriotisme, quelle puissance humaine vous résisterait? Tant que la race entière n'en sera pas exterminée, qui se flattera de dompter des hommes qu'une double exaltation rend invincibles?

Voilà, comme le disait Alcée il y a vingt-quatre siècles, les seuls remparts insurmontables! des hommes résolus à s'ensevelir sous les derniers débris de leur patrie! Aussi quel fut contre eux le succès de nos armes toujours victorieuses? Des batailles brillantes, mais inutiles; des pertes immenses et journalières; les triomphateurs de l'Europe arrêtés par quelques paysans et quelques moines, qui préféraient la mort à la domination étrangère.

LE TABLEAU.

Un couvent vient d'être assiégé par les Français. Déjà plusieurs débris de ses constructions antiques annoncent que le feu de nos troupes a fait de grands ravages dans cette forteresse improvisée. Des pierres se sont détachées, et,

noircies par la poudre, elles ont formé sur le devant une espèce de monceau de ruines. C'est sur ces ruines que gravit un guérillas, dans le costume complet de sa nation et de sa milice. Sa pose est belle; et le développement de ses membres vigoureux annonce l'inébranlable fermeté de sa résolution. Il tient un mousquet, et va faire voler le plomb mortel : ses sandales, son pantalon rouge qui dessine ses formes athlétiques, le réseau qui retient ses cheveux noirs, tout lui donne un caractère à la fois historique et grandiose.

Mais voyez-vous, plus loin et vers le milieu de la scène, ces trois moines dans des poses différentes, et dont le vêtement couleur de terre n'en ressort pas moins sur la poudre et la fumée. Le premier est vieux; sa barbe et ses sourcils sont blancs. Son expression est calme, farouche, exaltée. Il s'est jeté à genoux, et oppose avec tranquillité la croix qu'il tient en main aux tirailleurs français qui s'avancent.

Un jeune novice, saisi d'une terreur involontaire, se cache derrière cette croix, comme derrière un abri inviolable. Un autre moine amorce le fusil dont il va se servir. La vue d'un soldat français que l'on aperçoit dans un cachot souterrain, et qui s'efforce en vain d'en rompre les barreaux, ajoute à l'intérêt d'une scène

où l'ame reste, pour ainsi dire, indécise entre l'horreur et l'admiration dont elle est saisie.

Que toutes ces poses sont hardies ! Que tout cela est simple et bien ordonné !

Si l'on a dit que le serpent, dans le tableau du Poussin, est le véritable sujet de toute la composition, il est permis de dire, qu'ici le principal personnage et le sujet réel du tableau, est ce soldat furieux et captif que l'on aperçoit à peine, et sur les traits duquel toute la rage du désespoir est néanmoins si profondément empreinte.

Sur le parapet d'un escalier et au-dessus du soupirail, est assis un moine blessé. Son fusil, dont la crosse tombe à terre, s'appuie sur l'une de ses jambes. Un peu de sang coule sur la poitrine de ce malheureux. Une balle l'a frappé. Les bras ouverts, les yeux levés au ciel, la figure pleine d'une expression énergique et douloureuse, on croit entendre les derniers mots qui s'échappent de ses lèvres : « O mon Dieu ! je » t'offre mon sang. Il coule pour ta cause ; il » coule pour la cause de ma patrie ; le ciel s'ou- » vre ; je puis mourir. »

J'ai donné une idée de l'ensemble de ce tableau : mais pour en faire sentir tout le mérite, il eût fallu que la plume pût rendre, d'un trait, l'énergie et le charme, que le génie de Lesueur, joint au talent de Vandyck, a su jeter sur cette

admirable composition. Sagesse et force d'expression; de larges draperies admirablement traitées; une singulière pureté de dessin; une grande vigueur de touche; une simplicité de pensée qui ne fait qu'ajouter à la force de l'impression; voilà ce que Lesueur, le Racine de notre peinture, pourrait justement revendiquer. De belles oppositions, des effets de couleur très-remarquables, du mouvement et de la grâce, voilà ce qu'il semble que M. Vernet a dérobé à Vandyck. Si le temps respecte les couleurs de ce tableau, notre siècle aura légué à la postérité peu de monumens de l'art, aussi remarquables.

[N° XXXIX.]

INTÉRIEUR
D'UNE ÉTABLE A VACHES,

Fait d'après nature en 1818, dans le parc d'une maison à Sèvres, qui appartenait autrefois à madame de Coislin.

Tranquille et doux abri de la vache pesante,
Dont le lait, exprimé par d'innocentes mains,
Remplit de son nectar une cruche écumante.
(LÉONARD.)

On dirait que le peintre a éloigné volontairement tout ce qui pouvait donner du charme à son tableau et faire oublier par quelques accessoires l'insignifiance du sujet. Potter a toujours eu soin de placer ses belles génisses au milieu de gras pâturages. Berghem entourait ses moutons et ses bœufs, d'arbres verts, de prairies, d'accidens variés, de ruisseaux limpides; il asseyait avec grâce ses bergères aux pieds nus, sur la croupe du cheval de labour ou de l'âne patriarchal. Le célèbre Carle Dujardin faisait errer ses troupeaux près des fraîches cavernes, dans des gorges de montagnes, dans des vallées tapissées d'une douce verdure.

M. Vernet n'a employé aucun de ces moyens. Il a réussi cependant ; ses vaches, la paille qui leur sert de litière, les moindres accessoires de leur demeure, tout est vrai, rien n'est orné. Les animaux sont bien rendus et leur attitude est la nature même. Mais ce mérite, assez mince pour un artiste du rang de M. Vernet, ne peut nous arrêter long-temps : un autre tableau attire toute notre attention; et du plus petit de ses ouvrages, nous nous hâtons de passer à la plus vaste de ses compositions.

[N° XL.]

LE MASSACRE DES MAMELUCKS,

Exécuté sous les yeux et par les ordres de Mehemed-Aly, Pacha d'Égypte (1).

Et son regard féroce était déjà la mort.
(Le P. Lemoyne.)

Cette grande composition historique manque seule au salon de M. Horace Vernet pour y compléter l'espèce de prodige d'une collection de tableaux supérieurs, dans tous les genres sans exception, exécutés par le même pinceau, dans l'espace de quelques années. Le gouvernement a fait l'acquisition du *Massacre des Mamelucks*, dont il a enrichi la galerie du Luxembourg : mais le dessin d'après lequel ce beau tableau a été composé est sous nos yeux, et nous suffit avec nos souvenirs récens, pour en retracer une image fidèle.

LE TABLEAU.

Le moment d'action choisi par le peintre est celui, où Mehemed-Aly pacha d'Égypte, assis et

(1) Ce tableau est au Luxembourg.

fumant son houka sur une terrasse de son palais, préside à l'horrible exécution de l'ordre qu'il a donné : les Mamelucks entrés dans les cours du château dont les portes se referment sur eux, sont impitoyablement massacrés par des Albanais, en embuscade derrière les créneaux.

Le grand mérite de ce tableau me paraît être dans la pensée de la figure principale; c'est bien là l'impassible cruauté d'un principal agent du despotisme oriental. On s'explique l'inquiétude sourde qu'on lit dans ses regards; le barbare craint que quelques victimes ne lui échappent :

Et son regard féroce était déjà la mort (1).

Les trois personnages debout derrière le pacha méritent le même éloge. La pensée de chacun est peinte dans l'expression de sa physionomie : « Le coup est bien monté, semble » dire le plus vieux, à qui de semblables scènes » sont famililières. » L'espèce de terreur que témoigne le second, n'est qu'un retour sur lui-même. « Que n'a-t-il pas à craindre d'un pareil » maître ! » Le troisième s'indigne de n'être que le spectateur du carnage et de ne pouvoir du moins tremper ses mains dans le sang qu'il voit

(1) *P. Lemoyne.*

couler. Rien n'est exagéré, tout est vrai, jusqu'à l'indifférence stupide de l'esclave à genoux, qui prépare le houka, tout à côté d'un lion terrible endormi aux pieds de Méhémed.

La couleur de ce tableau est plus harmonieuse que brillante, et l'on voit, que cette fois l'artiste n'a pas cherché l'effet dans les contrastes.

Je hasarderai sur cette belle composition une critique plus importante. Les lois de la perspective aérienne et linéaire y sont-elles fidèlement observées? Les figures qui s'agitent sur le second plan ne me semblent dans aucune proportion avec le groupe principal, et l'on serait d'autant moins admis à donner la distance où elles se trouvent pour raison de leur exiguïté, que les édifices qui les entourent sont tracés sur une échelle infiniment plus grande. La peinture a ses licences comme tous les autres arts; mais celles-ci ne passent-elles pas les bornes qu'on y met?

Dans le dessin lithographié qui se trouve au salon de M. Vernet, le lion, l'esclave nègre, et la draperie qui cache le pacha et lui sert de dais, ont été omis. Sans doute ce dessin est la première pensée de l'artiste, qui aura jugé ces accessoires nécessaires à l'ensemble de son tableau.

[N° XLI.]

UN CAPUCIN

EN MÉDITATION DEVANT UN POIGNARD.

Si un chrétien offense un infidèle, quelle est la consolation de l'offensé ? La Vengeance. S'il est offensé par le mécréant, quelle est sa patenôtre? La Vengeance. Mon humilité, ma charité, mon pardon, mon évangile, le voici : la Vengeance !

(SHAKSPEARE. Shylock, dans le Marchand Vénitien.)

QUEL est ce Moine enflammé de fanatisme? quel usage a-t-il fait ou va-t-il faire de ce poignard sur lequel toute sa pensée est fixée? Est-ce Jacques Clément méditant son régicide? ou plutôt n'est-ce pas un de ces moines espagnols, dont le lâche patriotisme s'armait naguère du poignard, et assassinait pieusement l'ennemi qu'il n'eût osé regarder en face?

Voilà, voilà l'effet de tes charitables avis, sublime législateur des Chrétiens! Tu recommandais la paix et la bienfaisance; tu offrais le ciel en récompense de l'humanité; tu avais le sang en horreur : des monstres ont dénaturé ta

charte religieuse, destinée à faire de tous les peuples un peuple de frères; ils ont substitué à tes douces maximes des sentences de mort, des cris d'extermination.

C'est en ton nom, c'est la croix à la main que tes indignes disciples ont ensanglanté le monde, et se sont livrés à tous les excès des passions, sans pouvoir jamais les rassasier!

C'est en ton nom, que les flammes des bûchers ont dévoré tant d'innocentes victimes; que les familles ont été dispersées; que le pouvoir s'est souillé de crimes; et qu'infidèles à tes saintes doctrines qui condamnent tous leurs forfaits, des prêtres ont absous le parjure et sanctifié la trahison!

Ah! que tes principes soient enfin connus et suivis! Que ton évangile devienne la loi religieuse des peuples! Que l'intolérance, la superstition, le fanatisme n'épouvantent plus la terre! Que ce moine méditant sur un poignard nous inspire toute l'horreur qu'il mérite, et nous verrons luire enfin quelques jours de bonheur et de liberté!

LE TABLEAU.

Une chemise trempée de sang est suspendue à la muraille; le caveau est sombre; la voûte

est basse; le peu d'architecture que l'on aperçoit est gothique.

L'homme qui s'est vengé est à genoux : il médite. Ses cheveux dressés, ses yeux fixes, sa figure contractée, font frémir. Il compte les blessures; il revoit le cadavre; il entend les cris de sa victime; il est satisfait; il remercie Dieu.

Son imagination n'a pas besoin de le porter bien loin de ce caveau. Vous voyez cette terre remuée fraîchement; c'est là que le corps vient d'être enseveli. C'est devant cet autel que l'assassin s'agenouille : son idole est son poignard.

Le moine achève sa prière; bientôt il va se lever; il va cacher ce poignard sanglant sous son habit monacal, entrer dans quelque maison où loge un Français, demander l'aumône, et frapper l'ennemi qui lui présentera la piécette. Il attendra le soir pour emporter lui-même le cadavre, le dépouiller, l'enterrer, et prier Dieu pour son ame.

L'exécution dans ce tableau n'est pas au-dessous de la pensée : nous n'en ferons pas un autre éloge.

[N° XLII.]

LE DUC D'ORLÉANS

Passant la revue du premier régiment des hussards (Berchigny), en janvier 1815.

Comme ce cheval fléchit sous la main de celui qui le guide ! comme il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire !
(Buffon.)

De tous les objets que peut représenter la peinture, une Revue est peut-être ce qu'il y a de plus ingrat : ces lignes droites, l'immobilité des hommes et des chevaux, l'uniformité des costumes,

Ces automates bleus, à la file rangés,

Ne disent rien à l'esprit, et ne laissent aucun champ à l'imagination. Sous ce rapport on pourrait croire que le talent d'un peintre, dont le caractère particulier est le mouvement et l'expression, convient moins qu'aucun autre à cette espèce de composition froide et symétrique : cependant on s'accorde assez générale-

ment sur le mérite de ce tableau d'Horace Vernet, qui obtint, ainsi que le tableau représentant une *Revue de la Garde Royale,* tant de succès à l'exposition de 1819.

Le sujet est nécessairement d'une grande simplicité.

Le duc d'Orléans passe la revue du premier régiment de hussards. Le colonel Oudinot prend les ordres du prince qui est accompagné par deux de ses aides-de-camp, le baron Athalin et le comte Camille de Saint-Aldegonde. Ce qu'on remarque plus particulièrement dans ce tableau, c'est l'extrême ressemblance des portraits et la beauté des chevaux: celui que monte le duc d'Orléans est une des plus belles études que l'on ait faites sur ce noble animal; genre d'imitation dans lequel M. Horace Vernet n'a de rivaux que la nature et son père.

[Nos XLIII, XLIV, XLV, XLVI.]

QUATRE MARINES.

Thou , unchangeable sea. . . . . .
Calm, or convuls'd, in breeze, or gale, or storm,
.....Thou art boundless , endless , sublime.

Mer inconstante et immuable, tes flots, dans le calme ou la tempête, dans leur fureur et leur repos, portent toujours le même caractère de grandeur et de beauté. (Lord Byron.)

De ces quatre Marines, pas une ne se ressemble, non-seulement pour l'effet que le peintre a voulu rendre, mais pour la manière et le *faire*. L'une rappelle *Rembrandt*, l'autre *Claude Gelée*, une troisième *Joseph Vernet*; la dernière est tout-à-fait dans le goût simple et naïf de *Van de Welde le jeune*. Examinons-les séparément.

XLIII. — *Un Moulin, sur les côtes de Gênes.*

Le peintre y vient chercher sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre.
(Delille.)

Une jetée qui conduit à un moulin, ce moulin placé sur la côte et battu des flots, se dessinent sur un ciel entrecoupé de nuages d'un

jaune olivâtre, d'un azur foncé et d'un blanc mat. Il fait nuit, le rivage tourne; et l'œil suit aisément son contour que tracent les brisans des vagues de la mer.

La lumière perce à travers les petites fenêtres du moulin, et, en rompant l'uniformité de cette masse noire, ajoute au piquant du contraste. Enfin, sur la jetée, un paysan s'est mis à genoux devant un hermite, auquel il demande sa bénédiction.

Cet épisode ingénieux et local ne serait jamais venu dans l'esprit ni sous le pinceau de Rembrandt, qui d'ailleurs a composé un tableau à peu près semblable.

Voici le tableau de Rembrandt. Il est bon de comparer les maîtres entre eux. Le sommet d'une hauteur assez escarpée occupe tout le premier plan et se montre sur un ciel lumineux. Sur cette hauteur est placé un moulin rond, qui se trouve absolument dans l'ombre. Une rivière coule et tourne au bas du monticule; l'horizon est assez vaste, mais très-bas, comparé à la ligne sur laquelle le moulin est placé.

Tels sont, qui le croirait, les élémens d'une composition charmante. Mais aussi, comme ce moulin est élégant dans sa forme rustique! Comme l'œil se promène dans ce sentier circulaire et s'étonne du ravissement qu'il éprouve!

Quelle harmonie cachée dans ce combat apparent de la lumière et de l'ombre !

XLIV. *Soleil couchant sur la mer.*

XLV. *Le bateau des pilotes.*

D'un déluge de feux, l'onde comme allumée,
Semblait rouler sur nous une mer enflammée.
(CRÉBILLON.)

Ici le soleil couchant embrâse les nues. Quelque chose de la chaleur brûlante du Lorrain s'est communiqué à la toile.

Là un orage s'annonce; le ciel est jaune; des nuages bruns et olivâtres se promènent dans l'espace. Le bateau des pilotes est à l'entrée du port et lutte contre la violence des lames, resserrées et terribles dans cet endroit. Pour la vérité et l'harmonie, Joseph Vernet n'a peut-être pas mieux fait.

XLVI. *Une plage. Effet de soleil couché.*

L'onde à faibles replis s'approche de la plage :
Avec un doux murmure elle bat le rivage,
Rien ne trouble et n'émeut son miroir argenté.
(DULARD.)

Cette dernière Marine est la moins brillante de toutes, et peut-être celle qui prouve le plus de talent. L'eau, qui couvre un terrain sablonneux d'une légère superficie liquide, en fait

comme un miroir d'argent. Une teinte blanche, admirablement dégradée, s'étend sur la mer où elle produit un effet neuf et paisible. Le soleil est descendu sous l'horizon. Il ne reste plus, pour éclairer cette vaste scène, qu'une clarté pâle qui n'est pas la lumière, mais seulement l'absence des ténèbres. Cette blancheur a un certain éclat; mais terne, sans chaleur, et, pour ainsi dire, mourant. Quelques peintres de l'école hollandaise sont les seuls qui aient reproduit avec le même bonheur cet effet singulier.

Nous ne pouvons que répéter ici l'observation que nous avons déjà faite plusieurs fois, sur cette faculté merveilleuse, dont chaque tableau de M. Horace Vernet offre une nouvelle preuve, sur cette faculté de rendre la nature, non-seulement sous tous ses aspects, mais avec la palette, avec le pinceau même du maître qui a excellé dans le genre qui convient le mieux à cette manière de voir la nature.

[N° XLVII.]

PORTRAIT

DE M. GABRIEL DELESSERT,

EN PIED ET EN COSTUME DE CHASSEUR.

De joie et d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre ;
L'oiseau part, etc.
(BERNIS.)

M. GABRIEL DELESSERT est frère de l'honorable député que la ville de Paris compte avec tant de plaisir parmi les défenseurs de ses droits et les représentans de son opinion et de ses libertés. Comme son estimable frère, comme tout ce que la France nourrit de citoyens éclairés, il a plus d'une fois témoigné son attachement pour cette Charte que voudraient anéantir les hommes qui ont le plus d'intérêt à la conserver.

Moins fini, plus large de touche que le portrait si remarquable de S. A. le duc d'Orléans, ce portrait en pied attire l'attention du public par un air de vie, par une couleur vraie et une ressemblance parfaite : l'*empâté* du travail et la

solidité des tons, méritent tous les éloges des connaisseurs. L'artiste, qui trouve toujours des ressources ingénieuses, a fait ressortir le vêtement brun du chasseur sur un nuage de fumée et de poudre, que l'amorce du fusil, ou le coup tiré il y a quelque temps, ont laissé sur son passage. Comme Voltaire, en ajoutant à son vers le mot que la rime exigeait, trouvait presque toujours moyen de faire de cette cheville une image brillante ou une idée spirituelle, M. Vernet a changé cette petite circonstance en un *repoussoir* naturel qui donne du mouvement et du charme à son tableau.

[N° XLVIII.]

ISMAYL ET MARYAM (1).

. . Ma sœur, dit-il, c'est toi?
Je viens m'ensevelir sous le sable avec toi!
Hélas! la même ardeur dans notre sein s'allume;
Cet air, ce vent de feu tous les deux nous consume.
. . . . . .
Et ces sables muets, cette mer sans courroux.
S'entrouvre, nous dévore et se ferme sur nous.
(Ducis, Abufar.)

Ismayl, fils d'Ahmed chef des Ouahydyeh (une des tribus les plus considérables des Arabes Bédouins), avait été blessé dans un combat avec les Turcs, fait prisonnier par eux et transporté à Jérusalem. Le Motsallam ou gouverneur de cette ville, désirant prolonger ses jours dans l'espoir d'obtenir une rançon considérable pour un jeune cheykh cher à son père et à toute sa tribu, le confia aux soins d'un médecin chrétien nommé Ebn-Témym. Maryam, fille de ce médecin, pansa les blessures d'Ismayl.

(1) Ce tableau a été exposé en 1819. Il fait aujourd'hui partie d'un cabinet particulier. Le dessin lithographié se trouve dans le salon de M. Horace Vernet (1822).

Elles se trouvèrent moins dangereuses qu'on ne le croyait d'abord ; mais en se rétablissant, Ismayl devint éperduement amoureux de Maryam et lui inspira le même sentiment. Il était en convalescence lorsque le pacha de Damas voulant s'emparer des trésors du motsallam de Jérusalem, le fit décapiter, et le remplaça par un de ses favoris qui devint le fléau de cette malheureuse ville par ses extorsions et ses cruautés. Le nouveau motsallam fit mettre à mort Ebn-Témym, et se disposait à faire enlever Maryam qu'il destinait au harem de son maître. Celle-ci découvre son projet. Remplie de terreur elle cède enfin aux instances d'Ismayl, auxquelles elle avait résisté jusqu'alors, et consent à fuir avec lui et à se retirer au sein de sa tribu. Ismayl la prend dans ses bras ; ils partent, et arrivent au camp des Ouahydyeh.

Ismayl eut ainsi le bonheur de sauver Maryam et de la présenter à son père. Mais son bonheur fut de courte durée. Maryam, accablée de fatigue, succomba bientôt sous le poids de sa douleur ; elle mourut fidèle à sa religion et sans être devenue l'épouse d'Ismayl. Son corps fut enterré sous des palmiers ; le crucifix qu'elle n'avait jamais cessé de porter sur son cœur fut placé dans sa tombe. Cependant les

menaces du Motsallam et celles de l'aga de Gaza déterminèrent la tribu des Ouahydyeh à s'éloigner davantage des lieux où ils ne pouvaient plus lutter contre la puissance de leurs persécuteurs. « Le conseil des vieillards (1) ordonna » une retraite générale jusqu'au désert de Mé- » phaath derrière la Mer-Morte au pays des » Moabites. Chacun était occupé de ce dé- » part. » Ismayl seul semblait décidé à ne pas partir et à affronter tous les périls plutôt que de s'éloigner du tombeau de Maryam, « lors- » qu'au coucher du soleil, cet astre parut en- » vironné d'une auréole couleur de sang; le » ciel devenu tout-à-coup jaunâtre, ne donnait » qu'une lumière livide et sans ombre; les oi- » seaux fuyaient vers l'Occident en rasant la » terre; le sol paraissait lumineux, tandis que » l'air était terne et opaque; le palmier immo- » bile laissait tomber vers le sable ses branches » flexibles, que le moindre vent élève et secoue » dans les airs; tout se taisait; la peur régnait » sur l'espace; les cris plaintifs des animaux » annonçaient l'approche du terrible Sémoun » (2), ce vent pestilentiel, l'effroi du désert. »

---

(1) Ce qui est marqué par des guillemets est transcrit de l'ouvrage de M. de Forbin.

(2) « Ce vent est le même que celui qui est désigné

LE TABLEAU.

« Ismayl sourit à l'espérance de ce fléau, il » embrasse la tombe de celle qu'il aimait; ses » mains écartent le sable qui la couvre; il a » déjà touché, pressé le linceul sur son cœur; » le voile qui enveloppait le visage de la vierge » est soulevé: Ismayl contemple d'un regard » avide ces traits que le temps respecte encore.

. . . . . .

» L'infortuné attend avec une joie impatiente » la mort qui doit confondre ses restes avec » ceux de l'objet de ses cruels regrets. Bientôt » un nuage rougeâtre arrive du côté de l'Orient. » Le souffle de l'ouragan fait un chaos de ce dé- » sert tranquille; des vagues de sable se heur- » tent, les plus hauts dattiers sont déracinés: » quelques minutes suffisent pour combler une » vallée. Ismayl va disparaître dans cette épou- » vantable destruction. »

Cette description de M. de Forbin, où le talent du peintre se joint à celui de l'écrivain, a passé tout entière dans le tableau de Vernet; c'est le vent du désert qui règne seul au milieu

---

» en Egypte par le nom de *Kampsyn*, mot qui signifie » en arabe *cinquante*, et qu'on donne à ce vent désas- » treux parce qu'il règne ordinairement pendant cin- » quante jours. » (Voyez le Voyage de Forbin, p. 207.)

d'un océan de sables. On étouffe dans cet espace immense; une seule couleur rougeâtre, dégradée dans toutes ses teintes, suffit à la peinture de tous les objets. Le calme d'Ismayl, au milieu de cette grande convulsion de la nature, où il va trouver la mort, est une de ces oppositions fortes, sublimes, que M. Vernet semble rechercher, et qu'il excelle à rendre.

On aperçoit à peine la tête de Maryam, dans laquelle on peut trouver un souvenir de la charmante Atala de Girodet. Cette idée de la mort d'une vierge, qui ressemble à un doux et paisible sommeil, a passé de Bernardin de Saint-Pierre à M. de Châteaubriand, de celui-ci à Girodet, et de Girodet à l'artiste dont nous examinons les tableaux, et dont l'Originalité n'emprunte ordinairement rien à personne.

Le dessin, qui se trouve dans le salon de M. Horace Vernet, peut donner une idée de la belle et touchante simplicité de la composition; mais il faut avoir traversé le désert, ou avoir vu le tableau qui nous occupe, pour se figurer cet atmosphère de feu, ce sable étouffant, cet air insupportable à la pensée même, qui pénètre tout, qui dévore tout, et dont la teinte uniforme et accablante se refuserait à tout autre pinceau.

[N° XLIX.]

PORTRAIT

DE M. MACHADO,

CONSUL-GÉNÉRAL D'ESPAGNE,

Représenté à cheval.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître;
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre.
(DELILLE)

M. MACHADO m'est inconnu; il me semble toutefois que j'ai fait, d'après ce tableau, connaissance avec lui. Il s'appuie si bien sur son cheval; il a l'air si vivant, si parlant, si animé, qu'on l'arrêterait volontiers, en le saluant, pour lui demander des nouvelles de l'Espagne et des Cortès.

Mais on admire surtout ce beau cheval. Quelle fierté! comme il va partir, s'arrêter, fuir avec rapidité, si son maître commande! Le lustre de son poil, le feu de ses regards, le caprice et la forme des taches de sa croupe, la finesse de ses jambes prêtes à commencer une course rapide, tout donne l'idée de cette *noble conquête*, sur la-

quelle la famille Vernet semble avoir usurpé un droit exclusif.

Dans ce tableau, les vêtemens sont supérieurement traités, sans être minutieusement détaillés, comme dans certains tableaux flamands.

[N° L.]

L'ATELIER

DE M. HORACE VERNET.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans son ame.
(VOLTAIRE.)

JE ne connaissais pas encore M. Horace Vernet, et j'avais le désir de me lier avec un artiste dont le pinceau brillant et les plus simples croquis attiraient déjà l'attention de tout ce qui, parmi nous, aime encore les arts et la patrie. Un de ses amis, peintre estimé, me donna pour lui, il y a quelques années, une lettre de recommandation. Je ne perdis pas un moment pour en faire usage, et, à mon grand étonnement, je pénétrai sans peine jusqu'à l'endroit où travaillait ce jeune peintre.

La solitude, la tranquillité, le mystère même, m'avaient toujours semblé nécessaires aux méditations du talent. Je m'étais fait d'Horace Vernet l'idée d'un homme absorbé dans l'étude de son art, recueilli en lui-même, plongé dans un profond oubli du monde extérieur, et accu-

mulant dans la solitude les richesses qu'il prodiguait dans ses tableaux.

Je montais d'un pas timide, je craignais de toucher le pavé, et de troubler l'homme supérieur dans ses rêveries ou dans ses créations. J'avais vu tant de gens s'enfermer pour tailler des plumes, ou pour préparer leur palette, afficher par des airs profonds et une retraite mystérieuse, leurs prétentions au génie; que je m'étais accoutumé, comme le vulgaire, à attacher l'idée de supériorité au besoin du silence et du recueillement.

Cependant, à mesure que j'avançais, j'entendais un bruit confus; il augmentait à chaque pas; et, en approchant du sanctuaire, c'était un tapage plus bizarre et plus incohérent que le célèbre concert de Jean-Jacques. J'entr'ouvre la porte.... Quel spectacle!... Je reste immobile d'étonnement.

Une foule de jeunes gens occupaient dans les attitudes les plus diverses tous les coins de la salle, et paraissaient, comme dans les classes où les écoliers sont mis en retenue, livrés à tout le désordre des amusemens les plus bizarres.

Deux des assistans faisaient des armes, l'un la pipe à la bouche, l'autre vêtu d'un grand sarreau de toile bleue. Celui-ci donnait du cor, et ses joues, énormément gonflées, m'eussent averti

de la quantité d'air qui s'en échappait, si mes oreilles, déchirées par d'effroyables sons, n'avaient rendu tout autre avertissement inutile : celui-là soupirait une romance ; cet autre battait la générale ; il y en avait d'assis, de levés, d'accroupis dans toutes les situations et dans toutes les poses.

Un jeune homme lisait à haute voix un journal au milieu de ce chaos ; un autre peignait ; un autre dessinait. Parmi les acteurs de cette scène tumultueuse, se trouvaient des militaires de tout grade, des artistes, des virtuoses, une chèvre, un chien, un chat, un singe et un superbe cheval.

Imaginez, si vous pouvez, quelle sorte d'harmonie devait résulter de cette confusion ; joignez les roulemens de la caisse aux éclats du cor, au cliquetis des fleurets, au trépignement du cheval, aux gambades du singe, aux miaulemens du chat et aux aboiemens du chien ; donnez à tout cela pour accompagnement les ris et les murmures des groupes, les discussions militaires, et le chant de la romance : peut-être vous ferez-vous une idée de l'effet de cette inconcevable symphonie. J'entrai.

L'un des combattans posa son fleuret, secoua sa pipe, et s'avança vers moi. C'était M. Horace Vernet.

C'est ainsi, m'a-t-il dit depuis, que se passent dans son atelier les heures de sa vie les plus laborieuses.

LE TABLEAU.

C'EST la scène que je viens de décrire..... *Horace Vernet* s'escrime avec M. *Ledieu*, son élève. Le brave colonel *Bro* fume une cigarre avec M. *Langlois*, l'un des plus habiles élèves d'*Horace*. Le jeune homme, qui a le coude appuyé sur une table, et qui donne du cor, est *Eugène Lami*, autre élève d'*Horace Vernet*, et dessinateur plein de naïveté et de finesse. Ce boxeur, c'est M. *Montfort;* cet autre, c'est M. *Jemerville*. Je reconnais M. *Couturier Saint-Clair*, officier d'état-major, M. *Lariboissière* et le général *Boyer;* celui qui est assis et qui tient un buste, c'est le docteur *Hérault*, professeur d'anatomie. M. *Amédée de Beauplan* chante une des romances gracieuses, dont il a composé les paroles et la musique. Ces deux aides-de-camp sont M. le baron *Atthalin* et M. de *Montcarville*. M. de *Forbin*, directeur du Musée, tranquillement assis, sourit aux jeux et au vacarme de l'atelier.

On conçoit difficilement que l'auteur de ce tableau soit parvenu à rendre le tumulte et la

confusion, la joie si vive et si bruyante qui anime cette scène bizarre. Des selles, des pistolets, des chapeaux de toutes formes, des armes de tout genre, des raquettes de paume, des harnais, des palettes, sont suspendus en trophée à la muraille. Dans un coin de la salle, j'aperçois le buste de Joseph Vernet, et plus loin le tableau de *Paul Émile*, sur lequel M. Carle Vernet, si célèbre pour les chevaux et les batailles, fut reçu à l'académie de peinture en 1789.

Tant de portraits d'une ressemblance parfaite et finement traités, une étonnante vivacité de couleurs et une pureté de dessin presque inconcevable, une lumière qui éclaire tout, sans contrarier aucun effet, un air qui circule parmi tant de personnages; enfin la grâce, la vie, le mouvement et le charme, voilà ce qui fait de ce tableau de chevalet, une des plus jolies et des plus précieuses compositions qui aient été exécutées.

COUP-D'OEIL GENÉRAL

SUR LE SALON

DE M. HORACE VERNET.

> Il a trouvé le secret de se créer un public avec un pinceau. Peut-être serait-il permis d'aller jusqu'à dire qu'il s'est fait une tribune, d'où ses vives et pittoresques improvisations réveillent tour à tour des sentimens nobles et touchans, humains et patriotiques. (KÉRATRY.)

Qu'est-ce que le talent dans les beaux-arts ? Une puissance donnée à l'homme pour reculer les bornes de la création.

Nous n'exagérons pas, par une imitation choisie de la nature, le pinceau sait la reproduire plus séduisante et plus belle, plus énergique et plus noble.

Les formes humaines grandissent avec Michel-Ange; le sourire angélique des vierges s'épure encore avec Raphaël; la beauté des expressions de l'ame s'ennoblit chez Le Poussin; la rondeur suave des contours s'amollit chez Allegri; le contraste du jour et de l'ombre devient plus piquant sous le pinceau de Van Rhyn; la fraîcheur et la force des teintes prennent un éblouissant éclat sur la palette de Rubens. Chacun de ces

grands hommes a puisé dans l'étude seule de la nature le secret de la surpasser quelquefois en l'imitant.

Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que chaque maître n'a poussé ses conquêtes que sur une seule ligne, pour ainsi dire. Chez Lesueur l'expression vit aux dépens du coloris ; chez Rubens, le coloris vit aux dépens du dessin ; Rembrandt achète les effets de lumière au prix de l'incorrection et quelquefois de l'invraisemblance ; et Michel-Ange sacrifie trop souvent à la vigueur étonnante de l'anatomie, la grâce et le naturel.

De là cette manière qui caractérise évidemment chaque peintre. L'amateur ordinaire distinguera un *Metzu* d'un *Teniers*, reconnaîtra un *Gérard-Dow* entre mille ; ne confondra jamais *Jouvenet* avec *Lebrun*, et vous dira, sans hésiter, si cette grande machine est d'*Andre del Sarte*, si cet effet de nuit appartient au *Bassan* ou à *Rembrandt*.

Un peintre, qui n'aurait pas de manière, et qui prendrait toutes les manières ; dont le pinceau serait tour à tour étincelant de coloris, simple et profond d'expression, naïf dans l'imitation des choses communes, fougueux dans l'imitation des mouvemens désordonnés ; un peintre qui emprunterait le grand goût de Vandyck

pour faire un portrait; qui retrouverait la touche gracieuse de Berghem, pour faire un paysage; qui laisserait douter si cette mer n'est pas de Joseph Vernet; si ce ciel orageux n'est pas du Lorrain : un peintre qui, se jouant de son pinceau, lui commanderait tour à tour de prendre tel coloris, tel genre, tel ton, tel caractère; ce peintre, fût-il vivant, ne serait-il pas l'honneur de son pays?

Tel s'est montré M. Vernet. Son style est de les avoir tous. Ceux qui ont parcouru notre ouvrage, ont déjà remarqué cètte flexibilité qui tient du prodige; ceux qui ont vu ses tableaux, la connaissent bien mieux encore. Ils ont pu comparer cette couleur brillante, cette disposition habile et compliquée de la *bataille de Jemmapes*, à ce dessin pur, à cette admirable et simple composition du *Fanatisme espagnol;* ils ont vu que des *Marines* pleines d'effets savans, et finement traitées, se trouvaient auprès de ce portrait harmonieux et suave de Madame *Smith*, de ces portraits de la *Druidesse* et de la *Folle*, si vigoureux de couleur et si forts d'expression.

M. Vernet a saisi sous tous ses aspects l'imitation embellie de la nature : serait-ce trop dire que d'avancer qu'il a reculé sur différens points les limites de la création pittoresque?

Il a cependant des caractères qui le distinguent : il est le peintre des émotions nationales; il est, ainsi que M. Le Jeune, le poëte et le peintre des camps français.

Dans ce salon que nous venons d'ouvrir à ceux qui ne peuvent s'y rendre, quel grand souvenir de notre patrie n'est pas fixé sur la toile vivante ! Ici, le premier trophée de nos armes; là, le dernier coup de fusil de nos braves; la désastreuse guerre d'Espagne, la noble défense de nos places; l'honneur de la magistrature et du barreau de notre époque, personnifiés; l'un des acteurs de la guerre d'Amérique, l'un des défenseurs de nos libertés; Boulogne et Huningue; l'exil d'un prince et son retour; l'enthousiasme de la poésie et celui de la peinture, de paisibles revues auprès des batailles sanglantes; tout ce qui peint, tout ce qui caractérise notre siècle, semble avoir été convoqué dans ce salon.

Un trait plus distinctif, et plus intime encore, marque le caractère de talens de l'artiste. Il est le peintre du mouvement; il saisit, non l'action qui finit ou commence, mais l'action qui s'exécute. Il y a dans ses tableaux de la fumée, de la poussière, du feu, du vent, une vie pleine d'impétuosité, on dirait presque du bruit.

Ce genre de talent lui est commun avec

Walter Scott, écrivain distingué et avec lequel on peut le comparer sans beaucoup d'efforts. Comme ce dernier, il peint par les détails, et en sauve la *vulgarité* par une fidélité naïve et des couleurs brillantes ; comme lui, il aime le costume, les mœurs et la gloire de son pays. Il enchante et séduit, comme lui, le peuple et les savans, par des compositions, pour ainsi dire, improvisées.

Les artistes pourront récuser nos jugemens ; ils n'auront pas de peine à nous trouver en défaut, quant à la partie matérielle et technique de cet art charmant et difficile. Ils répèteront peut-être ce vieil adage trop légèrement reçu parmi eux, « qu'à moins d'avoir manié la brosse, on » ne doit point parler de tableaux. » Nous conviendrons volontiers de notre insuffisance à parler de la brosse, et nous nous contenterons de répondre : « que le public est le grand Jury » auquel tout artiste soumet les créations de sa » pensée ; et qu'en notre qualité de membres » de ce jury irrécusable, nous avons cru pou- » voir transmettre à nos compatriotes les im- » pressions que nous avait laissées l'examen » approfondi *du Salon de M. Horace Vernet.*»

SUPPLÉMENT.

LE GÉNÉRAL MAURICE GÉRARD.

(PORTRAIT EN PIED, N° LI.)

Au moment où nous achevons cette notice, nous nous apercevons, dans un dernier coup-d'œil jeté sur le salon de M. Horace Vernet, que le portrait du général Maurice Gérard vient d'y trouver place. Celle que le modèle occupe dans l'estime publique, nous fait une loi de lui consacrer les dernières lignes d'un écrit, où nous aurions voulu faire mention de tout ce qui intéresse la gloire française.

Le lieutenant-général Gérard s'est fait un nom immortel dans nos fastes héroïques. On n'oubliera jamais la part brillante qu'il eut au gain de la bataille de Wagram, les prodiges de sa valeur à la bataille de la Moscowa et dans toute la guerre de Russie; mais c'est principalement dans la sublime campagne de 1814, qu'il a mis le comble à sa gloire. Désormais, on ne prononcera plus le nom de *Montereau*, sans y associer le nom du guerrier qui sut, dans cette journée mémorable, rallier, avec tant d'éclat, la victoire fugitive à nos drapeaux malheureux.

Paris, en 1821, s'est chargé d'acquitter la dette de la France envers ce héros citoyen. A cette époque, le général Maurice Gérard a été nommé membre de la Chambre des députés. Le même collége vient de l'appeler aux mêmes fonctions et au même honneur, au mois de mai 1822.

LE PORTRAIT.

Le comte Maurice Gérard est assis sur une barrière de jardin. Sa pose est d'une négligence naturelle et d'une vérité parfaite. Il tient une longue pipe d'écume de mer: son costume est celui qui convient à la campagne, dans les beaux jours.

Ce portrait est traité avec un fini précieux. Quoique les couleurs en soient très-bien fondues, et qu'il y ait de la grâce dans la pose, il règne dans ce joli tableau une correction, un *arrêté*, un fini, qui le distinguent des quarante à cinquante autres compositions de M. Vernet. En forçant un peu cette manière, l'auteur aurait rencontré la sécheresse : il s'est arrêté au point précis où commençait le défaut.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉAMBULE. 1

SALON D'HORACE VERNET.

I. — La bataille de Jemmapes. 9
II. — Défense de la barrière de Clichy. 28
III. — La jeune Druidesse. 38
IV. — La Folle de Bedlam. 41
V. — Marine grecque, appartenant à S. A. R. le duc d'Orléans 46
VI. — Autre Marine appartenant à S. A. R. le duc d'Orléans. 50
VII. — Le général Morillo. 54
VIII. — M. Dupin, avocat. 57
IX. — Portrait de M. de Chauvelin, député. 61
X. — MM. Madier de Montjau, père et fils. 65
XI. — Le général Drouot. 68
XII. — Vue du Vésuve 72
XIII. — La mort de Poniatowski. 75
XIV. — L'hospice du Saint-Gothard. 77
XV. — Une Odalisque tenant un sablier. 81
XVI. — Une Madelaine pénitente, appartenant à M. de Jassau, lieutenant des gardes-du-corps. . . . . *Ib.*
XVII. — Joseph Vernet se fait attacher sur l'avant d'une felouque pour peindre une tempête d'après nature. (Ce tableau est le seul que M. Horace Vernet ait exposé au Salon du Louvre, en 1822.) 87
XVIII. — Portrait en buste de madame Smith. 91
XIX. — Le Soldat de Waterloo. 93
XX. — Le Soldat laboureur. 96

XXI. — Le deuxième régiment de grenadiers royaux, commandé par le général Talhouet. 101
XXII. — Le Camoëns sauvant ses manuscrits du naufrage. 104

SCÈNES DE MOLIÈRE,

Pour l'édition nouvelle de M. Desoer.

XXIII. — Scène du Misanthrope. *L'assemblée*. 107
XXIV. — Dénouement du Festin de Pierre. 108
XXV. — Scène de l'École des maris. . . . . *Ib.*
XXVI. — Scène du Cocu imaginaire. 109
XXVII. — Scène de l'Ecole des maris. 110
XXVIII. — Scène des Précieuses ridicules . . . . . *Ib.*
Coup-d'œil sur les six sujets tirés de Molière. 111

XXIX. — La redoute de Kabrunn. 114
XXX. — Une Marine. 118
XXXI. — Portrait d'Anisson-Duperron fils. 122
XXXII. — Défense d'Huningue, appartenant à M. de Marigny. 124
XXXIII. — Portrait en pied de S. A. R. le duc d'Orléans. 127
XXXIV. — Une embuscade de guérillas. 129
XXXV. — Lanciers polonais se battant contre des guérillas. . . . . *Ib.*
XXXVI. — Portrait de F.-Ph.-L. d'Orléans, duc de Chartres, né à Palerme, le 3 septembre 1810. 134
XXXVII. — Vue de Boulogne-sur-Mer à l'époque des préparatifs. 136
XXXVIII. — Scène de fanatisme espagnol. 138
XXXIX. — Intérieur d'étable à vaches, fait d'après nature en 1818, dans le parc d'une maison à Sèvres, qui appartenait autrefois à madame de Coislin. 143
XL. — Le massacre des Mamelucks, exécuté sous les yeux et par les ordres de Mehemed-Aly, pacha d'Égypte. (Ce tableau est au Luxembourg.) 145
XLI. — Un capucin en méditation devant un poignard. 148

XLII. — Le duc d'Orléans passant la revue du premier régiment des hussards (Berchigny), en janvier 1815. 151

QUATRE MARINES.

XLIII. — Un moulin sur les côtes de Gênes. 153
XLIV. — Soleil couchant sur la mer. 155
XLV. — Le bateau des pilotes. . . . . *Ib.*
XLVI. — Une plage. Effet de soleil couché. . . . . *Ib.*

XLVII. — Portrait de M. Gabriel Delessert, en pied et en costume de chasseur. 157
XLVIII. — Ismayl et Maryam. (Ce tableau a été exposé en 1819. Il fait aujourd'hui partie d'un cabinet particulier. Le dessin lithographié se trouve dans le Salon de M. Horace Vernet, 1822.) 159
XLIX. — Portrait de M. Machado, consul-général d'Espagne, représenté à cheval. 164
L. — L'atelier de M. Horace Vernet. 166

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR LE SALON DE M. HORACE VERNET. 171

SUPPLÉMENT.

Le général Maurice Gérard. (Portrait en pied, n° LI.) . 176

FIN DE LA TABLE.

Extrait du Catalogue de la Librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

***Beautés** de l'histoire romaine*, 5e édition, 1 vol. in-12, grav. 3 fr.
—— *grecque*, 4e édition, 1 vol. in-12. 3 fr.
—— *de l'Empire germanique*, 2 v. in-12, fig. 6 fr.
—— *des Espagnes*, 2e édit., in-12, fig. 3 fr.
—— *et merveilles de la nature* en France, 5e édit. 2 vol. in-12, fig. 6 fr.
—— *de l'histoire du Portugal*, 2e édit. in-12. 3 fr.
—— *d'Amérique*, 2e édition, 2 vol. in-12. 6 fr.
—— *d'Italie*, 2e édition, 2 vol. in-12. 6 fr.
—— *de Hollande*, 2e édit., 1 vol. in-12, gr. 3 fr.
—— *de Suède*, in-12, gr. 3 fr.
—— *de Paris*, 2 vol. in-12, gr. 7 fr.
—— *de France*, 4e édition, in-12, gr. 3 fr.
—— *d'Angleterre*, 2e édition, in-12, gr. 3 fr.
—— *de Russie*, *id.* 3 fr.
—— *des Croisades*, *id.* 3 fr.
—— *de la Suisse*, *id.* 3 fr.
—— *de Turquie*, *id.* 3 fr.
—— *de la Perse*, 2 vol. in-12. 6 fr.
—— *de l'Indostan*, *id.* 6 fr.
—— *de la Chine*, *id.* 6 fr.
—— *des Voyages*, *id.* 6 fr.
—— *ecclésiastique*, *id.* 7 fr.
—— *du Mexique*, in-12. 2 fr. 50 c.

Histoire du Jury, par M. Aignan, de l'Académie française, in-8. 6 fr.

Histoire comparée des systèmes de philosophie, par M. le baron Degérando, de l'Institut royal de France, conseiller d'état, etc., 2e édition, entièrement refondue et augmentée, 4 vol. in-8. 28 fr.

Les deux premiers volumes sont en vente; les deux autres paraîtront sous peu. 14 fr.

Inspirations religieuses, par M. L. P., 1 vol. in-18. 2 fr.

Ce livre, écrit pendant les orages de la révolution, par une personne qui ne trouve que dans la

religion la force de supporter ses malheurs, a le mérite rare d'avoir été dicté par le cœur. L'auteur n'a pas médité son ouvrage; il exprimait ce qu'il avait senti.

Laharpe de la jeunesse (*le*), ou *l'Art d'écrire, de parler et de raisonner*, extrait du Cours de littérature de cet écrivain, publié par le chevalier de Propiac, 4 gros vol. in-12. 12 fr.

Manuel des Chasseurs, ou *Code de la chasse*, par M. le chevalier Blanc de Saint-Bonnet, deuxième édition, revue et augmentée, 1 vol. in-8. 3 fr.

Histoire universelle, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, pair de France, etc., etc.

Histoire ancienne, comprenant celle des Mèdes, des Assyriens, des Grecs, etc; de la République romaine, des Empereurs romains et du Bas-Empire, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, remise en 10 gros vol. in-8, et atlas in-4, composé de 20 planches, avec texte et titre à vignettes, gravé avec le plus grand soin par M. Tardieu, et cartonné élégamment.

Prix des 10 vol. in-8, sans atlas. 65 fr.

Avec l'atlas, belles épreuves en noir, et le texte. 70 fr.

Idem colorié avec le plus grand soin. 80 fr.

Papier vélin, *le double*.

L'atlas se vend séparément, en noir, avec le texte. 10 fr.

Colorié, *idem*. 20 fr.

Le même ouvrage, édition en 25 vol. in-18, avec cartes et gravures, figures en noir. 50 fr.

Avec figures coloriées. 62 fr.

L'histoire ancienne proprement dite, 9 vol. 18 fr.

Figures coloriées. 23 fr.

Et on détache de cette même histoire celle des

Egyptiens et des Assyriens, 1 vol. avec fig. 2 f, 25 c.

Mèdes et Perses, 2 vol., *idem*. 4 fr. 50 c.

Juifs, 2 vol., *idem*. 4 fr. 50 c.

Grecs, 3 vol., *idem*. 7 fr.

Sicile et Carthage, 1 vol., *idem*. 2 fr. 25 c.

Histoire de France, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, première livraison, composée de 6 vol. in-18, avec cartes et gravures. (Le 7e volume est sous presse.) 12 fr.

On vend séparément :

Histoire de Charlemagne, par le même, 1 vol. in-18, avec cartes et gravures. 2 fr. 50 c.

Histoire des Gaules, par le même, 2 vol. in-18, avec cartes et figures. 5 fr.

Galerie morale et politique, 2 vol. in-8, deuxième édition. Le premier volume est à la troisième édition. (Ils se vendent séparément 6 fr.) 12 fr.

(Un troisième volume de cette collection paraîtra en 1822.)

Quatre Ages (les) de la vie, ou *Étrennes à tous les âges*, 1 vol. in-12, avec de jolies gravures. 5 fr.

Vélin. 10 fr.

Romances et Chansons, 1 vol. in-18, avec 2 gravures. 2 fr.

Œuvres complètes de madame de Souza, précédemment madame la comtesse de Flahault, *nouvelle édition*, revue, corrigée, augmentée par l'auteur, et imprimée sous ses yeux. (Cette collection étant ma propriété, il n'y a d'exemplaires *avoués*, par l'auteur et *moi*, que ceux portant ma signature. Les autres sont des contrefaçons, saisissables d'*après les lois*.) 6 vol. in-8., imprimés en caractère neuf, sur beau papier d'Auvergne, et ornés de belles gravures. 36 fr.

12 vol. in-12, avec les mêmes gravures. 30 fr

L'in-8, pap. vélin satiné, belles épreuves. 72 fr.

Vingt exemplaires seulement ont été tirés sur papier vélin double satiné, gravures avant la lettre, eau forte, en regard. 100 fr.

Œuvres complètes de don Barthélemi de Las Casas, défenseur de la liberté des naturels de l'Amérique; précédées de sa vie, et accompagnées de notes historiques, additions, developpemens, etc., etc.; par J. A. Llorente, auteur de l'*Histoire critique*

de l'inquisition d'Espagne, membre de plusieurs Sociétés savantes de l'Europe, etc., etc., dédiées à M. le comte de Las Cases.

L'ouvrage est orné du portrait de Las Casas, évêque de Chiapa, 2 gros vol. in-8. 13 fr. 50 c.

Raynal (*le*) *de la Jeunesse*, ou *Précis de l'histoire intéressante des établissemens des Européens dans les deux Indes*, avec la description des principales productions du nouveau monde; l'histoire physique et curieuse de ses animaux, les usages et les mœurs de ses habitans; ouvrage consacré à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, et orné de 6 gravures en taille douce; abrégé et rédigé d'après l'abbé Raynal, par P. J. N. Nougaret, 1 vol. in-12 de plus de 500 pages. 4 fr.

Figures coloriées. 5 fr

Suisse (*la*), ou *Tableau historique, pittoresque et moral des cantons Helvétiques*, mœurs, usages, costumes, curiosités naturelles, etc.; par Depping, de plusieurs académies, 4 vol. in-18, avec de jolies gravures de costumes, paysages, etc. (1822.) 8 fr.

Figures coloriées. 12 fr.

Théodore, ou *le Petit Savoyard*, suivi de *Jacques Le Roux et sa Fille;* par le baron de Bidelberg, 3 vol. in-18, avec gravures. 5 fr.

Voyageur (*le*) *moderne*, ou *Extrait des Voyages les plus récens dans les quatre parties du monde*, les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable, par madame Elisabeth de Bon.

Cet ouvrage est en 6 vol. in-8. et 12 vol. in-12, ornés de 36 belles gravures, de costumes, etc., d'après les dessins de M. Martinet. *Le prix en est fixé*, pour l'in-12. 30 fr.

Pour l'in-8. 36 fr.

10 fr. de plus pour tout l'ouvrage in-8 ou in-12, gravures soigneusement coloriées.

QUELQUES JOURS

A

ATHÈNES.

Cet ouvrage se trouve encore, à Paris,

Chez { Delaunay, libraire, Palais-Royal;
Ponthieu, *idem.*
Martin Bossange, rue de Richelieu, n° 60;
Mongie, aîné, boulevard Poissonnière.

A Bruxelles, chez Le Charlier, libraire.
A Mons, chez Leroux, libraire.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S. G.

QUELQUES JOURS
À
ATHÈNES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE MISS WRIGT,

AUTEUR DES *Mœurs et Usages des États-Unis d'Amérique.*

PARIS,
CHEZ ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,
RUE MAZARINE, N° 30;
Et DEMAT, Imprimeur-Libraire, à Bruxelles.

1822.

A JÉRÉMIE BENTHAM,

COMME UN TÉMOIGNAGE

DE SON ADMIRATION

POUR SES OPINIONS ÉCLAIRÉES,

SES UTILES TRAVAUX

ET SON ACTIVE PHILANTROPIE,

ET DE

SA RECONNAISSANCE POUR L'AMITIÉ

DONT IL L'HONORE,

CET OUVRAGE

EST

RESPECTUEUSEMENT ET AFFECTUEUSEMENT

DÉDIÉ

PAR

FRANCES WRIGT.

Londres, 12 mars 1822.

AU LECTEUR.

Ne voulant pas m'attribuer plus d'érudition que je n'en possède, je reconnais ici que, dans la version que j'offre au public d'un reste curieux de l'antiquité, je me suis beaucoup aidée de l'excellente traduction italienne qui a été faite de ce même morceau par le professeur de grec de l'université de.....

Le manuscrit original tomba dans ses mains à la fin de 1817. Depuis cette époque jusqu'au commencement de l'hiver dernier, ses heures de loisir ont été consacrées à la tâche pénible de dérouler les feuilles, et de déchiffrer les caractères à demi-effacés. Bientôt, l'état d'im-

perfection de ce munuscrit l'obligea de renoncer à l'intention qu'il avait eue d'abord de transcrire le texte grec : il se borna à en donner une version italienne, dans laquelle il supplée aux lacunes, (qui consistaient tantôt en un mot, tantôt en une ligne ou une phrase entière) par une étude approfondie de la contexture générale. Pendant que son travail s'imprimait à Florence, on me fit passer à Paris un exemplaire du manuscrit italien, en me priant de le faire traduire en anglais et en français. Je me suis chargée du premier travail, et je puis assurer le lecteur qu'il a le mérite d'une exacte fidélité.

Le traducteur italien, dont l'érudition est bien au-dessus de la mienne, n'a pas cru devoir charger son ouvrage de notes; et je ne me suis senti ni la volonté, ni la capacité de suppléer à

ce défaut. Ceux qui voudraient rechercher tous les traits épars dans les classiques anciens, qui font allusion aux caractères et aux systèmes cités dans cet ouvrage, pourront consulter les autorités marginales du livre de l'éloquent et ingénieux Bayle.

Je n'ai rien de plus à ajouter, sinon que ce volume ne contient qu'environ le tiers de l'original, ce qui suffira, je l'espère, pour donner une idée de la valeur probable du tout.

FRANCES WRIGT.

QUELQUES JOURS

A ATHÈNES.

CHAPITRE PREMIER.

« Horrible !..... monstrueux !..... s'écriait le jeune Théon, en sortant du portique de Zénon. Dieux ! et vous souffrirez que vos noms soient ainsi blasphêmés? Vous ne lancerez pas vos foudres sur celui qui commet et qui enseigne de telles énormités? Quoi ! vous laisserez notre jeunesse, celle des âges futurs livrée aux séductions de ce *Gargettien* déhonté? Faudra-t-il voir le portique des Stoïciens abandonné pour les jardins d'Épicure? O Minerve ! couvre de ton égide la cité qui t'est consacrée; ferme les oreilles de tes fils à la voix de l'imposteur ! »

C'est ainsi que Théon exalait l'indignation que les discours de Timocrate avaient excitée

en lui. Timocrate avait été disciple de la nouvelle école; mais après quelques différends avec son fondateur, il s'était réuni aux suivans de Zénon. Pour rendre son apostasie plus méritoire et s'attacher le cœur de ses nouveaux amis, il vomissait journellement des imprécations contre son ancien maître. Il le montrait, lui et ses élèves, sous les plus hideuses couleurs, en révélant, avec un visage défiguré par l'horreur, une voix étouffée comme par un souvenir terrible, les secrets de ces orgies nocturnes, où le philosophe du Gargettium, au milieu de ses disciples, accomplissait les rites exécrables de la débauche et de l'impiété.

L'esprit frappé de ces récits terribles, le jeune Théon traversa d'un pas rapide les rues d'Athènes; et, sortant de la ville sans s'en apercevoir, il prit la route du Pyrée. Le tumulte du port le rappela à lui-même. Cependant, cette scène bruyante s'accordant mal avec le ton de ses pensées, il s'achemina vers les bords plus paisibles du Céphise. Là, assis sur le tronc d'un olivier flétri, les pieds presque baignés par les eaux du fleuve, il retomba dans la rêverie. Il n'aurait pu dire combien de temps il était resté en cet état,

quand le bruit de pas légers qui se dirigeaient vers lui, le tira encore une fois de ses méditations. Il tourna la tête; et après un regard et un mouvement de surprise, il s'inclina avec respect devant la figure qui s'offrait à ses yeux.

C'était un homme d'une stature moyenne; ses vêtemens étaient d'un blanc aussi pur que ceux de la Pythie; sa taille, son attitude, les plis de ses draperies, étaient tels que Phidias aurait pu les choisir pour le dieu de l'éloquence. La tête, qui s'accordait parfaitement avec le reste des formes, avait une grace qu'un peintre ne se serait jamais lassé de contempler; bien détachée des épaules, cependant légèrement penchée en avant, son mouvement indiquait l'habitude de captiver doucement l'attention et de l'accorder bénévolement. Un poëte, en considérant cette tête, aurait pu supposer qu'il voyait une des créations de son esprit réalisée; quoique ses traits n'eussent pas le genre de beauté que demande le statuaire, ils étaient nobles, mais non réguliers. Ses yeux, brillant d'un doux éclat, exprimaient la sagesse et la bonté; la candeur reposait sur son large front. Un sourire presque imperceptible, effleurant à peine

ses joues, répandait seulement une sérénité bienveillante sur l'ensemble de sa physionomie. C'était un rayon du soleil réfléchi sur un lac tranquille. Les premières lignes de l'âge commençaient à s'apercevoir autour des sourcils et du menton, mais si légèrement tracées, qu'elles ajoutaient plutôt à la douceur qu'à la force de l'expression. Ses cheveux offraient, il est vrai, la teinte prématurée de la vieillesse, et leurs ondes d'un argent pur, relevées sur le front, retombaient autour du col en courts anneaux. Il reçut avec bonté le salut du jeune homme; et le lui rendant par un geste amical : « que je ne trouble pas vos méditations, dit-il, j'aimerais mieux les partager que de les interrompre. »

Si l'aspect de l'étranger avait charmé Théon, sa voix le séduisit davantage encore. Jamais un son plus suave, plus musical, n'avait frappé son oreille.

« Ah ! sans doute, je contemple, j'entends une divinité, s'écria-t-il, en reculant de quelques pas et pliant à demi les genoux avec vénération.

» Vous sortez des bosquets de l'Académie, je le vois, » dit le sage, en s'avançant et posant une main sur l'épaule du jeune homme.

Théon leva les yeux : encouragé par la douce physionomie du sage, il répondit avec une modeste rougeur : « Non, je suis du portique des Stoïciens.

» Ah ! je n'aurais jamais cru que Zénon nous eût formé un tel enthousiaste ! Vous êtes à une excellente école, continua-t-il, s'apercevant de la confusion où sa remarque avait jeté son jeune interlocuteur; une école de vertu réelle; et si je lis aussi bien sur les physionomies que je me flatte de le faire, je vois un élève qui ne fera pas déshonneur à la doctrine. »

Théon reprit ses esprits. L'étranger avait ce regard, ce ton de voix, ces manières, qui, en un instant, rassurent les timides et gagnent l'affection des cœurs sensibles. « Si vous n'êtes qu'un homme, vous exercez une influence plus qu'humaine sur l'âme de vos semblables. Je ne vous ai vu qu'un moment, et ce moment me met à vos pieds.

» Non, pas aussi bas, répondit le sage en souriant; j'aime mieux être un ami qu'un maître.

» L'un et l'autre, » dit l'ardent jeune homme; et saisissant la main qu'on lui tendait, il la pressa respectueusement de ses lèvres.

« Votre imagination vous entraîne, je le vois. Prenez-garde, mon jeune ami! ceux qui vous ressemblent doivent être ou les meilleurs ou les pires des hommes.

» Alors, soyez mon guide, je serai parmi les meilleurs.

» Quoi! vous, un Stoïcien! vous demandez un guide?

» Moi, Stoïcien! Hélas! puissé-je l'être en effet! Mais je n'ai pas encore dépassé le seuil du temple.

» Cependant, vous avez pu de-là, jeter un regard sur l'intérieur et voir le glorieux éclat dont il brille; cela ne vous encourage-t-il pas à y pénétrer? Quel est celui qui, ayant contemplé la vertu, ne l'aime point, ne languit point après sa possession?

» Il est vrai, très-vrai; j'ai contemplé la vertu sous ses plus nobles traits. Hélas! tellement nobles, que mes yeux en ont été éblouis. J'ai regardé Zénon avec admiration et désespoir.

» Apprenez plutôt à regarder ce qui est bien avec amour. Celui qui ne fait qu'admirer la vertu ne lui rend que la moitié de ce qui lui est dû. Elle demande à être chérie, intime-

ment cultivée; elle ne veut pas inspirer la crainte, mais la confiance; il faut l'aborder, non avec contrainte, mais avec ravissement. »

» Et qui peut connaître Zénon et se flatter de l'égaler jamais?

» Vous, mon jeune ami : pourquoi non? Vous avez de la pureté d'âme, de la sensibilité, de l'enthousiasme; vous avez aussi de l'ambition. Sous quels auspices meilleurs Zénon a-t-il pu commencer sa carrière? Courage! courage! mon fils! » Et s'arrêtant tout-à-coup, parce qu'ils s'étaient approchés insensiblement de la ville, pendant ce dialogue, il dit en posant sa main sur la tête de Théon : « Il ne faut que la volonté pour devenir aussi grand que Zénon. »

Théon avait commencé un soupir, mais l'action et le regard qui accompagnaient ces paroles du sage, le transformèrent sur ses lèvres en un sourire. « Vous voulez me rendre vain.

» Non, mais je voudrais vous rendre confiant en vous-même. Sans cette confiance, Homère n'eût jamais écrit son Iliade; Zénon lui-même ne serait pas révéré dans son portique.

» Penseriez-vous donc que la confiance en

soi pourrait faire de tous les hommes des Homère et des Zénon ?

» Non, pas de tous; mais d'un très-grand nombre. Plus de mille, à ce que j'imagine, avaient en eux-mêmes les semences d'une excellence qui n'a jamais été développée. Au reste, nous ne parlions ni de poésie ni de philosophie, mais seulement de vertu. Sans doute, il n'est pas donné à tous d'être poëtes ou philosophes, et tous peuvent être vertueux.

» Je crois, répliqua le jeune homme, rougissant modestement, que si je pouvais me promener tous les jours avec vous sur les bords du Céphise, je ferais quelquefois infidélité au portique.

» Les Dieux nous en préservent, s'écria le sage d'un air enjoué; moi, dérober un prosélite! et un prosélite de Zenon! Il pourrait m'en coûter cher.—Mais à quoi songez-vous, dit-il au jeune homme, après une pause.

» Je pensais, dit Théon, combien il est malheureux pour les hommes, que vous n'enseigniez pas dans les jardins, à la place du fils de Néoclès.

» Connaissez-vous le fils de Néoclès? demanda le sage.

» Me préservent les Dieux de le connaître au-

trement que par la renommée! Non, vénérable étranger, ne me faites pas le tort de croire que j'aie pû entrer dans les jardins d'Épicure. Peu de temps s'est écoulé depuis que je suis dans Athènes, mais j'espère que, dussé-je y passer ma vie entière, je ne serais jamais séduit par l'orateur du vice.

» Sur mon âme, je l'espère aussi. Mais vous dites que vous avez été peu de temps dans Athènes, vous y êtes venu sans doute pour étudier la philosophie.

» Oui; mon père a été l'un des suivans de Xénocrate; mais quand il m'envoya de Corinthe, ici, il m'ordonna de suivre toutes les écoles et de me fixer à celle qui me donnerait la plus haute idée de la vertu.

» Et vous avez trouvé que celle-là était l'école de Zénon?

» Je l'ai jugé ainsi : cependant, un jour je fus presque gagné par un jeune Pythagoricien, et j'ai été en danger une autre fois de devenir un des disciples de l'Académie.

» Pourquoi *en danger*? quoique vous ayiez fait un bon choix en vous attachant principalement à Zénon, vous auriez bien fait de suivre toutes les écoles, d'écouter toutes les doctrines d'une oreille attentive et impartiale.

Il y a quelques risques à courir, en s'adonnant à une secte particulière, fut-elle la plus parfaite; l'esprit se voile, le cœur s'endurcit. Oui, jeune homme! cela peut arriver, même au Portique. Aucune secte n'est exempte de préjugés et de prédilections.

» Je crois que vous dites vrai.

» Moi, j'en suis sur, répondit le sage d'un ton badin qu'il avait déjà pris plus d'une fois. Je suis sur que je dis vrai, et si j'avais eu besoin de preuves pour confirmer mon opinion, notre conversation actuelle me les aurait fournies.

» Comment cela?

» Si je vous l'expliquais, vous ne voudriez pas le croire en ce moment. Aucun homme ne peut apercevoir ses propres préjugés, non pas même quand un philosophe les lui montre. Mais patience! patience! le temps et les occasions favorables peuvent rectifier toutes choses. Vous n'avez pas pensé, sérieusement pensé, dit-il après un court silence, que vous étiez sans préjugés? Dix-huit ans au plus, si je puis juger d'après le teint, et point de préjugés! Eh! quoi, j'oserais à peine affirmer que j'en sois exempt moi-même et je crois avoir combattu plus fortement et plus lon-

guement contre eux que vous ne pouvez l'avoir fait.

» Mais que voudriez-vous que je fisse, demanda le jeune homme, timidement.

» Ce que je voudrais que vous fissiez? une chose fort étrange; rien moins qu'un tour ou deux dans les jardins d'Épicure.

» Dans les jardins d'Épicure! oh Jupiter!

» Oui, vraiment, par Junon.

» Quoi! entendre les lois de la vertu confondues et niées! entendre le vice disculpé, loué; l'impiété, l'athéisme, professés, inculqués à la jeunesse. Être témoin de ces orgies nocturnes où préside une débauche effrontée. Dieux! quelles horreurs Timocrate nous a révélées!

» Ces horreurs ont bien, en effet, de quoi vous effrayer; mais je crains que Timocrate ne se soit un peu trompé. Que les lois de la vertu aient jamais été réfutées et niées, et le vice justifié et préconisé publiquement par aucun homme faisant profession d'instruire les autres, c'est ce dont je serais fort tenté de douter. Et quand j'entendrais effectivement de semblables choses, j'en conclurais tout simplement que celui qui les profère est fou, ou qu'il se divertit à

changer la signification des mots, et qu'il entend par le terme vertu, le vice, et par celui de vice, la vertu. Quant à l'inculpation de propager l'impiété et l'athéisme, elle peut être exagérée, ou fondée sur de fausses interprétations. Plusieurs sont appelés impies, non parce qu'ils ont une religion plus mauvaise, mais seulement différente de ceux qui leur donnent ce nom; et plusieurs reçoivent celui d'athées, non parce qu'ils nient l'existence de Dieu, mais parce qu'ils ont sur son essence quelques idées qui leur sont particulières. A l'égard des orgies nocturnes, je ne puis en rien dire; je suis trop profondément ignorant sur ces matières, pour les excuser ou les condamner. Il peut exister de semblables choses, je n'en ai jamais ouï parler; mais tout est possible. Oui, ajouta-t-il en tournant son visage aimable vers le jeune homme, tout est possible, même que Timocrate ait pu mentir.

» Cette possibilité ne s'était réellement jamais présentée à mon esprit.

» Je le crois, mon jeune ami, et je vais vous en dire la raison. C'est parce qu'il vous disait des absurdités. Qu'un imposteur se tienne dans les bornes du probable, il aura peine à

s'emparer des esprits; mais qu'il donne dans le merveilleux, qu'il influence l'imagination, le jugement est bientôt subjugué; et le jugement une fois subjugué, que reste-t-il à l'homme, sinon la folie?

» Je me réjouirais sincèrement de trouver que la doctrine Gargettienne est moins monstrueuse que je ne l'avais pensé. Je dis *moins monstrueuse*, car je ne crois pas que vous voulussiez qu'elle me parût bonne?

» Je ne voudrais pas que vous crussiez aucune chose bonne ou mauvaise d'après ma décision. Le premier et le dernier précepte que je recommanderai toujours, est *de penser par soi-même*. Cette sentence des Pythagoriciens, *le maître le dit ainsi*, est très-mauvaise. Si le jeune homme dont vous me parliez tout-à-l'heure avait réussi à vous convertir à sa secte, vous croiriez maintenant à la métempsycose, par la seule raison que Pythagore l'enseigne.

» Mais je voudrais savoir si vous pensez du bien d'Épicure?

» Je ne désire point faire l'apologie d'Épicure, je veux seulement vous mettre en garde contre Timocrate. Mais nous voici dans la ville, et fort heureusement, car il sera bien-

tôt nuit. Je suis attendu chez moi par une compagnie de jeunes amis; si vous n'aviez pas tant de frayeur des orgies nocturnes, je vous engagerais à vous joindre à nous.

» Pourrais-je craindre rien de semblable avec un guide tel que vous? répondit en riant le jeune homme.

» Je ne crois pas la chose aussi impossible que vous semblez le penser, dit le sage en riant à son tour de bon cœur; puis approchant d'une maison tout en causant, d'une main il en ouvrit la porte, et de l'autre attirant doucement après lui le Corinthien, il lui dit : Je suis Épicure. »

CHAPITRE II.

L'ÉTONNÉ, l'effrayé Théon retira brusquement son bras, que retenait celui du sage; et reculant précipitamment en arrière, il serait probablement tombé, si l'une des statues qui décoraient la porte ne l'en eût empêché. Il s'appuya contre le piédestal, pâle, presque évanoui. Il ne savait ce qu'il devait faire; il savait à peine ce qu'il sentait; ses yeux ne distinguaient aucun des objets qui l'entouraient. Son conducteur, qui s'attendait peut-être à un effet semblable, ne se retourna point pour l'observer, mais s'avança devant lui de manière à le dérober à la vue de la compagnie, pour qu'il eût le temps de se remettre pendant les premières salutations.

« Soyez les bien retrouvés, mes enfans. Je suppose que vous en direz autant de moi.

Ça, vous êtes-vous laissé affâmer, ou sera-ce moi qui le serai ce soir? Avez-vous pris le parti de manger le souper, ou vous êtes-vous contentés de maudire mes retards?

» Le dernier, seulement le dernier, » répondit vivement un très-jeune homme à la mine éveillée, qui se hâtait pour arriver auprès de son maître. Un autre le suivit de près, puis un autre, et en moins d'un instant le sage se trouva renfermé dans leur cercle pressé.

« Merci de moi! s'écria-t-il; poussez-moi un peu plus loin, et vous renversez une couple de statues. » Alors regardant derrière lui : « Je vous ai amené (si toutefois il ne s'est pas enfui) un jeune Corinthien, très-aimable, pour lequel, en attendant qu'il ait recouvré l'usage de sa langue, je vous demande une favorable réception. » Puis il tendit sa main avec un regard engageant vers Théon, qui fit quelques pas, tremblant encore. Le nuage qui avait couvert ses yeux s'était dissipé; il discernait clairement la pièce où il était et ceux qui la remplissaient; mais, peut-être, sans le geste encourageant et plus encore le regard du sage, il se fût retiré, au lieu d'avancer. « Dans le salon d'Épicure!

dans ce salon où Timocrate a contemplé..... Horrible image! Et lui, le disciple de Zénon, l'ami de Cléanthe, le fils d'un suivant de Platon, il avait passé le seuil du vice, le seuil de l'impie Gargettien! » Oui, sans doute, il aurait fui, si ce mouvement amical, ce sourire enchanteur, ne l'avaient pas arrêté. Vaincu par eux, il avança, fit un effort pour reprendre ses esprits, et prit la main qui lui était offerte. Le cercle s'ouvrit; Épicure présenta un ami, et dit : « C'est à lui à vous apprendre son nom; je ne connais que son cœur, et seulement depuis deux heures; mais j'avoue que dans ces deux heures il a gagné le mien.

» Alors il sera mon frère, s'écria le jeune homme qui avait parlé le premier; et il courut embrasser Théon.

» Quand userons-nous de nos yeux, de nos oreilles, de notre entendement, au lieu de nous fier à ceux des autres? dit le sage, en frappant doucement la tête de son élève. Voyez, notre nouvel ami ne sait comment répondre à votre affection prématurée.

» Il attend, répliqua le disciple d'un air un peu boudeur, il attend de recevoir la même recommandation pour moi, que vous avez

donnée pour lui. Que le maître dise que mon cœur a gagné le sien, il ouvrira les bras à un frère.

» J'espère qu'il n'est pas assez fou pour cela, répliqua le philosophe en riant; j'espère qu'il jugera et des hommes et des choses avec son intelligence, et non avec celle d'Épicure ou de tout autre plus sage. Quand pourrai-je obtenir cela de Sofron? ajouta-t-il en souriant et secouant la tête. Sofron pourrait-il me le dire?

» Non, il ne peut le dire, répliqua l'écolier en souriant aussi et hochant la tête, comme pour contrefaire son maître.

» Allez, allez, fripon; conduisez-nous à notre souper : j'ai grand peur que vous ne l'ayez dévoré.» Puis, se tournant vers Théon et s'appuyant familièrement sur son épaule, il traversa la salle ou plutôt le vestibule, et entra dans une spacieuse rotonde.

Une lampe, suspendue au milieu du plafond, éclairait une table, sur laquelle un repas élégant, quoiqué simple, était servi. Autour des murailles on voyait, dans des niches placées à distances égales, douze statues des meilleurs maîtres; entre chaque figure, une lampe brûlait sur un petit trépied.

A côté de l'un d'eux, une femme à demi couchée sur un lit, paraissait étudier avec une attention profonde un livre qu'elle tenait sur ses genoux. Sa tête, inclinée, empêchait les arrivans d'apercevoir son visage, que leur cachait encore sa main qu'elle tenait au-dessus de ses yeux, pour les garantir de la lumière; son coude, placé sur l'un des bras du lit, favorisait cette position. A ses pieds, était assise une jeune fille, près de laquelle reposait une lyre silencieuse et oubliée de sa maîtresse. Les yeux de cette jeune fille avaient emprunté à la Crète leur noir brillant; mais l'âme de tendresse qui les animait était purement ionienne. Ses lèvres vermeilles et arondies, en s'ouvrant à demi, laissaient voir deux rangs de perles que Thétis aurait enviées. Un œil vulgaire n'aurait peut-être rien remarqué dans cette physionomie dont les traits n'offraient pas l'harmonie dorique, dont le teint portait l'empreinte d'un soleil africain; mais Théon ne vit point ces défauts : car ses regards rencontrèrent ceux que la jeune personne fixait sur sa studieuse compagne. Jamais aucun livre n'avait été parcouru avec plus d'ardeur, que ces beaux traits ne l'étaient par les yeux si doux qui

semblaient les adorer. Le bruit des pas réveilla la vierge de sa contemplation, Elle se leva, rougit en rendant à demi le salut de son maître, et se retira timidement en arrière. La liseuse était encore penchée sur le rouleau qui l'occupait si fortement, quand le sage, s'avançant et posant le doigt sur son épaule. « Que lisez-vous, ma fille? » lui dit-il. Elle laissa tomber sa main et tourna les yeux et la tête vers lui. Quel visage elle révéla, alors! Ce n'était point cette beauté de la fraîche et vermeille adolescence, qui appelle l'amour et le désir, c'était cette dignité, cet empire sur soi-même, qui sied à l'âge où la raison est pleinement développée; cette noblesse qui, annonçant celle de l'âme, commande le respect et promet des délices et de l'instruction. Ses traits étaient ceux de Minerve et non ceux de Vénus. Ses yeux, dont les regards fermes et profonds pénétraient jusqu'au fond des cœurs, étaient couverts de sourcils parfaitement tracés, que la réflexion et non l'âge avait légèrement contractés au milieu d'un front, d'ailleurs uni et poli comme le marbre. Le nez plutôt romain que grec et tout-à-fait régulier, aurait, sans avoir rien de masculin dans sa forme,

donné à la physionomie une expression sévère, si tout ce qui est aimable et gracieux n'avait pas habité autour de la bouche et du menton élégamment arrondi et dessiné à la grecque. Le teint était du rose le plus doux, si doux qu'à peine pouvait-il se distinguer sur une couche de lis, à moins qu'une émotion passagère n'en renforçât la nuance, comme dans cet instant où l'apostrophe du sage fit naître une vive rougeur. Elle roula le livre et se leva. Sa taille était beaucoup au-dessus de la stature ordinaire des femmes; mais chaque membre, chaque mouvement était proportionné, harmonieux. « Je lis un traité de Théophraste, répondit-elle, éloquent, ingénieux et chimérique. Je suis tentée d'y répondre. »

Sa voix était pleine et sonore, comme les cordes d'une harpe vibrant sous les doigts d'un maître habile.

« Personne ne pourrait le faire mieux, dit le sage, mais j'aurais cru le vieux péripathéticien déja réduit au silence, par la plume la plus élégante, la plus ferme, la plus délicate d'Athènes. »

Elle s'inclina à ce compliment. « Serait-ce

donc la fameuse Léontium? murmura Théon, Timocrate est sûrement un menteur.

» Il me semble, reprit Léontium, que je n'aurais pas trouvé ce soir que Théophraste eût si souvent tort, s'il ne m'avait pas trop fait sentir qu'il se croyait toujours raison. Dois-je chercher la cause de cela dans la vanité de l'auteur ou dans la mienne?

» Peut-être, dit le maître en souriant, la trouveriez-vous dans l'une et dans l'autre.

» Je crois que vous avez deviné juste. Théophraste, en trahissant son amour-propre, blesse le mien. Celui qui veut prouver qu'une certaine manière de voir les choses est bonne, ne devrait pas oublier qu'il lui faut prouver en même temps que toutes les autres sont mauvaises. Si cette idée ne le rend pas plus circonspect dans ses efforts pour persuader, elle l'engagera du moins à les accompagner d'une modestie convenable. Mais je ne veux point jeter sur Théophraste, en particulier, un blâme dont un seul, à ma connaissance, a toujours été exempt. La douceur et la modestie, ces qualités indispensables pour ceux qui veulent instruire leurs semblables, sont malheureusement celles qu'ils possèdent le plus rarement. Ce sont

ces qualités qui gagnèrent à Socrate l'esprit de la jeunesse athénienne ; et ce sont-elles, ajouta Léontium en s'inclinant devant son maître, qui assureront à Epicure le même empire.

» Si l'éloge que vous me donnez, ô ma fille, pouvait être accepté par moi, je ne douterais nullement de la vérité de votre prophétie; car, en effet, la manière de démontrer une vérité fait le plus souvent autant d'impression sur l'auditeur que la vérité elle-même. Il est aussi difficile de recevoir les paroles de la sagesse prononcées avec rudesse, que d'aimer la vertu chez l'homme austère et repoussant. » Il s'approcha de la table tout en parlant. Pendant le souper, les yeux de Théon se fixèrent souvent sur les traits du disciple féminin. Tant de grâces, tant de majesté, surtout cette intelligence si supérieure. Et c'était là, c'était là cette Léontium à qui Timocrate avait donné des noms si infâmes; c'était là cet Épicure à qui il avait prêté des actions trop horribles pour les rappeler même en pensée. Et ceux-ci, continuait-il en parcourant le cercle, sont les victimes dévouées aux vices d'un maître impie.

» Vous êtes arrivé bien à propos ce soir, cria Sofron, en s'adressant au philosophe; oui, bien à propos pour les poumons de deux de vos disciples.

» Et pour les oreilles d'un troisième, interrompit Léontium. J'ai été forcée à faire retraite.

» Quel était le sujet, demanda Épicure.

» Si le vicieux était plus justement l'objet de l'indignation, que celui du mépris. Métrodore soutenait la première opinion; moi, la seconde. Le maître décidera.

» Il donnera son opinion, certainement; mais ce ne sera point une décision.

» Bien; et votre opinion est.....

» Ni celle de l'un, ni celle de l'autre.

» Comment! Je n'ai jamais pensé que la question eût plus de deux faces!

» Elle en a cependant une troisième; et j'ai vu peu de questions qui n'en eussent autant. Si j'avais regardé les vicieux avec indignation, je n'en aurais pu jamais ramener un seul à la vertu. Si je les avais regardés avec mépris, je n'aurais jamais désiré en regagner un seul.

» Comment se fait-il, interrompit Léontium, que les écoliers connaissent encore aussi peu l'esprit du maître? Quand avons-nous vu

Épicure regarder le vicieux autrement qu'avec compassion ?

» Il est vrai, dit Métrodore, je ne sais comment j'ai pu oublier cela, puisque c'est le seul point sur lequel j'ai eu plus d'une fois la présomption de disputer contre lui, et sur lequel j'ai persisté à conserver une opinion différente de la sienne.

» Ne parlez pas de présomption, mon fils. Chacun n'a-t-il pas le droit de penser par lui-même? Quel est celui dont la voix infaillible est digne de réduire au silence celle de tous ses frères? Souvenez-vous que votre résistance à mes argumens dans cette occasion, rend votre conviction plus flatteuse pour moi dans les autres. A l'égard du sujet dont il s'agit, si je suis jaloux de vous amener à mon avis, je connais un raisonneur dont les argumens sont bien plus forts et plus persuasifs que les miens, et qui avant peu saura vous convaincre.

» Qui serait-ce?

» Nul autre que le Temps, aux cheveux gris : lui qui, en nous faisant avancer doucement sur le chemin de la vie, nous montre plus d'une vérité que nous n'avions jamais entendue dans les écoles, et nous en

prouve plus d'une que nous avions entendues sans vouloir les croire. Notre passage dans ce monde peut seul nous le faire bien connaître. Les leçons du sage ne suffisent point pour nous instruire de ses secrets. C'est en étudiant soi-même les hommes, que l'on parvient à savoir ce qu'ils sont; les rapports d'autrui nous sont toujours inutiles sur ce point. Vous, mon fils, quand vous aurez fourni une plus grande partie de votre carrière, quand vous aurez observé plus long-temps l'humanité, vous penserez (du moins j'espère que vous penserez) que ce n'est point un faux jugement qui nous rend indulgens pour les fautes, et même pour les crimes de nos semblables. Dans la jeunesse, on agit par l'impulsion du sentiment, et l'on sent avant de s'être recueilli pour juger. Une action vicieuse en elle-même, ou seulement telle dans notre opinion, nous remplit d'horreur; nous détournons la vue avec effroi de celui qui la commet, sans prêter l'oreille à ce qui pourrait être allégué à sa décharge, soit en considérant son ignorance, soit en ayant égard à mille circonstances qui ont pu l'égarer. Dans un âge plus mûr, si les progrès de notre raison ont suivi ceux de nos années, les

considérations atténuantes qui peuvent servir d'excuse au coupable, nous apparaissent clairement. Alors, et seulement alors, l'indignation contre le crime se perd dans la pitié que l'homme nous inspire.

» Je dois être le dernier, dit Métrodore en rougissant profondément, à faire des objections sur la clémence de mon maître envers ceux qui ont commis des fautes. Mais il est des vices différens de ceux dont il m'a sauvé, qui, s'ils ne sont pas plus indignes de l'homme, sont du moins plus impardonnables, parce qu'on y est porté par des tentations moins puissantes; et plus révoltans, parce qu'ils naissent moins de l'ignorance irréfléchie que d'une dépravation calculée.

» Ne sommes-nous pas toujours enclins, dit le sage, à pallier nos torts alors même que nous semblons les condamner? N'est-ce pas une supercherie ordinaire à notre amour-propre, que de mettre nos vices en balance contre ceux de nos voisins plus coupables? »

Le disciple se pencha sur la table, et posant son visage sur la main de son maître, cacha la vive rougeur qui s'étendait sur ses joues. « Je ne cherche pas à justifier les vices de la première jeunesse de Métrodore. J'aime

à les considérer dans toute leur énormité; car plus les vices de sa jeunesse sont haïssables, plus grande est la dette de gratitude contractée envers toi, par sa maturité. Mais dis moi, ajouta-t-il, en levant les yeux sur le visage bienveillant du sage, dis-moi ô mon guide et mon ami! l'âme de Métrodore a-t-elle jamais été basse ou perfide; son cœur a-t-il jamais manqué à la reconnaissance, à l'amitié?

» Non, mon fils, dit Epicure, avec un visage rayonnant de bonté, et une larme brillait dans son œil. Non, le vice n'a jamais étouffé la vive sensibilité de ton cœur, ni dominé la belle candeur de ton âme. Mais, mon fils, quelques années plus tard... Quelques années plus tard, qui sait ce qui serait arrivé! Crois-moi, nul ne peut boire impunément à la coupe du vice. Mais vous me direz qu'il existe des qualités d'une nature tellement horribles, qu'elles doivent placer celui qui se laisse gouverner par elles hors de la société des homme vertueux. La méchanceté, la cruauté, la fausseté, l'ingratitude, sont des crimes qui, selon vous, ne doivent inspirer pour ceux qui les commettent, aucun sentiment plus doux que la haine, ou le mépris.

Cependant, peut-être ces qualités ne sont-elles pas naturelles au cœur qu'elles gouvernent en ce moment. Des impressions fatales, des exemples vicieux peuvent influer sur l'âme tendre de l'enfance, pervertir les dons les plus précieux, donner à la jeune plante une fausse direction dès sa racine, et flétrir dans leurs germes les fleurs de la vertu. Dites, ne devons nous pas être émus de pitié, à la vue de la maladie morale d'un de nos frères; ne devons-nous pas tâcher de le guérir? Mais si le mal était incurable, si la difformité de l'esprit était devenue permanente, et le cœur complètement corrompu? alors, nous n'aurions que plus de motifs de compassion. Le malheur d'un être n'est-il pas au comble, quand ses erreurs sont sans espoir de retour? Oh mes fils! le méchant peut faire du mal aux autres, mais il ne peut leur infliger aucune peine plus grande que celles qu'il endure lui-même. Je suis sûr que de tous les maux qui déchirent le cœur de l'homme, il n'en est point qui puissent être comparés à ceux qu'on éprouve, sous l'influence des passions viles.

» Oh! s'écria Théon, regardant Epicure en rougissant. J'ai long-temps reconnu le

pouvoir de la vérité, mais avant cette soirée, je n'avais jamais senti sa persuasion.

» Je vois que vous n'étiez pas né pour être stoïque, dit le maître en souriant, mais mon fils, qui vous a inspiré tant d'amour pour Zénon?

» Ses vertus, répondit le jeune homme, avec un peu d'orgueil.

» Dites son beau visage et ses beaux discours, répartit le philosophe d'un ton d'ironie badine. Cependant ne soyez point faché contre moi, et il tendait la main à Théon. J'admire beaucoup votre maître, je vais l'entendre fort souvent.

» Est-il vrai?

» Très-vrai, qu'y a-t-il là de si surprenant?

» Vous n'étiez pas présent quand..... Théon s'arrêta et baissa les yeux avec confusion.

» Aujourd'hui? oui j'y étais, et j'ai entendu une description de moi qui pouvait le disputer en bouffonerie à celle du bon Socrate, dans la comédie des *Nuées*. N'avez-vous pas trouvé mon portrait bien ressemblant? Et se plaçant de côté sur sa couche, il regarda Théon en face.

» Moi,... moi..., balbutia le jeune homme, les yeux toujours baissés.

» Je pense qu'il l'est, dit le sage, comme s'il achevait la phrase pour lui.

» Je pense le contraire, je le jure, s'écria l'ardent jeune homme, et il paraissait prêt à se jeter aux pieds du philosophe. Oh! pourquoi ne vous êtes vous pas montré pour imposer silence à l'imposteur!

» Vraiment mon fils, l'imposteur était trop plaisant pour donner l'envie de se mettre en colère, et trop absurde pour qu'on put être tenté de lui répondre.

» Et cependant on le croyait!...

» Cela devait être.

» Mais alors pourquoi ne pas le réfuter?

» C'est ce que je fais; je lui réponds par ma vie. C'est la seule manière dont un philosophe puisse jamais répondre à un fou, ou comme dans ce cas ci, à un coquin.

» Je suis réellement confondu, s'écria Théon en fixant tour-à-tour le philosophe et Léontium, puis jetant un regard rapide sur le cercle: je suis confondu d'étonnement et de honte, poursuivit-il les yeux baissés, en pensant que j'ai pu écouter ce menteur de Ti-

mocrate! Combien vous avez dû me trouver fou!

» Pas plus fou que Zénon, dit en riant Epicure. Comment blâmer un écolier de croire ce qu'un philosophe écoute?

» Oh! si Zénon vous connaissait!

» Alors, il me haïrait, sans doute.

» Vous plaisantez?

» Non je parle très-sérieusement. Ignorez-vous que celui qui dispute contre nos doctrines, désire toujours voir du mal dans nos actions. Rien n'est plus provoquant qu'un homme dont les discours sont vicieux et la conduite vertueuse.

» Mais vos discours ne sont pas vicieux.

» J'espère que non, mais d'autres peuvent les trouver tels; et pour un homme de bonne foi qui prêche une doctrine différente, la mienne ne doit pas être la meilleure.

» Mais Zénon se méprend sur votre doctrine.

» Je ne doute point qu'il ne l'expose mal.

» Il se méprend sur elle j'en suis sûr. Il croit que vous ne reconnaissez d'autre loi, d'autre principe d'action, que le plaisir.

» Il croit la vérité.

» Impossible! Il croit que vous enseignez

aux hommes à se moquer de la vertu, à se plonger dans la volupté et le vice.

» Ici il se trompe.

La physionomie de Théon peignait tour-à-tour l'incertitude et la curiosité. Il regardait le philosophe, puis quand il cessait de parler, ses yeux parcouraient timidement l'assemblée. Il voyait un sourire sur tous les visages.

» Les orgies sont finies, dit Epicure en se levant, et se tournant avec une gravité affectée, vers le jeune Corinthien. Vous avez vu les horreurs de la nuit, si elles vous laissent quelque curiosité pour les mystères du jour, soyez à notre jardin demain au lever de l'aurore et vous serez initié. »

CHAPITRE III.

Les coursiers du soleil n'avaient pas encore monté l'horizon, quand Théon s'achemina vers les jardins. Il en trouva la porte ouverte et il entra dans un chemin large et uni, ombragé de chaque côté, par des lièges, des tilleuls, des chênes et d'autres arbres les plus beaux des forêts. Cette route le conduisit à une plaine riche et variée, à travers laquelle l'Illissus promenait doucement ses ondes paisibles, que le jour naissant faisait paraître d'un argent pur. De là, il pénétra dans un boccage épais. L'oranger, le laurier, le myrthe étendaient leurs branches au-dessus de sa tête et leurs fleurs en s'épanouissant au soufle du matin, répandaient les parfums et la rosée. Une voluptueuse indolence, pénétrait dans l'âme du Corinthien : il croyait respirer l'air, sentir la félicité de l'Elisée. D'un pas

lent et mesuré, il errait dans les détours de ce labyrinthe de verdure, quand il se trouva tout-à-coup sur une pièce de gazon en face d'un beau temple. Cette pelouse était entourée de trois côtés par des massifs d'arbustes fleuris, et l'Illissus fermait le quatrième, laissant découvrir au loin, des bois, des collines ondoyantes qui se peignaient alors des riantes couleurs de l'aurore. L'édifice était petit, circulaire, de marbre de Paros et d'ordre dorique. Un portique ouvert régnait autour, et le toit s'élevait en dôme. Les teintes rosées de l'orient brillaient sur les colonnes polies, comme la rougeur de l'amour sur les joues de Diane quand elle contemple son Endimion.

Théon s'arrêta. L'aspect de ce lieu était céleste. Il se livrait en silence à tout son charme, quand son œil fut attiré par une draperie qui flottait à travers les colonnes. Il avança et vit une figure appuyée contre l'une d'elles. C'était le fils de Néocle. Le soleil qui lançait en ce moment ses premiers rayons au-dessus des montagnes, donnait à plein sur la tête élevée du philosophe, dont les yeux étaient fixés sur le ciel et qui paraissait méditer profondément: ses traits reposés annonçaient le calme de la sagesse; ses bras étaient croisés et ses

vêtemens tombaient en long plis jusques sur ses pieds. Théon volait vers lui, mais il s'arrêta soudain, craignant de troubler ses méditations. Au bruit qu'il fît, le sage tourna la tête; « soyez le bien venu dans le jardin du plaisir; puisse-t-il être pour vous l'asile de la paix, de la sagesse et de la vertu.

Théon, inclina sa tête sur la main du sage. » Enseignez-moi, guidez-moi, faites de moi tout ce que voudrez, mon âme est entre vos mains.

» Elle est sensible et pure, dit le Gargettien. Les années la rendront plus forte; espérons que sa candeur ne sera pas altérée. Voyez cet astre, aimable et brillant à son crépuscule, il recueille toute sa puissance et toute sa beauté pour son midi, et marche paisible et glorieux à son déclin, Qu'il en soit ainsi de vous ô mon fils; ouvrez vos yeux et vos oreilles; connaissez, chérissez ce qui est bon. Une fois entré dans le chemin de la vertu, vous le suivrez toujours, car il vous paraîtra doux, il n'offre que repos et plaisir.

« Ah! s'écria Théon, combien la vertu est différente dans votre bouche ou dans celle de Zénon.

« La doctrine de Zénon, répliqua le sage,

est sublime : quelques grands hommes sortirons de son école; un monde aimable de la mienne. Zénon a regardé l'homme et moi les hommes. Il n'y a que des philosophes qui puissent être stoïciens, nous pouvons tous être épicuriens.

» Mais, demanda Théon, la vertu n'est-elle pas unique?

» Oui, mais les hommes l'on revêtue d'habits divers ; quelques-uns la représentent entourée de nuages obscurs, de tonnerres grondans ; d'autres, riante et douce au milieu des plaisirs. Les docteurs, mon fils, disputent plus souvent sur les mots que sur les choses, et sur les moyens que sur la fin. Au portique, au licée, dans l'académie, à l'école de Pythagore, dans le tonnean de Diogène, l'on vous montre la vertu ; dans mes jardins, c'est le bonheur vers lequel on dirige vos regards. Maintenant, ouvrez les yeux, examinez les deux divinités ; dites, ne sont-elles pas une seule et même chose ? La vertu n'est-elle pas le bonheur ? Le bonheur n'est-il pas la vertu ?

» Serait-ce là tout le secret de votre doctrine ?

» Il n'en existe point d'autres.

» Point d'autres ? Mais... mais alors, sur quoi porte la dispute ? Comme vous l'avez dit avec vérité ; seulement sur les mots.

» Oui, à un trés-haut degré, cependant pas entièrement. Nous sommes tous adorateurs de la vertu, mais des adorateurs de différens caractères.

» Et ne peut-elle pas alors favoriser les uns plus que les autres ?

» C'est une question, reprit le Gargettien d'un ton enjoué, à laquelle chacun répond en sa faveur. Si vous me l'adressiez, continua-t-il, avec un de ses plus doux sourires, je vous dirais que je me sens vertueux, parce que mon âme est en repos.

» Si telle est votre règle, vous niez, avec les stoïciens, que la douleur soit un mal ?

» Nullement : tout au contraire, je tiens qu'elle est le plus grand des maux ; et le but unique de ma vie, de ma philosophie, est de l'éviter. Nier que la douleur soit un mal, est un jeu de mots aussi puéril que celui de l'Eléen, quand il niait le mouvement : l'un et l'autre existent pour l'homme qui a l'usage de ses sens ; et, quand à leur existence, ou leur non existence abstraite, cela peut fournir des argumens frivoles pour nos heures

de loisir, mais ces argumens ne peuvent jamais être reçus comme des vérités dont on puisse tirer des conséquences applicables à la morale pratique. Nier que la douleur soit un mal, est plus absurde encore que de nier son existence, et on la nie par cette même assertion; car son existence n'est apparente que par ses effets sur nos sens, et comment l'admettre, en niant les phénomènes d'après lesquels seuls nous pouvons la reconnaître? Mais laissons ces matières aux dialecticiens du portique. Je me sens vertueux, parce que mon âme est en repos. Avec de mauvaises passions, je serais troublé, inquiet; avec des appétits déréglés, mon corps et mon esprit seraient malades; par cette raison et seulement par cette raison, j'évite les uns et les autres.

» Seulement par cette raison?

» Oui, la vertu est un plaisir; si elle n'était pas un plaisir je ne la suivrais pas. »

Théon était prêt à laisser éclater un étonnement mêlé d'indignation, quand le sage, appuyant doucement sa main sur son bras, avec un sourire et une inclination de tête qui sollicitaient l'attention, poursuivit ainsi....

« Les philosophes qui veulent que nous nous

attachions à la vertu pour elle-même, et indépendamment des plaisirs et des avantages que nous pouvons y trouver, sont de sublimes visionnaires, qui bâtissent une théorie sans examiner sur quel fondement ils l'établissent. Pourquoi mes yeux s'arrêtent-ils sur le Cupidon de Praxitèle ? C'est parce qu'il est beau, parce qu'il me donne des sensations agréables. S'il ne me donnait pas des sensations agréables, pourrais-je le trouver beau, le regarder avec délice ; me croiriez-vous sage, si, dans ce cas, je donnais une seule dracme pour l'acquérir ? Quel autre moyen avons-nous pour juger des choses, si ce n'est l'effet qu'elles produisent sur nos sens ? Nos sens sont donc les juges de toutes choses ; et le but de tous les hommes est de satisfaire leurs sens. En d'autres termes, leur but est le plaisir ou le bonheur ; et si la vertu n'était plus reconnue propre à les y conduire, ils feraient bien de la fuir, comme ils doivent maintenant fuir le vice.

» Vous ne connaissez alors aucun autre plaisir que la vertu, aucun autre mal que le vice ?

» Non pas absolument. Je pense seulement que la vertu est le plus grand des plaisirs,

et le vice ou les passions effrénées, les désirs déréglés, le pire des maux. D'autres plaisirs sont requis pour former l'état de bien être qu'on peut appeler bonheur, et d'autres maux sont capables de troubler, peut-être de détruire, le repos du plus vertueux, du plus sage des hommes.

» Je commence à voir plus de raison dans votre doctrine, dit le jeune homme, levant timidement les yeux sur le philosophe.

» Et une dépravation moins horrible, dit le Gargettien en riant : mon jeune ami, continua-t-il d'un ton plus sérieux, apprenez à juger désormais sur votre propre connaissance, et non sur le rapport d'autrui. La crédulité est toujours ridicule, et souvent dangereuse : elle a fait de plus d'un homme d'esprit, un sot; et de plus d'un honnête homme, un coquin; mais n'avez-vous aucune objection à me faire? Vous dites que vous voyez plus de raison dans ma doctrine, ce qui implique que vous me croyez seulement moins de tort que vous ne m'en supposiez.

» Je suis un athlète bien jeune, bien peu habile, et vraiment incapable de me mesurer avec un tel maître.

» L'un n'est pas une conséquence de l'autre. Un mauvais logicien peut avoir un très-bon entendement, et un jeune esprit peut être, et juste et fort. Si mon argument a quelque vérité, il n'est pas nécessaire d'être un philosophe pour s'en apercevoir; s'il n'en a point, il faut moins qu'un logicien pour le réfuter.

» Il me semble que je pourrais faire quelques objections; mais elles sont si confuses, si peu distinctes, je crains presque de les présenter.

» J'ose dire que je pourrais deviner la plupart; mais j'aime mieux laisser votre esprit remplir sa tâche. Pensez à loisir sur le sujet, et vous proposerez vos questions un de ces matins ou de ces soirs, devant mes disciples. L'on s'instruit mieux dans un dialogue que dans un cours, et un dialogue n'en vaut que mieux, soutenu par plus de deux interlocuteurs. Ainsi, notre conversation finit justement avec notre promenade. Voyons quels amis nous avons ici. J'ai sûrement entendu des voix.»

Leur marche, qui avait été circulaire, les avait ramenés devant le temple. « C'est ma retraite favorite, dit le sage, en montrant une

belle rampe, qui conduisait à une porte ouverte. Ils entrèrent dans une salle ronde, spacieuse et voûtée, qui occcupait tout l'édifice. Les murs étaient ornés des meilleurs ouvrages de Zeuxis et de Parhasius, et de quelques tableaux originaux d'Apelles. Une seule statue était au centre de la pièce, élevée sur un piédestal. C'était une Vénus-Uranie, de la main de Lysipe, bien digne de présider les jardins consacrés aux plaisirs vertueux. Les cieux étaient représentés sur le plafond, qui s'arrondissait en dôme; sur le fond d'un bleu foncé, les étoiles, le soleil, les planètes, se détachaient en relief d'or. Cependant, deux figures animées fixèrent bientôt l'attention de Théon. Dans l'une, il reconnut Métrodore, quoiqu'il n'eût observé que très-peu son visage le soir précédent. Il était occupé à peindre. Sa taille avait plus de grâce que de dignité, et ses traits, plus d'expression que de beauté. Ses yeux noirs, vifs et perçans, portaient le regard ardent et profond d'un peintre sur son modèle; son front bas se renflait sensiblement vers les tempes; ses cheveux, d'un brun foncé et brillant, étaient courts et bouclés. Ses joues se coloraient, en ce moment, du feu, et peut-être de l'impatience d'un ar-

tiste; sa bouche, qui se contractait voluptueusement, offrait aussi quelque chose de légèrement satyrique; et le menton relevé, contribuait à cette expression. Léontium était son modèle. Elle se tenait plutôt qu'elle ne s'appuyait contre une des colonnes, un bras posé sur une tablette de marbre, et tenant dans sa main entr'ouverte, un livre déroulé; l'autre bras, caché à demi par ses draperies, tombait négligemment à côté d'elle. Son beau visage se tournait un peu sur l'épaule gauche, pour rencontrer l'œil du peintre. Aucun muscle n'était en action. Sa bouche ne paraissait pas respirer. Si calme, si pâle, si immobile, elle paraissait une statue; mais si noble, d'une beauté si sévère, qu'on eut dit la Minerve de Phidias.

» Je ne puis faire ce que je vois, cria Métrodore, en jetant son pinceau, il faudrait être au moins Apelle pour peindre ce visage, et il repoussa le chevalet avec dépit.

» Quoi! dit Léontium, en laissant un sourire céleste déranger la douce gravité de ses traits, et toute ma patience serait perdue?

» Je suis un aveugle, un étourdi Béotien, un sauvage Spartiate, continua l'artiste dé-

sappointé: allons, et saisissant son pinceau, il se préparait à détruire son ouvrage.

» Non, sur votre vie, s'écria Léontium; et courant à lui, elle éloigna sa main du tableau. « Oh! que ces hommes de génie sont humoristes et capricieux. Assurément, si mon visage était aussi beau de moitié que celui-ci, Junon en serait jalouse.

» Et qui sait si elle ne l'est point? Une croûte, une vile croûte, murmurait encore l'impatient disciple; cependant la colère s'effaçant peu à peu de son visage, comme en dépit de lui-même, il se tourna vers Léontium en souriant.

» Et voici le maître et le jeune Corinthien qui se moquent de vous, dit Léontium.

Ils approchèrent. » Etes-vous connaisseur? demanda Métrodore à Théon.

» J'avoue que je ne le suis point; quoique cet aveu ôte le mérite des complimens que je pourrais vous faire.

» Moi je le suis, dit le Gargettien en plaisantant, et quoique j'en aie toutes les envies du monde, je ne puis rien trouver à redire dans cet ouvrage. Le dessin, la couleur en sont parfaits. Le port et l'attitude sont d'une exacte ressemblance. Les traits aussi. La seule chose sur laquelle ma mauvaise humeur peut

tomber, serait peut-être l'expression trop jeune, moins pensante que celle de l'original.

» Et bien c'est cela, c'est cela même, s'écria le disciple, tout son dépit reparaissant sur sa physionomie. C'est le regard d'une idiote, et non le regard d'une femme d'esprit.

» Ce n'est complètement ni l'un ni l'autre; seulement celui d'Hébé au lieu de celui de Junon. Cela se rapprocherait davantage de notre Hédeïa.

» D'un monstre! balbutia l'artiste tout en colère.

» Oh Hercule! s'écria le sage, ce que c'est que de toucher un endroit sensible. Mieux vaudrait briser la jambe d'un homme, que d'envoyer une plume légère sur sa peau écorchée. Si je lui eusse dit, continua-t-il en se tournant vers Théon, qu'il avait peint un Thersite difforme, il m'aurait remercié, plutôt que de ce joli compliment d'une fraîche et riante Hébé.

» Je pourrais aussi bien avoir fait l'un que l'autre, je ne me serais pas plus éloigné du modèle.

» Je m'incline à ce discours flatteur, dit

Léontium en posant la main sur sa poitrine et saluant le peintre avec une gravité comique.

Il s'efforça en vain de résister à l'envie de rire qui le gagnait, et regardant son maître :

« Que voulez-vous que je fasse de cela ?

» Comme vous ne voulez pas d'une Hébé, un philosophe ne vous plairait sans doute pas davantage. Cependant, en donnant aux cheveux une teinte d'argent, cela serait, je pense, un admirable Epicure.

» Allons, ne rendez pas le fou furieux, dit Léontium en posant sa main sur l'épaule de Métrodore; alors s'adressant à Théon : Jeune homme, je vous le recommande, si vous desirez devenir philosophe, ne vous jouez pas à la peinture, à la musique, ou à la poésie. Il ne faut que l'une d'elles pour empêcher un homme d'être sage.

» Mais non pas une femme je suppose, reprit Métrodore, puisque vous les cultivez toutes trois.

» Vous êtes habile à rendre les complimens ce matin; mais si vous vouliez un remercîment pour celui-là, il fallait le dire d'un air plus gracieux. Mais venez, mon pauvre ami, nous tâcherons de vous rendre votre bonne

humeur. Rien de plus efficace pour cela qu'un peu de flatterie. Ici, mon jeune Corinthien : (Et elle passa de l'autre côté de la pièce, faisant signe à Théon de la suivre auprès d'un tableau nouvellement peint, posé contre le mur) Vous pouvez, sans grandes connaissances, voir la beauté de cet ouvrage, la perfection de cette ressemblance.

C'était en effet frappant... » Admirable ! dit Théon après avoir long-temps regardé avec ravissement, en comparant la copie avec l'original.

» Un peu flatté, je crains même beaucoup flatté, dit Epicure, s'approchant d'eux avec un sourire.

» Flatté, s'écria Métrodore, un Parhasius ne pourrait flatter un modèle semblable.

» Vous voyez comme je suis gâté par mes disciples, dit le Gargettien à Théon.

» Mais vous pensez, continua Métrodore, que je n'ai fait que le rendre passablement.

» Bien plus, c'est votre maître lui-même. La dignité de sa taille, la grâce de son attitude, la noblesse de ses traits, la bonté toute divine de sa physionomie. Si nous n'avions pas à révérer l'original, il faudrait adorer votre copie.

Ils furent interrompus par l'entrée d'une foule de disciples, au milieu des salutations desquels, le jeune Sophron se fit jour, respirant à peine, par l'effet d'une course rapide et d'un rire presque convulsif.

CHAPITRE IV.

« Préparez-vous ! préparez-vous, cria le disciple haletant. Oh Pollux ! quel couple ! le contraste ferait pâmer un Scythe.

« Qu'est-ce ? Que nous annoncez-vous ? s'écrièrent en même temps une douzaine de voix.

« Je vous le dirai tout-à-l'heure. Laissez-moi respirer, cependant il faut que je me hâte : ils viennent sur mes pas ; Gryphus le cynique, vous le connaissez presque tous ? Eh bien ! il nous arrive, côte à côte avec le jeune Lycaon.

» Ici ? dit le maître en souriant, qui peut me procurer l'honneur d'une telle visite ?

« Oh ! votre renommée sans doute.

« Je crains bien que vous n'ayez joué quelque tour au vieux cynique, dit Epicure.

« Non, s'il est joué, je n'y suis pour rien. Nous étions, Lycaon et moi, sur les marches du Prytanée, à disputer, je ne sais plus sur quoi, lorsque Gryphus passa par là, et s'arrêtant tout court au milieu des degrés : « Etes-vous disciples d'Epicure de Gargettium ? — Nous le sommes, ai-je répondu ; car Lycaon restait immobile de surprise.— « En ce cas, vous allez me conduire vers lui. — « De tout mon cœur, lui dis-je encore, mon compagnon demeurant toujours muet. — Nous partons en ce moment pour les jardins, et nous tiendrons à singulier honneur, d'être les conducteurs d'un personnage aussi remarquable. Je voulais le placer entre nous, mais Lycaon ne paraissait point du tout pressé de partager avec moi cette distinction : il se retira, et se glissant derrière moi, se plaça à ma droite, Oh Jupiter ! je n'oublierai jamais le contraste entre mes deux acolytes : d'un côté, le cynique grotesque, sale, tout hérissé ; de l'autre, l'élégant, le beau, le délicat Aristipien. La foule se rassemblait derrière nous. Lycaon aurait voulu fuir, mais je le tenais ferme par sa manche. Quand nous fûmes près des jardins, je leur échappai dans un carrefour, et j'ai couru assez vîte pour

vous prévenir à temps ; mais les voici, regardez ! »

En effet, les deux figures paraissaient à la porte, et le contraste n'était guère moins ridicule que l'écolier ne l'avait représenté. Un rire général était prêt d'éclater, mais il fut réprimé à temps par un regard du maître. Lycaon, par la légéreté de sa taille, la délicatesse de ses traits, aurait pu être pris pour une jeune fille ; son teint avait la blancheur du lis et le doux vermillon de la rose ; ses lèvres étaient de corail, ses cheveux flottans, fins comme la soie, avaient la couleur de l'or : son habit était choisi avec recherche et disposé avec une grâce étudiée ; la tunique, du plus beau lin, se rattachait sur l'épaule par un superbe onyx ; la ceinture était enrichie d'une broderie exquise, et le manteau, de la plus riche étoffe de Tyr, tombait en plis abondans, et couvrait le bras droit qui le soutenait gracieusement, pour que sa longueur ne fît pas obstacle à la marche ; les sandales pourpres étaient fixées par des boutons d'or. Gryphus était petit, carré, fortement musclé ; sa tunique, d'une laine des plus grossières, et non des plus propres, usée jusqu'à la trame en plusieurs lieux,

avait même une déchirure assez grande pour montrer que sa peau était aussi rude que l'étoffe qui la couvrait ; une corde lui servait de ceinture ; son manteau, ou plutôt le haillon qui lui en tenait lieu, avait l'air d'une voile retirée du naufrage d'un vieux bâtiment marchand ; ses pieds étaient nus et couverts d'une épaisse poussière ; et l'on ne distinguait pas beaucoup plus que son nez, dans sa face, dont la partie inférieure se dérobait sous un buisson de barbe, et la partie supérieure, sous une profusion de cheveux, longs, enmêlés et grisonnans. Les disciples étonnés ouvrirent passage à ce singulier visiteur, qui, sans regarder à droite ni à gauche, traversa la pièce, et s'arrêtant devant Epicure :

« Je suppose que vous êtes le maître, par la peine inutile que je vous vois prendre de venir au-devant de moi.

» Quand Gryphus a peut-être fait plus d'un mille pour trouver Epicure, Epicure peut bien faire un pas pour venir à la rencontre de Gryphus.

» Ma course d'un mille, répartit le cynique, ne m'a donné aucune peine : je l'ai faite pour mon plaisir.

» Et ma course d'un pas a été faite aussi pour le mien.

» Oui, oui, le plaisir des cérémonies !

» Je puis donc espérer que votre visite est quelque chose de mieux qu'une pure cérémonie ; peut-être un sentiment d'amitié réelle me l'attire, peut-être est-ce une marque de votre estime ?

» Je hais les paroles inutiles, dit le cynique, et je ne viens ici ni pour en dire ni pour en entendre. On parle beaucoup de vous depuis quelque temps. Nos rues, nos portiques retentissent éternellement de votre nom, au point de fatiguer tous les hommes sages. Je viens vous avertir de cela, et vous conseiller de fermer vos jardins et de cesser d'enseigner, puisque vos discours ne vous mênent qu'à passer pour un philosophe parmi les fous, et pour un fou parmi les philosophes.

» Ami, je vous remercie de votre bon avis et de votre avertissement ; cependant, l'objet d'un maître n'étant pas d'instruire les sages, mais ceux qui ne le sont point, ne penseriez-vous pas que mes harangues pourraient encore être de quelqu'utilité parmi les fous, quoique Gryphus et tous les sages eussent pour moi un juste mépris?

» Ainsi, pour que les fous puissent devenir sages, il faudra que les sages soient étourdis par des folies?

» Eh! mais, nous cesserions assurément de prendre pour folie ce qui serait capable de rendre sage un fou?

» Rendre sage un fou! Et quel autre qu'un fou peut croire cela possible?

» J'accorde que la chose est difficile. Mais, n'est-il pas quelquefois aussi très-difficile de distinguer le fou du sage? Parmi mes disciples, plusieurs sans doute peuvent être des fous, tandis que d'autres ne le sont point.

» Non, interrompit le cynique; ils le sont tous, autrement ils ne seraient pas vos disciples.

» Ah! oui, cela doit être, puisque je suis un fou moi-même. Vous faites bien de me rappeler que c'était-là nos prémisses. Mais alors, moi étant un fou et tous mes élèves des fous, je ne vois pas quel mal pourrait résulter soit des folies que je dirais, soit de celles qu'ils entendraient.

» Non, si les hommes sages n'étaient pas forcés de les entendre aussi. Je vous le dis encore, nos rues et nos portiques retentissent de votre nom et de vos extravagances.

Gardez tous les fous d'Athènes dans vos jardins, mais tenez-en les portes fermées, et vous pourrez prêcher la folie aussi longtemps et aussi haut qu'il vous plaira.

» Je n'ai qu'une objection à faire à cela, c'est que mes jardins ne pourraient contenir tous les fous d'Athènes. Supposons donc que les hommes sages, bien moins nombreux, se renfermassent dans les jardins, et que la ville et le reste de l'Attique fussent laissés aux fous ?

» Je vous ai dit, cria le cynique d'une voix de colère, que je haïssais les paroles inutiles.

» Pourquoi donc, ami, pourquoi donc alors faire un mille pour me donner un avis. Les paroles les plus inutiles sont celles qu'on adresse à un fou.

» Cela est vrai, très-vrai : » et en disant ces mots, l'étranger tourna le dos et sortit du temple.

« Voilà, dit le fils de Néoclès à ses disciples qui souriaient, voilà un bon avertissement pour quelques-uns de nous, et même pour tous ceux qui se piquent de devenir philosophes.

» Maître, dit Sofron, nous croiriez-vous en danger de suivre le plaisant exemple de ce

sauvage? Craindriez-vous de voir Lycaon avec une barbe, une coiffure, un habit à la mode de Gryphus?

» Non point la barbe, ni l'habit, ni la coiffure, dit le Gargettien : l'orgueil, la vanité, l'ambition, peuvent prendre des dehors moins hideux.

» L'orgueil, la vanité, l'ambition? je soupçonnerais plutôt Gryphus de manquer de tout cela.

» Non, mon fils, vous pouvez m'en croire; ces qualités ont influé sur ces trois hideux accessoires de la personne de notre cynique. L'orgueil ne conduit pas toujours un homme à couper le Mont-Athos, comme Xercès; ni l'ambition à triompher de tout le monde et à pleurer de ce qu'il n'en existe pas un autre à conquérir, comme Alexandre; ni la vanité à contempler son visage dans un ruisseau, jusqu'à mourir d'amour pour lui, comme Narcisse. Quand nous ne pouvons couper le Mont-Athos, nous nous abstenons de couper notre barbe; quand nous ne pouvons monter sur un trône, nous rampons dans un tonneau; et quand nous n'avons point de beauté, nous tâchons d'augmenter notre laideur pour la rendre remarquable. Si un homme de talens

chétifs ou seulement ordinaires, est saisi d'un violent désir de se distinguer, il n'y a rien de trop criminel pour qu'il l'entreprenne. Notre ami le cynique (heureusement pour lui et pour ses voisins), paraît disposé à s'en tenir à l'absurde. Érostrate avait choisi l'autre parti, en détruisant, pour éterniser son nom, le le temple dont la construction devait rendre immortel celui de Ctésiphon. Prenons-garde de nous éloigner également de l'un et de l'autre.

» Pensez-vous donc, demanda Théon, que le désir de se distinguer soit un désir vicieux?

» Je pense qu'il est souvent dangereux et plus souvent malheureux.

» Mais on ne peut nier qu'il ne soit souvent aussi très-heureux, dit Léontium. Sans lui, aurait-il jamais existé des héros?

» Et peut-être, reprit le sage avec un sourire, le monde n'en eût pas été plus mal?

» Bien; mais sans parler d'Achille, aurions-nous eu Homère?

» Je conviens avec vous, dit le sage d'un ton plus sérieux, que ce désir de la distinction, souvent dangereux ou malheureux, est souvent aussi (quoiqu'à mon avis, il fût plus

juste de dire quelquefois) très-heureux. Il est dangereux dans la tête d'un fou; malheureux dans celle d'un homme dont le mérite est borné ou la position défavorable, d'un homme capable de concevoir de nobles plans, mais qui manque de talens ou de moyens extérieurs pour les exécuter : il n'est heureux que dans la tête du génie, dans le cœur du sage, et encore dans une situation propre à son développement et à sa satisfaction. Ces trois élémens, vous le savez, se rencontrent rarement ensemble.

» Cependant, combien de grands hommes Athènes n'a-t-elle pas produits? dit Théon.

» Mais il n'est pas certain qu'ils aient été heureux, répondit Epicure.

» Heureux ou non, qui pourrait refuser une destinée comme la leur.

» J'aime ce sentiment, répliqua le Gargettien, et je l'éprouve moi-même. Une grande destinée est toujours digne d'envie, même quand les plus noirs orages ont troublé son cours. Une célébrité, fondée sur le mérite, est en elle-même un plaisir, tellement supérieur aux autres, qu'il peut contrebalancer tous les maux accumulés sur cette vie mortelle. Accordons alors que nos grands hommes

ont été fortunés. Sont-il, comme vous le dites, en si grand nombre? Hélas! mon fils, nous pouvons les compter sur nos doigts. La génération la plus feconde en génie, sur les millions d'hommes qu'elle a produits, laisse à peine dix, douze noms à la vénération, ou même à la connaissance des âges futurs.

» Et ceux-là, ce petit nombre seulement, aurait le droit d'aspirer à la distinction.

» Quant au droit, reprit le sage, je ne le dispute à personne. Dans notre démocratie, le droit d'habiter un tonneau, ou d'aller en tunique sale, appartient à tous.

» Mais ne reconnaissez-vous à l'ambition qu'un but absurde?

» Ou je me suis mal exprimé, ou vous m'avez mal compris, si vous tirez cette conclusion. Ne suis-je pas convenu que l'ambition de nos grands hommes avait eu de nobles fins.

» Alors, ce ne sont que les grands hommes, ou ceux qui sont destinés à l'être, qui peuvent en avoir de telles.

» Je n'ai pas nié que les autres ne puissent en avoir, j'ai dit seulement qu'elles les rendraient malheureux. La perfection de la sagesse, et le but de la véritable philosophie,

est de proportionner nos besoins et nos désirs à nos facultés.

» En ce cas, dit Métrodore, j'ai matériellement prouvé ce matin que je n'étais pas philosophe, en commençant un ouvrage au-dessus de la portée de mon pinceau.

» Non, dit Léontium, en lui frappant sur l'épaule d'un air enjoué, le maître distinguera ce qui est hors de la portée de nos facultés, de ce qui est hors de la portée de notre pratique actuelle. Erostrate n'aurait jamais construit l'édifice qu'il a détruit, et Ctésiphon n'aurait pas toujours pu le concevoir». Le sourire qui accompagnait ces mots, en fit naître un encore plus radieux sur le visage de Métrodore. Théon devina qu'il sentait plus que de l'admiration, plus que de l'amitié, pour ce disciple féminin.

» Votre observation est fort juste, et vient à propos, dit le maître, elle m'épargne bien des paroles.

» Cela n'est pas très-sûr, dit Sofron, quoique Léontium ait établi avec délicatesse et précision, la distinction entre le manque de capacité, et le manque de pratique, en général; je serais bien aise de savoir comment un homme pourrait faire cette distinction,

en tant qu'elle le concerne en particulier: par exemple, j'ai la fantaisie de devenir philosophe, et de surpasser mon maître; comment pourrais-je dire à mon premier : *nec plus ultrà*, soit en logique, soit en invention, si le défaut tient à ma capacité ou à ma pratique?

» S'il ne tient qu'à la dernière, vous vous en apercevrez facilement; si c'est à la première, vous le sentirez moins vite. Quand un homme s'occupe d'une recherche semblable, il découvre bientôt ses talens; mais il pourra continuer son examen jusqu'à sa mort, sans voir ce qui lui manque. La raison en est claire; l'un, blesse l'amour-propre; l'autre, le flatte.

» Et cependant, interrompit Théon, il me semble que dans ma première entrevue avec le philosophe de Gargettium, je lui ai entendu dire que plusieurs avaient eu en eux les germes de l'excellence, et les avaient toujours ignorés.

» Je vois que vous avez bonne mémoire, répartit le maître, je l'ai dit, et je le pense toujours. Plusieurs auraient pu être des héros ou des philosophes, s'ils avaient eu le désir de devenir l'un ou l'autre, si le hasard ou

l'ambition leur eût donné l'occasion de se connaître, de chercher ce dont ils étaient capables. Des diamans, jetés dans un boisseau d'avoine, peuvent y rester éternellement cachés, si le grain n'est jamais sassé. Souvenez-vous cependant, que nous ne parlons maintenant que d'une classe d'hommes, les ambitieux, et les ambitieux ne conservent en eux aucune semence, bonne ou mauvaise, qui ne porte son fruit. L'ambition est le véhicule, et le véhicule nécessaire pour conduire un grand esprit à de grandes actions; quand elle agit sur un esprit faible, elle le porte à l'absurdité, ou l'aigrit par le mécontentement.

» En ce cas, dit Sofron, c'est un hôte dangereux, d'après la teneur ordinaire des esprits. Quant à moi, je préfère ne le point accueillir du tout; car je crains de n'être pas né pour être un Épicure, et je suis certain de n'avoir aucune inclination à devenir un Gryphus.

» Bien, dit le maître, nous avons du moins à remercier Gryphus, de nous avoir fourni le sujet de notre dialogue du matin. Si quelques-uns de nous désirent le suivre un peu plus loin, nous pourrons le faire après le re-

pas. Le soleil atteint son midi; il est temps d'aller au bain.»

Ils quittèrent le temple, et traversant le jardin, dans une direction opposée à celle par ou Théon était entré, ils arrivèrent bientôt à une porte, qui, à sa grande surprise, s'ouvrait sur les cours de la maison du Gargettien, la même où il avait soupé la veille.

CHAPITRE V.

La chaleur du jour commençait à s'amortir, quand Théon sortit de la maison d'Epicure dans la rue. En ce moment, il rencontra, face à face, son ami Cléante. Il courut l'embrasser; mais le jeune stoïque, reculant avec un étonnement mêlé d'horreur: « Vous, ô Dieu! Vous! sortant de la maison d'Epicure!

» Je ne m'étonne point de votre surprise, lui répondit Théon, ni même de votre indignation, quand je me rappelle mes propres sentimens d'hier.

» Répondez-moi promptement, interrompit Cléante, Théon est-il toujours mon ami?

» Et Cléante pourrait en douter.

» De quoi ne douterai-je pas, quand je vous vois sortir d'une telle maison.

» Non, non, mon frère, dit affectueuse-

ment Théon, en jetant ses bras au cou de son ami, et marchant avec lui, je n'ai été dans aucune maison de vice ou de folie.

» Je ne vous entends point, répliqua le stoïque; en cédant à ses tendres démonstrations, je ne sais ce que je dois penser, ou ce que je dois craindre.

» Ne craignez rien, et ne pensez que du bien, dit le Corinthien : il est vrai, je viens des jardins du plaisir, ou j'ai entendu parler très-peu du plaisir et beaucoup de la vertu.

» Je vois ce qui est arrivé, répartit l'autre, vous avez perdu vos principes, et j'ai perdu mon ami.

» Je ne crois pas avoir perdu les premiers, et je suis sûr que vous n'avez par perdu le dernier.

» Non! s'écria Cléante. » Et moi je vous dis : oui; et ses joues brûlaient, ses yeux étincelaient d'indignation. « J'ai perdu mon ami, vous avez perdu les vôtres. Allons, continua-t-il, en s'arrachant des bras de Théon, allons, Cléante ne sera jamais le compagnon de celui qui abandonne la vertu pour le vice.

» Vous me faites tort, et vous offensez Epicure, dit son ami d'un ton de reproche mo-

déré; mais je ne puis vous blâmer; hier, j'étais moi-même aussi injuste. Vous devez voir, vous devez entendre Epicure, ô Cléante; cela seul peut vous détromper, vous convaincre de mon innocence, et de sa vertu.

» La vertu d'Epicure? Votre innocence? Que m'importe à moi Epicure? Qu'est-il, que peut-il être pour vous? Votre innocence? et serait-elle attachée au manteau d'Epicure; faut-il le voir pour être convaincu de votre innocence!

» Oui, et de votre injustice à vous. Oh! Cléante, quel fou j'ai été! je le reconnais maintenant; quel fou j'ai été! Avoir pu écouter les mensonges de Timocrate, avoir cru tant d'absurdités! Venez ami, venez avec moi comtempler les traits du maître contre lequel il a blasphêmé.

» Théon, un maître, un seul maître est le mien; que Timocrate exagère ou qu'il mente, cela ne m'intéresse nullement.

» Cela vous intéresse, cela doit vous intéresser, dit le Corinthien, un disciple de Zénon pourrait-il refuser d'ouvrir ses yeux à la vérité, de voir une erreur, et de la réparer en la reconnaissant? Je ne vous engage pas à devenir disciple d'Epicure, je ne vous de-

mande que d'être juste envers lui; et je le demande, plutôt pour l'amour de vous-même, que pour l'amour de moi, ni même de lui.

» Je vois que vous êtes séduit; je vois que vous êtes perdu, cria le stoïcien, avec un regard où la tristesse combattait l'indignation; je me croyais stoïque; mais je sens dans mes yeux la faiblesse d'une femme. Tu as été mon frère, Théon; et toi, toi aussi tu t'es laissé charmer par la syrène : tu abandonnes la vertu pour le plaisir, Zénon pour Epicure.

» Je n'ai pas abandonné Zénon.

» Vous ne pouvez les suivre tous deux; vous ne pouvez être en même temps sous la clarté du jour et dans l'ombre de la nuit.

» Je vous dirai qu'il n'y a point de nuit dans les jardins d'Epicure.

» Et n'y a-t-il point non plus de volupté, s'écria le stoïcien, contractant ses sourcils et sa bouche avec ironie.

» Non, l'on y trouve de la volupté, des plaisirs; mais ceux de la sagesse et de la vertu.

Ah! vous avez appris bien vite les subtilités du Gargettien. Vous avez sans doute déjà révéré la vertu sous la forme de la courtisanne

Léontium, et la sagesse sous celle du fils de Néoclès, son maître et son amant.

» Combien vous les connaissez mal l'un et l'autre, répliqua Théon; mais je les connaissais aussi peu hier.

Cléante s'arrêta; ils étaient devant le portique : « Adieu, retournez à vos jardins; adieu !

» Nous ne nous séparerons point, Zénon est toujours mon maître. » Et Théon monta les escaliers avec son ami. Une foule de jeunes gens attendait le sage. Quelques-uns formaient des grouppes, où ils écoutaient un disciple plus âgé ou plus habile; d'autres, se promenaient en raisonnant ou en disputant. Le plus grand nombre se composait de figures isolées, qui, au milieu du bruit, se livraient, appuyées contre les colonnes, à l'étude d'un manuscrit, ou restaient sur les marches, les bras croisés et la tête penchée, plongées dans une méditation silencieuse. A l'entrée de Cléante, le disciple favori de leur maître, tous firent place, et le bourdonnement confus des voix se calma par degré. Il avança au milieu d'eux : ils se rassemblèrent et formèrent autour de lui un cercle pressé. Tous les yeux exprimaient une curiosité im-

patiente; car le visage et les gestes du jeune philosophe annonçaient le trouble de son âme.

Cléante était d'une taille moyenne, et si frêle, qu'on s'étonnait de sa contenance droite et ferme, et de la vivacité de ses mouvemens. Son col était délié, ses épaules tombantes, sa tête élégamment modelée, et ses cheveux lisses et coupés très-courts; son front étroit offrait déjà des rides plus profondes qu'on n'aurait pu l'attendre chez un homme aussi jeune. Ses sourcils, marqués et d'un dessein uni, se relevaient seulement un peu au-dessus du nez; ses yeux, quoique bleus, étaient trop perçans et trop fermes pour conserver la molle douceur ordinaire à cette couleur, cependant en quelques instans elle y reparaissait et pénétrait alors jusqu'au fond de l'âme; mais ces instans étaient courts et rares. Le nez était d'une forme parfaite, peut-être trop délicate; la bouche, d'une expression douce et toujours arrêtée. Ses joues maigres, très-légèrement rosées, laissaient au visage l'apparence de la pâleur, quand l'enthousiasme n'en renforçait pas toutes les nuances. L'ensemble de sa physionomie avait plus de vivacité et de mobilité, qu'on n'aurait

cru devoir en trouver dans l'élève favori de Zénon. Il parcourut l'assemblée d'un œil rapide, étendit son bras droit, laissant retomber son manteau sur son épaule, et d'une voix haute, variée, perçante, et cependant mélodieuse, il commença ainsi ;

« Mes amis ! mes frères ! disciples de Zénon et de la vertu ; écoutez-moi, donnez-moi toute votre attention ! Comment pourrais-je vous exprimer les dangers dont vous êtes environnés, vous peindre le démon qui cherche à vous surprendre. Timocrate, échappé à ses enchantemens, nous a dit que la débauche, le désordre, habitaient ses salons, que l'impiété était dans ses discours, le vice dans ses pratiques, la diformité sur ses traits ; et nous pensions que des âmes nées pour l'erreur, déjà plongées dans l'infamie, pouvaient seules se laisser entraîner par son exemple. Mais voici ! il a changé d'air, de langage, il a couvert ses licences d'un voile décent, il parle d'innocence, de vertu, au milieu de ses orgies. Voyez, la jeunesse court lui prêter une oreille attentive et empressée, elle remplit ses portiques, ses jardins. Athènes, l'Attique, la Grèce, sont infectées de ses doctrines. L'Asie, l'Italie, la

brûlante Afrique, la froide Scythie, envoient leurs enfans à ses pieds. Oh ! que pouvons-nous dire ? Comment arrêter le torrent ? comment défendre nos cœurs du chant de la Syrène ? A quel mât nous attacher ? A quel pilote nous confier, pour passer en sûreté devant l'écueil ? Mais à quoi servent mes paroles, mes soins, mes exhortations ? La contagion n'a-t-elle pas déjà pénétré parmi nous ? Dans l'école de Zénon, dans ce portique, dans ce cercle, ne voyons-nous pas des déserteurs ? » L'émotion l'empêcha de poursuivre : il s'arrêta et promena ses yeux enflammés sur ses auditeurs. Une attente inquiète retenait leur respiration ; ils se regardaient, l'un l'autre, avec incertitude, quand le Corinthien, dont le cœur battait violemment, s'avança, élevant le bras comme pour parler. Cléante, alors, reprit haleine, et continua d'une voix précipitée :

« Ce silence annonce-t-il la conscience du crime, ou l'innocence qui reprend ses droits ? C'est le dernier, je veux le croire. Grâces soient rendues aux Dieux ! à Minerve notre protectrice ! Louanges, honneurs à notre grand, notre glorieux maître ; quelques enfans d'Athènes ou de la Grèce, pourront en-

core devenir l'ornement de leur siècle, et laisser des noms vénérables à la postérité. Réveillez-vous, rappelez toutes vos forces! Oh! soyez fermes comme Zénon dans les sentiers de la vertu! Je ne vous dis point, Zénon ne vous dit point, que la vertu est fondée sur le plaisir et le repos. La résistance, l'énergie, la vigilance, la patience, la résignation, voilà ce que vous devez pratiquer sans relâche, avant d'atteindre à la perfection dont votre nature est susceptible. Le chemin qui conduit là est roide, long, difficile. Aujourd'hui vous pourrez faire un pas, demain un autre, et ainsi de suite pendant long-temps; cependant, vous serez encore bien éloignés du sommet où l'on peut trouver le repos et la sécurité. Etes-vous épouvantés à cette image? Vous sentez-vous découragés? Allez dans les jardins! allez à l'homme du Gargettium, lui qui prend le nom de philosophe, et qui aime et enseigne la folie! Allez à lui, et il vous flattera; il vous guérira de vos craintes. Avec lui vous trouverez la fin de vos travaux, un but facile à votre ambition; il vous montrera la vertu déguisée en plaisir, se berçant au sein de l'indolence. Il vous montrera la sagesse dans une

chanson, et le bonheur dans l'impiété! Mais on me dit que Timocrate a menti ; qu'Epicure n'est pas un débauché, ni Léontium une courtisanne ; que les jeunes gens qui se rassemblent dans les jardins ne sont point les ministres de leur dépravation. Je veux que cela soit. Timocrate doit répondre pour lui-même. Que ses discours aient été dictés par une véritable indignation ou par une malveillance rusée, c'est à sa conscience à le juger, cela ne peut nous toucher en aucune manière. N'ayant rien à démêler avec les doctrines d'Epicure, ses actions nous sont indifférentes. Que celui qui veut justifier les unes, disculpe aussi les autres ; qu'il s'avance, qu'il soutienne que le maître qui enseigne dans les jardins est non-seulement pur en pratique, mais qu'il l'est encore en théorie; qu'il nous dise que ce philosophe révère la vertu comme vertu, déteste le vice comme vice ; qu'il renforce l'âme par le courage, l'agrandit par la bienfaisance, et la rend parfaite par la justice ; qu'on nous dise de plus qu'Epicure fait tout cela, non afin que l'âme ainsi formée goûte le repos de la vertu, mais afin qu'elle s'exalte pour la gloire de la vertu, qu'elle se rende propre aux travaux

qu'elle exige. Fi d'une vertu que la prudence seule inspire ! qui nous apprend à être juste pour éviter la punition des lois ou la vengeance de nos voisins, à être patient, parce que la plainte est inutile, et que la faiblesse nous attire le mépris et l'insulte; à être tempérant, pour conserver la vigueur de notre corps, la vivacité de nos appétits, et le piquant de nos plaisirs; à servir nos amis pour qu'ils nous servent à leur tour; et notre pays, parce que notre bien-être est compris dans le sien ? Tout cela est fort bon sans doute, mais n'y a-t-il que cela ? Notre bien-être seul doit-il nous occuper et nullement notre dignité ? Quand tous mes semblables auraient cessé d'exister, quand il ne resterait pas un œil mortel ou immortel pour m'approuver ou me condamner, n'aurais-je pas encore dans ce cœur un ami à contenter, un juge à redouter ? Etait-ce donc de principes pareils que se nourrissait la vertu de Solon, de Miltiade, d'Aristipe, de Socrate, de Platon, de Xénophon, de tous nos héros, de tous nos sages ? Etait-ce une vertu semblable qui fit refuser la couronne à Licurgue, rester Léonidas aux Thermopiles, Périclès se glorifier en mourant de n'avoir pas causé le

deuil d'un seul citoyen ? Etait-ce une vertu semblable qui parlait dans Socrate devant ses juges ? qui le soutenait dans sa prison, et quand la porte lui en était ouverte, et les voiles du vaisseau déployées, qui lui fit préférer la mort à la fuite, l'honneur à la vie? »

Le jeune orateur s'arrêta encore; mais son âme indignée semblait parler dans ses regards étincelans. Ses joues étaient rouges comme du feu et de larges gouttes tombaient de son front. En ce moment, le cercle s'ouvrit et fit place à Zénon, qui vint se placer à ses côtés. Les épaules et la tête du philosophe s'élevaient au-dessus de tous ; sa poitrine était large et masculine, ses membres forts et bien proportionnés ; son maintien droit, calme et imposant ; ses grands traits, nobles et réguliers, auraient pu être choisis par un statuaire, pour représenter une divinité colossale : le front large et serein, offrait les traces légères de l'âge et de l'étude ; mais aucune ride profonde, aucun jeu de muscle trop marqué ne déformaient ses joues, et soixante hivers n'avaient pas argenté un seul de ses cheveux courts et noirs ; les yeux, de la même couleur, remplissant

leur orbite, bordés de longues paupières, et surmontés de sourcils bien arqués, exprimaient une sagesse sévère. La ligne du nez tombait droite du front; la bouche et le menton étaient fermes et silencieux; une raison imperturbable, une force indomptable, respect, commandement, connaissance de soi-même, telles étaient les qualités qu'annonçaient le visage, le port, la démarche du philosophe.

Il regarda le jeune homme, qui avait tourné la tête à son approche. « Mon fils, dit-il en fixant son regard tranquille sur les traits agités de son élève, qui peut avoir troublé ton âme? » Cléante posa une main sur son sein palpitant; il fit un effort violent pour recouvrer ses sens et sa voix. Mais ce fut en vain. Le sang se retira de ses joues: il reparut encore; une pâleur mortelle succéda, il poussa un gémissement et tomba évanoui aux pieds de son maître.

CHAPITRE VI.

Théon s'élance, se jette à genoux, soulève la tête de son ami. Saisi de terreur, respirant à peine, il prononçait le nom de Cléante avec l'agonie du désespoir. Tout était confusion. Les élèves se pressaient en tumulte, quand Zénon, élevant sa main et regardant avec calme autour de lui, ordonna le silence. La foule se retira, et la tranquillité la plus parfaite succéda au trouble le plus violent.

Alors, faisant signe à ceux qui se trouvaient près de la porte de faire place pour laisser pénétrer l'air, il aida Théon à soutenir son disciple qui commençait à revenir à lui. Cléante leva la tête, tourna des yeux encore égarés, sur les objets qui l'environnaient, et les fixa enfin sur son maître.

« Doucement, mon fils, dit Zénon au jeune

homme qui se débattait dans leurs bras, doucement. Mais il fit l'effort nécessaire pour se dégager, se remit sur ses pieds, et s'appuyant sur une colonne, cacha sa tête, et pendant quelques instans, combattit, contre sa faiblesse, en silence. Ses membres étaient encore tremblans, et son visage avait la pâleur de la mort, quand tout-à-coup, pressant sa main avec force contre la colonne, il reprit fièrement son maintien ordinaire, regarda son maître, et dit d'une voix entrecoupée :

« Vous pouvez me blâmer; mais ne me méprisez pas.

» Je ne ferai ni l'un ni l'autre, mon fils, dit Zénon, c'est le corps, non l'esprit, qui a été faible.

» J'ai manqué d'empire sur l'un et l'autre. Je ne demande pas à être excusé. » Alors, s'adressant à ses condisciples : « Que je puisse servir d'exemple, sinon de modèle. Les Spartiates exposaient leurs ilotes dans l'ivresse, pour confirmer la jeunesse dans l'habitude de la sobriété. Que la faute de Cléante enseigne aux enfans de Zénon la modération; qu'ils disent tous, si l'on trouve des faiblesses jusque dans le portique, que sera-ce dans les jardins! Mais, continua-t-il en parlant à

son maître, Zénon pardonnera-t-il à l'écolier qui, en voulant prouver aux autres sa doctrine énergique, s'en est éloigné lui-même?

» Tu juges de ta faute comme tu dois en juger, répondit Zénon; mais, console-toi, mon fils! Celui qui connaît et de plus avoue ses défauts, quoique son pied n'ait pas encore atteint le sommet, montre que son œil l'aperçoit. Mais quelle est la cause qui a pu troubler ainsi l'âme de mon disciple? Elle doit être importante.

» Elle l'est en effet : ce n'est rien moins que l'apostasie d'un suivant de Zénon pour Épicure. »

Zénon parcourut le cercle des yeux. Ses regards n'avaient pas plus de sévérité que de coutume; sa voix basse et sonore n'était point altérée, aucun changement ne paraissait dans sa manière, quand il dit : « Si un, ou plusieurs, ou tous mes disciples, sont fatigués de la vertu, qu'ils partent. Qu'ils ne craignent ni reproches ni exhortations; les unes seraient inutiles pour eux, les autres indignes de moi. La voix de la sagesse ne peut être entendue, la puissance de la vertu sentie, par celui qui soupire après les plaisirs. Dans ce portique, la vérité ne sera jamais adoucie pour gagner

un cœur faible. Celui qui obéit en actions et non en pensées, qui règle son corps et non son esprit, qui a le pied dans le portique et le cœur dans les jardins, n'a pas plus à faire avec Zénon, qu'un misérable plongé dans toutes les vaines délicatesses des Mèdes ou les grossières débauches des Scythes. Il n'y a point de mi-chemin dans la vertu; l'âme ne peut se reposer que dans la perfection. Vous devez aspirer à tout, ou vous n'obtiendrez rien. Vous devez être résolu à suivre la route jusqu'au bout, ou je vous conseille de ne pas y entrer. Je vous le dis, je le dis à un seul, je le dis à tous, donnez-moi vos oreilles, vos cœurs, vos âmes, toutes vos facultés, ou *partez.* » Il se fit un long et profond silence; enfin, le jeune Théon surmontant sa timidité et la crainte respectueuse que lui inspirait son maître, s'avança; et sollicitant l'indulgence par un geste modeste, parla ainsi :

« Quoique je risque de perdre l'estime de Zénon et l'amitié de ses disciples, je n'ai pas de choix à faire, je dois parler : l'honneur, la justice l'exigent. D'abord, pour éloigner tous les soupçons qui planent sur les autres; ensuite pour justifier un sage qu'une langue perfide a calomnié; enfin, pour me concilier

ma propre estime, que je prise au-delà même de celle du vénérable Zénon et de mon bien-aimé Cléante. » Il s'arrêta, et se tournant vers Zénon : « Avec la permission du maître, dit-il, je désirerais parler.

» Parlez, mon fils; nous écoutons. » Zénon se retira parmi ses disciples; et Cléante, inquiet pour son ami, se plaça derrière une colonne. Rougissant et pâlissant tour-à-tour, le jeune homme commença ainsi d'une voix tremblante :

» En m'adressant à une assemblée, accoutumée aux mâles discours d'un Zénon, à la brillante éloquence d'un Cléante, je sais que mes condisciples m'accorderont leur indulgence, et j'espère que mon maître lui-même excusera la rougeur et l'hésitation de la timidité et de l'inexpérience. Je parle en public pour la première fois, et devant quels auditeurs? Que ma confusion ne soit donc pas attribuée à un sentiment de culpabilité, mais seulement à l'embarras d'un novice. Avant tout, éloignons les soupçons qui planent sur mes compagnons; qu'ils cessent de se regarder les uns les autres avec défiance; que le maître ne fixe plus sur ses disciples un œil inquiet : c'est moi, moi seul,

qui ai communiqué avec le fils de Néoclès : c'est moi, qui suis entré dans les jardins du plaisir: c'est moi, que Cléante a désigné comme apostat de Zénon pour Epicure.» Un tumulte s'éleva parmi les écoliers. La surprise, l'indignation, le mépris, s'exprimaient d'une manière diverse sur leurs visages, et dans les paroles qu'ils murmuraient.

« Silence! cria Zénon, en jetant un regard sévère sur l'assemblée; continuez, jeune homme.»

Ce mouvement violent de l'auditoire donna plus de force au jeune orateur au lieu de l'intimider. Il étendit son bras avec liberté; ses yeux étincelaient, et les paroles sortaient de ses lèvres sans effort. « Je ne mérite ni les marques du mépris, ni celles de l'indignation; suspendez-les, amis, jusqu'à ce que vous ayez entendu le simple récit que j'ai à vous faire. Ecoutez, non mon apologie, mais ma justification. Hier, à pareille heure, j'ai quitté le portique, échauffé par la colère, que la philippique de Timocrate contre Epicure avait fait naître en moi; indigné, et contre la cité qui ne chassait point de ses murailles un tel homme, et contre les Dieux mêmes, qui ne lançaient pas leurs foudres

sur lui. Exhalant ainsi mes sentimens dans un soliloque, après avoir marché long-temps, je me trouvai aux bords du Céphise, et bientôt, l'arrivée d'un étranger me tira de ma rêverie. Son aspect annonçait une sagesse supérieure, une bonté divine. Je lui offris l'hommage de respect et d'admiration que la jeunesse doit à la vieillesse vénérable. Il daigna me parler. Il me donna des préceptes de vertu, dans le langage de miel de la persuasion. J'écoutais, j'admirais; notre promenade se prolongea jusqu'au coucher du soleil, et il m'invita à souper avec lui. J'entrai dans sa maison, et il me dit que je contemplais Epicure. Pouvais-je me retirer? Non; mon cœur répond encore non. Patience, mes amis! veuillez ne pas m'interrompre. Ne m'appelez pas apostat! En présence des Dieux, de mon maître, que je crains autant qu'eux; de ma conscience, que je redoute plus encore; je jure que je ne suis pas un apostat. Je ne chercherai ni à expliquer, ni à justifier la philosophie d'Epicure: je la connais fort peu. Je sais seulement, et j'affirme que ses discours ont rendu plus ardent mon amour pour la vertu, m'ont inspiré une vigueur nouvelle pour sa recherche; j'affirme que la

persuasion, une persuasion exempte d'artifice, est sur ses lèvres, la bienveillance sur sa physionomie; la générosité, la vérité dans son cœur; que l'ordre, l'innocence, le contentement habitent ses jardins; que la tranquillité d'âme, l'amour fraternel distinguent ses disciples; et qu'il paraît au milieu d'eux, comme un maître, un père, un ami. Je vois le signe du mépris sur votre bouche, ô mes frères! hélas, même sur le visage imperturbable de mon maître, j'aperçois la désaprobation.

» Non, mon fils, dit Zénon, tu te méprends; continue ton récit naïf. Quand il y a de l'erreur, celui qui trompe est seul coupable, jamais celui qui est trompé; et vous mes fils et mes disciples, bannissez de vos cœurs et de vos physionomies toute pensée, toute expression indigne de votre honnête condisciple, ou de votre secte sublime: rappelez-vous que s'il est noble d'abhorrer le vice et la fausseté, il est bas de soupçonner la vérité et l'innocence. Reprenez votre discours, mon fil.

» Grâces vous soient rendues, ô mon maître! pour votre noble confiance, elle me rend fier; car je sens que je la mérite: oui, eussè-je

été déçu, comme je vois que vous le pensez, je conçois que cet aveu sincère de ma conviction parfaite et actuelle, est honorable et pour moi, et pour Zénon; il prouve que, dans son école, j'ai du moins su apprendre la candeur, si je n'ai pas gagné encore un jugement sûr. Cependant, il me semble, quelque soit l'imperfection de mon jeune esprit, qu'il n'est pas dans l'erreur en ce moment. Si jamais j'ai contemplé la bonté simple et sans art; si jamais j'ai entendu la vérité pure, exempte de vains ornemens, c'est sur le visage et dans la bouche d'Epicure. Encore quelques instans de patience, mes amis, et vous aussi, mon maître! Je ne suis pas, je ne désire pas être un des disciples des jardins : la vertu peut s'y trouver, je dis mal, elle y existe; mais il est dans le portique une vertu que j'adorerai jusqu'à mon dernier soupir. Ici, j'ai reçu mes premières leçons; ici, j'ai vu pour la première fois, à quelle élévation glorieuse un mortel peut monter; combien il peut être indépendant de la fortune, maître de sa propre destinée! Jeune, sans expérience, je vins à Athènes chercher la sagesse : *Suis toutes les écoles, et attache-toi à celle qui te dirigera vers le but le plus noble*,

dit mon père, en me donnant sa bénédiction à mon départ. Comme il est académicien, je devais être naturellement imbu des principes de Platon, et je me sentais prévenu pour cette école. La première fois que j'entendis Cratès, je me crus satifait. Le hazard me fit connaître un jeune Pythagoricien : j'écoutai ses simples maximes, j'aimai ses vertus, et je fus presque entraîné à croire ses superstitions. Théophraste me guérit de ma crédulité. J'étais presque fixé à la doctrine péripathétique, quand je rencontrai l'enthousiaste Cléante. Il me conduisit au portique, où je trouvai les vertus de toutes les écoles, réunies et portées à la perfection. Toutefois, en preférant Zénon, je ne méprisai point les premiers maîtres que j'avais entendus. Je visite encore quelque fois le lycée et l'académie, et le jeune disciple de Pythagore est toujours mon ami. Un esprit sain doit, je pense, respecter la vertu partout ; et si nous la voyons au lycée, à l'académie, pourquoi ne serait-elle pas dans les jardins ? Zénon, en prêchant l'austérité, n'enseigne pas l'intolérance; bien moins encore, j'en suis sûr, l'ingratitude ; et si je ne ressentais de l'amour et du respect pour le sage du

Gargettium, je serais l'être le plus ingrat d'Athènes, et j'en serais le plus vil, si, en éprouvant ces sentimens, je craignais de les avouer. Et maintenant, mes frères, demandez vous à vous-mêmes, quelle serait votre indignation contre celui qui, ayant été chassé de ce portique pour ses vices, courrait au lycée accuser, devant les suivans d'Aristote, notre grand Zénon, de ces mêmes vices pour lesquels il aurait été banni de notre école ! Ne haïriez-vous pas, ne maudiriez-vous pas un tel misérable! Et bien, mes frères, cette journée m'a appris que Timocrate est ce misérable. Est-il ici? J'espère qu'il m'entend le dénoncer comme ingrat et diffamateur.

» Cela est faux! cria Timocrate, sortant furieux de la foule des élèves. Cela est faux ! je jure.....

» Gardez-vous du parjure ! dit une voix claire et douce qui sortait du milieu de l'assemblée. Athéniens ! faites place ! c'est à moi à prendre cette querelle. »

Les disciples ouvrirent passage. Tous les yeux se tournèrent de ce côté. Théon battit des mains en triomphe, et Timocrate pâlit d'effroi, car il reconnut les accens et la figure du fils de Néoclès.

CHAPITRE VII.

Le sage avança vers Théon : il posa une main sur chacune de ses épaules, et baisa son front rougissant. « Je rends grâce à mon généreux défenseur. Votre récit fidèle, mon fils, s'il n'a pas gagné l'esprit de Zénon, vous assure à jamais le cœur d'Épicure. Ah! conservez toujours cette candeur, cette innocence! » Il tourna son aimable visage vers l'assemblée : « Athéniens! je suis Épicure. » Ce nom, si méprisé, si détesté, éleva-t-il un tumulte dans le cercle? Non; toutes les langues étaient enchaînées, tous les yeux étaient fixes, on ne respirait plus : l'étonnement, l'admiration avaient suspendu toutes les facultés. Théon avait dit vrai; c'était l'aspect d'un sage, d'une divinité. La sérénité de ses traits n'était que la réflexion de celle de son

esprit; leur expression parlait à l'âme comme une douce musique. Aussi calme, aussi ferme que Zénon, il n'avait ni sévérité, ni réserve, ni majesté trop imposante, ni supériorité repoussante dans son maintien; on n'y voyait que bienveillance, franchise, condescendance encourageante. Le voir, c'était l'aimer; l'entendre, c'était le croire. Timocrate fuyait l'œil de son maître, qui le poursuivait avec un regard pénétrant, et jetait son âme coupable dans une agonie plus cruelle que n'aurait pu le faire l'œil enflammé d'un Cléante, ou l'œil plus imposant d'un Zénon. Le malheureux atterré, trembla, se courba; il sembla un instant prêt à demander grâce; mais sa langue s'attacha à son palais, et la honte empêcha ses genoux de ployer. « Va! je veux t'épargner. Athéniens, livrez-lui passage. » La foule des disciples s'écarta; le sage fit un signe de la main, et le criminel s'échappa.

» Pardonnez, Zénon, dit le Gargettien; ce jeune homme m'est connu, il n'est pas digne d'être au portique.

» Je vous remercie, et pour moi et pour mes élèves, répondit Zénon. Les dieux nous préservent de recevoir le vice parmi nous, ou

d'offenser la vertu! Je reconnais mon erreur, et je me la reproche sévèrement. Désormais, si je ne puis estimer le philosophe, je respecterai l'homme.

» Et moi, j'honore l'un et l'autre, dit Épicure, inclinant sa tête devant le stoïque. Depuis long-temps je connais et j'admire Zénon. Je me suis souvent mêlé à la foule qui remplit son portique, et j'ai senti la puissance de son éloquence. Je n'espère pas de lui un retour semblable; je ne désire pas non plus attirer ses disciples dans mes jardins. Je connais la sévérité de leur maître, l'austérité, je dirai même l'intolérance de ses règles. Mais pour un seul, et il posa la main sur la tête de Théon, pour celui-là seul, je demande son indulgence. Qu'on ne lui fasse pas un crime de ce qui a été l'ouvrage du hasard et d'Epicure; et qu'il me soit permis d'ajouter pour sa défense et pour la mienne, qu'il n'a perdu dans mon école aucune vertu, s'il y a laissé quelques préjugés.

» Fils de Néoclés, dit Zénon, je vous craignais hier, mais je vous crains doublement aujourd'hui. Vos doctrines séduisantes en elles-mêmes, sortant d'une bouche semblable, doivent être irrésistibles. En portant les

yeux sur l'avenir, je crois voir le sage du Gargettium élevé au faite de la gloire, et le monde à ses pieds. Ce monde est préparé à suivre ses maximes. Quand le héros Macédonien conduisit nos légions à la conquête de la Perse, il a frappé la Grèce d'un coup mortel. Le luxe, la mollesse Asiatique qui ne s'infiltraient auparavant que goutte à goutte, fondent maintenant sur nous par torrens. Notre jeunesse nourrie dans le sein de l'indolence, éloignera avec dégoût ses lèvres malades de la morale sévère de Zénon, et sucera avec délices la philosophie enmiellée d'Epicure. Vous me direz que vous aussi enseignez la vertu. Cela peut être. Je ne le vois pas ainsi, cependant cela peut être. Je ne conçois pas qu'il puisse exister deux vertus, ni que deux routes différentes puissent nous y conduire. Toutefois je ne soutiendrai pas mon opinion comme incontestable. J'avoue que votre système éclairci par votre pratique, offre quelque chose à admirer et beaucoup à aimer. Mais quand votre pratique aura cessé d'édifier les hommes, et que votre système lui survivra; où sera la garantie de son innocence, l'antidote du poison qu'il renferme? Je ne pense pas que le monde se contente de

prendre le bien et laisse le mal. Bientôt il laissera au contraire le premier pour ne saisir que le dernier. Il fera plus, il pervertira la nature même du bien, et fera du tout un mal sans mélange. Vos bosquets deviendront le refuge de tous les vices. La paresse s'y introduira sous le nom d'amour du repos. La sensualité, la débauche y remplaceront la gaîté décente, et les plaisirs corporels y tiendront lieu de ceux de l'esprit, quelles que soient vos vertus, elles sont des dons de la nature et non des fruits de l'éducation, et ceux de vos élèves qui vous ressemblent sur ce point, pourront seuls imiter votre conduite. Mais supposez-leur des passions bouillantes, des désirs impérieux, et vos maximes céderont bien vite à une force supérieure. Elles ne donneront même point l'alarme à l'approche de l'ennemi. Ne me dites pas que ce qui peut être interprété en mal, soit bien; que ce qui laisse une porte ouverte au vice, soit vertu. Je vous le répète: en portant dans l'avenir un œil prophétique, j'y vois votre future renommée; mais je la vois telle qu'un sage ne pourrait l'ambitionner. Vos jardins attireront la foule, mais ils seront déshonorés; votre nom sera dans toutes les bouches, mais elles seront

indignes de le prononcer; les nations vous honoreront, mais ce sera quand elles seront sur le penchant de leur ruine, et notre pays dégénéré, viendra expirer à vos pieds. Zénon, cependant, sera négligé, mais non calomnié. On abandonnera le portique, mais on n'en méconnaîtra pas les doctrines, on ne les expliquera pas scandaleusement. Ma réputation actuelle ne me fait pas illusion. Aucune école n'est plus suivie que la mienne; toutefois je sais que cela ne peut durer. Les siècles d'or et de fer sont passés; la faiblesse de la vieillesse pèse sur le genre humain. Mais, ô fils de Néoclès, en voyant cette sombre perspective qui s'ouvre devant nous, je mets ma consolation et mon orgueil à élever le dernier rempart derrière lequel la vertu affaiblie peut se réfugier; où la gloire déchue des peuples peut se soutenir quelques instans encore. J'ai fait plus: quand la vertu et l'honneur auront cessé d'habiter la terre, les âmes créées pour un meilleur temps, qui paraîtront de loin en loin parmi les générations dépravées, pourront se retirer dans ce portique délaissé, et là déplorant les maux et les torts de leurs semblables, ils apprendront à trouver en eux-mêmes un monde nouveau; là s'armant d'une

force indomptable, ils regarderont en pitié les esclaves et les tyrans. Epicure! quand tu pourras dire la même chose de tes jardins, alors et seulement alors, tu pourras te dire vraiment sage, vraiment vertueux. »

Il avait cessé de parler et les tons sonores de sa voix, semblaient encore retentir aux oreilles de ses auditeurs. Après un long silence, le Gargettien avec des accens plus doux que les sons des flûtes d'Arcadie, lui répondit en ces termes :

» Zénon, dans le discours qu'il vient de prononcer, appuie en grande partie la vérité de son système sur son utilité, sa convenance pour les besoins de l'homme. Je veux suivre la même marche à l'égard du mien. Comme les jardins sont toujours ouverts, et que mes livres sont entre les mains de tout le monde, il serait peu nécessaire, même déplacé, d'entrer ici dans les détails ou l'exposition des principes de ma philosophie. *Ne nous dites point que ce qui peut être interprété en mal, soit bien; que ce qui laisse une porte ouverte au vice, soit vertu.* C'est là le coup que Zénon vient de porter à Epicure, et s'il ne pouvait être paré, j'avoue qu'il serait mortel. Nous jugeons du fruit par la saveur, de la fleur

par l'odeur. Dans un système de morale, de philosophie, ou toute autre chose conduisant aux mêmes fins, sous d'autres noms, on regarde comme bon ce qui tend à produire le bien, et comme mauvais ce qui tend à produire le mal. Je pourrais soutenir ici que notre opinion concernant les premiers principes de la morale, n'a rien à faire avec notre pratique; et que, soit que je fonde ma vertu sur la prudence, l'utilité, la justice, la bonté ou l'amour-propre, elle n'en est pas moins la vertu, l'unique vertu; je pourrais *soutenir* que l'on n'a jamais disputé que sur son origine et non sur son but; et que parmi les milliers qui lui rendent hommage, à peine un seul pense à examiner le piédestal sur lequel elle repose; que, de même qu'un marinier est guidé par les marées sans connaître leur causes, l'homme obéit aux lois de la vertu sans connaître sur quels principes elles sont établies; de plus, que la connaissance de ces principes n'affecterait pas plus la conduite morale de l'homme, que celle des principes des marées n'affecterait la conduite du marinier. Mais je ne m'attacherai pas à cet argument, car j'aurais l'air d'éviter le combat, et je veux au contraire rencontrer l'objection en

face. Je dis donc, (en admettant que les plus puissans effets en bien ou en mal, dérivent des premières bâses d'un systême de morale), que si l'on doit croire le meilleur celui qui produit le plus de bien et empêche le plus de mal, le mien doit être rangé parmi les meilleurs, et par conséquent l'un des mieux bâsés. Si, comme vous le dites et comme je penche à le croire, le monde est arrivé à la vieillesse; si, comme vous le dites encore nos jeunes gens bercés dans l'indolence, détournent avec dégoût leurs lèvres malades de la doctrine sévère de Zénon, alors, je dis qu'ils trouveront dans les jardins et seulement dans les jardins, une nourriture innocente, et cependant adaptée à leurs palais blâsés; ils y trouveront non pas une armure d'acier qu'ils ne pourraient porter, mais un vêtement de soie qui les garantira un peu de la dégénération ou du moins jettera un voile de beauté sur leur forme dégradée. Mais, quand Zénon reconnaîtrait ce dernier effet de ma philosophie, peut être ne l'appprouverait-il pas : son œil sévère regarde avec mépris, jamais avec compassion, les folies et les vices des humains. Il veut les anéantir, les changer en leurs vertus opposées, ou les laisser dans leur

difformité naturelle. Devenez parfaits ou restez tels que vous êtes. Je ne reconnais aucun degré dans la vertu, ainsi peu m'importe les degrés du vice. Si votre chute est décidée, pourquoi en dissimuler l'horreur. Elle ne doit exciter ni pitié, ni sympathie, il faut la voir telle qu'elle est, pour qu'elle inspire la haine et le dégoût qu'elle est faite pour inspirer. Ainsi parle le sublime Zénon, qui ne regarde l'homme que comme il devrait être. Ainsi dit d'autre part le doux Epicure, qui voit l'homme tel qu'il est, qui malgré sa faiblesse, ses erreurs, ses crimes, se sent toujours son frère, s'afflige toujours de ses maux et se réjouit de son bien-être. De mes jardins je crie à l'insouciant, à l'étourdi, au paresseux. « Où courez-vous? que cherchez-vous? Est-ce le plaisir! voyez il est ici. Est-ce le repos? entrez! reposez-vous. C'est ainsi que je les attire loin des illusions dangereuses, loin des erreurs de leur âge. Je réveille ensuite peu à peu leurs facultés engourdies, je lève le voile qui couvre leur intelligence. » Mes fils vous cherchez le bonheur, moi je le cherche aussi. Unissons nos efforts pour tâcher de le découvrir. Vous avez bu à la coupe de Bacchus, à celle de l'amour; vous avez couru après l'amusement dans les

fêtes bruyantes, vous avez cru trouver l'oubli des maux dans l'indolence. Vous me dites que vous avez été désappointés, que vos passions augmentaient à mesure que vous les satisfaisiez, que votre lassitude s'accroissait même dans le sommeil. Cherchons encore, apaisons nos passions non en les satisfaisant, mais en les subjuguant; guérissons notre lassitude, non par le repos, mais par l'exercice. » C'est ainsi que je gagne leur cœur et leur confiance. Je les conduis pas à pas. Je développe devant eux les secrets des sciences, je leur expose les beautés des arts. J'appèle à mon aide les Grâces et les Muses, le chant, la lyre, la danse. La tempérance préside à nos repas, l'innocence à nos divertissemens. Le dégoût se change en contentement, l'indifférence en curiosité louable, la brutalité en élégance; la licence est remplacée par l'amour honnête, la joie bachique, par une gaîté sociale. Ne me dites pas, Zénon, que le maître qui arrache de jeunes cœurs à la dépravation, qui calme les orages de leurs passions et tourne vers le bien tous leurs sentimens, ne me dites pas que ce maître est vicieux. J'avoue que je ne vise pas à rendre les hommes grands, mais à les rendre heureux; à leur enseigner

qu'ils peuvent trouver du bonheur en remplissant leurs devoirs de fils, de maris, de pères, de citoyens; et quand les motifs sublimes de Zénon ne pourront plus influencer une génération énervée, les douces persuasions d'Epicure seront toujours écoutées et senties. » Vous m'avertissez que je serai calomnié, que mon nom sera diffamé. Je n'en doute point. Quel est celui qui a enseigné les hommes, sans être atteint par la malveillance? Quel système est à l'abri des fausses interprétations? Zénon pense-t-il réellement *que* a doctrine et lui-même soient assurés contre ce danger ? Il ne connaîtrait alors ni l'ignorance, ni la folie des hommes. Quelques siècles écoulés, laisseront les vertus aimables prêchées par Epicure et la sublime excellence de Zénon, dans l'oubli. Les fanatiques orgueilleux de quelque secte nouvelle, pourront calomnier les unes et l'autre, et proclamer Epicure un débauché, Zénon un hypocrite. Toutefois, je veux bien avouer que je donne plus de prise à la calomnie que Zénon; que lorsque son école sera seulement délaissée, la mienne sera probablement déshonorée. Mais ces deux effets auront la même cause, qui conduira à négliger ses doctrines

et à pervertir les miennes. Pourquoi donc alors, la perspective de l'avenir jetterait-elle plus de trouble dans l'âme d'Epicure que dans celle de Zénon? La faute n'est pas plus à vous qu'à moi, elle appartient aux vices de ceux qui suivront mon système dans les siècles futurs, où à l'ignorance de ceux qui le jugeront. Je suis ma course, guidé par ce que je crois la sagesse; et me donnant le bien de l'homme pour but, j'adapte mes conseils à sa position, à ses facultés, à son caractère. Mes efforts peuvent être inutiles, mes intentions calomniées; mais comme je sais que la bienveillance les inspire, je les continuerai, sans être découragé par des exemples accidentels d'ingratitude, ou par les plus fréquens désapointemens. » Il se tut, et posant encore la main sur l'épaule de Théon, et le conduisant à son maitre. « Je ne demande pas qu'il admire ma philosophie, mais permettez-lui d'aimer ma personne.

» Je ne le blâmerai point, dit le stoïque, mais je désire pouvoir toujours compter sur lui; je désire qu'il n'oublie pas bientôt et le portique et Zénon »,

Les ombres de la nuit s'étendaient sur la ville, et l'assemblée se sépara.

CHAPITRE VIII.

Le soleil était dans toute sa force, quand Théon sortit de l'un des bains publics. Il ne se sentait pas disposé au sommeil; cependant la chaleur des rues ne pouvait être supportée. « Allons dans les jardins, pensa-t-il, errer sous leurs fraîches ombres, en attendant que le maître vienne m'y joindre. » Comme il était alors devant la maison du Gargettien, et que l'on arrivait par elle dans les jardins plus promptement que par l'autre chemin, il y entra, et chercha le passage qu'il avait déjà traversé. Il ne le retrouva point, et après avoir parcouru plusieurs détours, il ouvrit une porte, et se trouva dans une bibliothèque. Epicure y était assis, et paraissait étudier profondément; ses tablettes devant lui, sa plume dans une main, et l'autre sou-

tenant son front. Métrodore, de l'autre côté de la salle, était occupé à transcrire.

Théon s'arrêta, et faisant une courte apologie, il se hâtait de se retirer. « Restez, lui cria le maître. » Théon revint sur ses pas, mais il n'avança pas beaucoup au-delà du seuil.

» Quand je vous engage à rester, je ne prétends pas vous établir portier de ma bibliothèque; entrez, et fermez la porte derrière vous. » Théon obéit avec joie, et courut saisir la main que le sage lui tendait. « Puisque vous vous êtes introduit dans le sanctuaire, je ne veux pas vous en chasser. Il fit signe au jeune homme de prendre place sur sa couche. » Et maintenant, que de jolies choses n'ai-je pas à vous dire, pour la défense que vous avez faite hier de l'infâme Gargettien? Si vous m'aviez suivi à la maison, quand nous étions encore l'un et l'autre animés de la chaleur du combat, je vous aurais fait un compliment en pleine assemblée à notre souper d'amis, et vous auriez à votre tour déclamé une réponse aussi éloquente avec une de vos rougeurs modestes.

» Si telle était l'intention du maître, je suis bien aise de ne l'avoir pas suivi; mais

j'ai passé la soirée chez moi avec mon ami Cléante.

» Vous avez sûrement tâché de le remettre dans des dispositions moins tristes et plus charitables?

» J'ai bien essayé quelque chose de semblable.

» Et avez vous réussi?

» Je ne sais trop, il ne m'a pas quitté de plus mauvaise humeur.

» Alors il était de meilleure humeur, n'en doutez nullement; car les explications appaisent toujours, si elles n'aigrissent pas les différens entre amis.

» Oui, mais nous avons aussi argumenté.

» Le terrein était dangereux, certes; et le combat a dû se terminer à l'avantage égal de l'un et de l'autre?

» Vous me faites un compliment, que je ne mérite peut-être pas tout-à-fait.

» Pardonnez-moi, ce n'est pas un compliment que je vous fais. Je ne dis pas cela, parce que je suppose votre logique et votre rhétorique égales; mais bien votre obstination et votre vanité.

» Mais vous ne savez donc pas que je ne me

crois ni obstiné, ni vain, dit Théon en souriant.

» Si j'avais supposé que cela vous fût connu, je n'aurais pas jugé à propos de vous en avertir.

» Et sur quel fondement me croyez-vous obstiné et vain.

» Sur votre âge; oui, sur votre âge. Pensez-vous qu'il y ait un homme au-dessous de vingt ans qui ne soit pas l'un et l'autre?

» Et bien, j'aurais imaginé qu'un vieillard devait être au moins aussi obstiné qu'un jeune homme.

» Je vous accorde qu'il est en effet plus obstiné quand il l'*est*, ce qui arrive souvent, mais pas toujours; et il en est de même pour la vanité. Cependant, si quelques vieillards ont la vanité et l'obstination au superlatif, tous les jeunes gens ont ces qualités au positif. Je crois que vous n'avez qu'une part modeste de l'une et de l'autre, mais je ne suppose pas que vous en soyez tout-à-fait exempt. Maintenant, dites-moi la vérité, le succès n'est-il pas resté incertain, et n'avez-vous pas pu vous l'attribuer l'un et l'autre.

» Je l'avoue; du moins nous ne nous sommes pessuadés ni l'un, ni l'autre.

» Mon fils, il aurait fallu ajouter une merveille de plus aux sept que nous possédons déjà, si l'un de vous était parvenu à cela. Je douterais presque qu'il y ait, dans le cours d'une olympiade, deux hommes qui commencent une dispute avec le désir de chercher la vérité; ou un seul, dans le cours d'un siècle, qui soit sorti d'une dispute convaincu par son adversaire.

» Bien, si vous ne voulez m'attribuer aucun honneur pour n'avoir pas été convaincu, vous me permettrez au moins de me glorifier de n'avoir pas été réduit au silence, moi, si peu exercé dans la dispute, et Cléante, un raisonneur si consommé!

» Vous avez déjà rompu la glace hier au portique, dit le philosophe en lui frappant sur l'épaule : après ce généreux exemple de confiance, je ne m'étonnerai pas que vous trouviez des paroles pour toutes les occasions. Croyez-moi, rompre la glace est toujours une chose fort importante. Plus d'un orateur s'est trouvé tout-à-coup porté au terme par le premier effort qu'il a fait pour s'élancer dans la carrière. Cléante lui-même, a été dans ce cas. Vous savez son histoire. Quand il vint à Athènes, c'était un gladiateur grossier, étran-

ger à la philosophie comme à toute espèce de savoir. Cependant, en parcourant nos rues, il était impossible qu'il n'en ouït pas parler. Il voulut entendre Cratès. Sa curiosité, jointe à sa complète ignorance, lui donnait un aspect si singulier, lui faisait faire des questions si simples, et des réponses si comiques, que ses condisciples le surnommèrent l'âne; mais l'âne persévéra, et bientôt après, entrant au portique, il s'appliqua avec une telle constance à développer les mystères de la doctrine de Zénon, qu'il obtint en peu de temps l'estime de son maître et le respect de ses compagnons. Toutefois, sa timidité excessive l'aurait retenu dans l'essor qu'il pouvait prendre, si une excitation soudaine ne lui eût donné la force de surmonter cette timidité. Le hazard lui procura ce stimulant nécessaire, et il est devenu l'orateur entraînant et prompt que vous connaissez.

» J'ai souvent entendu conter, reprit Théon, et j'ai toujours eu peine à croire le changement, qu'un petit nombre d'années a produit chez Cléante; lui, *un gladiateur robuste et grossier, un barbare sot et ignorant!*

» Le monde se plaît à augmenter le merveilleux d'une aventure. Cléante n'a jamais

été un robuste gladiateur, quoique sa personne ait pu être un peu moins frêle qu'elle ne l'est à présent; et s'il a été ignorant, il n'a jamais été sot. Une application intense, et de plus (au dire de quelques-uns), les jeûnes que lui impose la pauvreté, autant que la tempérance, ont rapidement réduit son corps en exaltant son esprit.

» Les jeûnes de la pauvreté, s'écria Théon, croyez-vous cela possible?

» Je le crains; du moins l'on affirme qu'il ne possédait que quatre drachmes, quand il quitta l'école du pugilat pour celle de la philosophie, et il ne paraît pas qu'il suive maintenant d'autre profession que celle de savant qui, assurément n'est pas propre à fournir beaucoup d'alimens à son corps, quoiqu'*elle* puisse faire pour son esprit.

» Mais son maître; pensez-vous que Zénon pût souffrir qu'il manquât de ce qui est nécessaire à la vie?

» Les besoins indispensables sont satisfaits, sans doute; mais, je crois, qu'il les réduit à bien peu de choses, et qu'il aime mieux se procurer ce peu, par les moyens les plus difficiles, que de contracter des obligations, même envers son maître.

« Ou son ami, dit Théon.

» Souvenez-vous que vous n'êtes pas un bien ancien ami, et que vous êtes un peu plus jeune que lui.

» Mais cela devrait-il l'empêcher de me donner sa confiance dans une occasion semblable.

» Peut-être non, mais il faut accorder quelque chose à l'orgueil stoïque.

» Je ne puis lui rien accorder en ceci.

» Non, parce que cela touche le vôtre. *C'est ainsi que je foule l'orgueil de Platon*, disait Diogène, en mettant son pied sur la robe de l'académicien : *Oui, avec l'orgueil plus grand de Diogène*, répondit Platon; mais je vous ai rendu sérieux contre mon intention. Métrodore, où en êtes vous?

» J'écris le dernier mot : voici, et se levant, il court vers Théon; laissez-moi embrasser celui qui a si noblement vengé mon maître. Peut-être; ignorez-vous à quel point je suis particulièrement intéressé dans cette affaire. Timocrate est frère de Métrodore.

» Dieux !

» Je rougis de l'avouer.

» Pourquoi rougir, mon fils bien-aimé; vous avez rempli plus que le devoir d'un frère

envers lui; et plus que celui d'un disciple envers moi. Je suppose, dit le maître à Théon, qu'en votre qualité de stoïcien, vous n'avez pas lu les traités méritans, écrits par Métrodore, pour soutenir ma doctrine et défendre mon caractère. Sur le dernier point, il est vrai qu'il a fait plus que je n'aurais voulu.

» J'avoue que je ne les ai pas lus, mais je les lirai.

» Quoi ! en face de Zénon ?

» Oui ! et de tout le portique.

» Nous ne devons pas douter du courage du jeune Corinthien, dit Métrodore, après la noble assurance qu'il a montrée hier.

» Je vois que le maître n'a point gardé le silence, reprit Théon, et qu'il m'a donné plus d'éloges que je n'en mérite.

» Métrodore peut vous dire que telle n'est pas ma coutume. Par Pollux, si vous continuez à visiter le jardin, vous devez vous attendre à être parfois traité durement. Je dirige mes coups sur toutes les fautes que j'aperçois, et j'ai des yeux très-clairvoyans. Je sais trouver les péchés les plus secrets; je mets à découvert le fond de l'âme de mes écoliers; ainsi soyez sur vos gardes, vous êtes averti !

» Je ne vous crains pas, répondit le Corinthien.

» Vous ne me craignez pas, fripon?

» Non, je vous aime trop pour cela; mais laissez-moi remercier le maître, sur son arrivée opportune d'hier au soir, qui m'a donné la victoire. Combien vous m'avez étonné; j'ai pensé, pour la seconde fois, voir en vous une divinité.

» Je vous dirai comment la chose est advenue. Le hazard me fit sortir hier de chez moi peu de temps après vous, j'ai vu de loin votre rencontre avec Cléante ; et devinant, d'après ces premiers mots, que vous alliez avoir à soutenir un siège, je vous suivis au portique, je pris place, sans être remarqué, au milieu de la foule, prêt à vous offrir mon secours, si l'occasion s'en présentait.

» Et vous entendîtes alors tout ce qui s'est passé?

» Sans doute.

» Pardonnez si j'interrômps votre récit, dit Théon, mais je pense que vous avez plus de clémence et plus de candeur qu'aucun homme dont j'aie entendu parler.

» S'il en est ainsi, croyez que ces qualités si utiles dans la vie, n'ont pas été atteintes

sans beaucoup d'étude et de travail sur moi-même. Zénon se trompe quand il attribue toutes mes vertus à mon caractère naturel. J'ai senti de bonne heure que la candeur était la qualité la plus indispensable dans la composition d'un philosophe ; et j'ai employé en conséquence, tous mes efforts pour l'acquérir. Quand une fois j'ai été bien engagé dans cet ouvrage, je ne l'ai plus trouvé ni aussi long, ni aussi difficile que je l'avais jugé d'abord. Je suis naturellement doux et sensible, et ces dons m'ont été d'une utilité inconcevable. Disposé à la bienveillance pour mes semblables, je pouvais facilement apprendre à plaindre leurs fautes plutôt qu'à les haïr, à sourire plutôt qu'à froncer le sourcil à leurs folies. C'était un grand pas; mais celui qui devait suivre était plus difficile: c'était d'être lent à prononcer, dans ce qu'on doit regarder comme faute et folie. Nos superstitions supposent tourmenté par les furies, l'homme qui épouse sa sœur, et les coutumes d'Egypte le lui recommanderaient. Combien n'a-t-on pas ri de l'astronome qui voulait que la terre tournât autour du soleil stationnaire; et cependant qui peut dire, si dans les siècles à venir son opinion ne sera pas établie comme une

vérité? Les préjugés, quand ils sont reconnus pour préjugés, sont aisément vaincus. La difficulté est d'en venir à cette connaissance. Il m'a fallu méditer sur bien des livres avant de pouvoir dire avec calme en toute occasion, il ne s'en suit pas que telle chose *soit*, parce que je pense qu'elle *est;* et jusqu'à ce que j'aie pu dire cela, je n'ai jamais eu la présomption de prendre le nom de philosophe. Après que je me fus enseigné à moi-même la candeur, j'ai trouvé que je possédais aussi la clémence; car il est en effet impossible d'avoir l'une sans l'autre.

» Je ne saurais concevoir, dit Théon, comment avec votre douceur, votre franchise, votre gaîté, vous pouvez avoir tant d'ennemis.

» Ne suis-je pas le fondateur d'une secte nouvelle?

» Oui, mais tant d'autres ont été dans le même cas.

» Et pensez-vous que j'aie plus d'ennemis qu'eux tous! Si cela était, peut-être faudrait-il en chercher la cause dans ces mêmes qualités paisibles que vous venez de citer. Songez aux Cyniques et aux Stoïques (et je crois que la plupart de mes ennemis, sont ou parmi eux ou de leur façon), et dites-nous si au-

cunes de ces trois qualités modestes, sont faites pour obtenir leur approbation ! Ils n'aiment pas à voir un homme tenir la place d'un philosophe, sans en avoir les airs et le ton, et vous avez dû vous apercevoir que je manque totalement sur ce point. Songez ensuite à ma popularité. Ces aimables vertus que vous m'attribuez et d'autres dispositions qui n'ont aucun nom, mais qui forment l'ensemble d'un caractère, m'ont aidé à m'assurer de nombreux amis; et celui qui a beaucoup d'amis, doit avoir beaucoup d'*ennemis;* car vous savez qu'il excite l'envie, la jalousie, la mauvaise humeur.

» Je ne puis souffrir cette pensée, dit Théon.

» Je la souffre avec plus de peine encore, dit Métrodore.

» Mes fils, ne plaignez jamais l'homme qui peut compter plus d'un ami pour chacun de ses ennemis; et je crois que je puis le faire. Oui mon jeune Stoïcien, Zénon peut avoir moins d'ennemis, et autant de disciples qu'Epicure, mais je doute qu'il compte autant d'enfans dévoués.

» Je sais qu'il ne le peut, cria Métrodore, en

contractant sa lèvre avec un orgueilleux dédain.

» Vous ne devez pas être fier de cette connaissance, dit le maître en souriant.

» Vous êtes trop bon, trop candide, répond l'écolier, et c'est là votre seul défaut.

» Alors, je suis un homme sans défauts, et je désirerais seulement pouvoir rendre le même compliment à Métrodore; mais ses lèvres prennent trop souvent une expression méprisante ou satyrique, ses joues s'enflamment trop souvent.

» Je sais cela, je le sais, dit le jeune homme.

» Alors, pourquoi ne pas vous corriger?

» Parce que je ne suis pas du tout sûr que j'en fusse mieux. Si vous vouliez seulement répondre avec plus de fermeté à vos ennemis, ou me permettre de le faire pour vous, ils vous respecteraient davantage, parce qu'ils vous craindraient.

» Je ne suis ni un Dieu, ni un roi, ni un soldat, pour avoir le droit d'inspirer la crainte, et en ma qualité de philosophe, je ne le désire point. Quant au respect, pensez-vous, de bonne foi, en mériter plus que votre maître?

» Ah! dit Métrodore en rougissant, le coup est trop sévère.

» Avouez au moins, qu'il est mérité. Non, non, mes fils, cherchons toujours à persuader, rarement à imposer silence, et jamais à terrifier.

» Souvenez-vous de la fuite de Timocrate, dit Théon, n'a-t-elle pas été l'effet de la terreur?

» Oui, mais sa conscience, et non mes regards, l'avait produite; si la première eût été tranquille, il aurait sans peine supporté les seconds.

» Ne nommez point le misérable, s'écria Métrodore avec indignation. Oh! jeune Corinthien, si vous saviez jusqu'à quel point notre maître a poussé l'indulgence et la patience envers lui; combien de peines il a prises pour le sauver, avec quelle douceur il le reprenait, avec quelle gravité il l'avertissait de son danger. Que de fois il l'a pardonné; enfin, quand il osa insulter la fille adoptive d'Epicure, l'aimable Hedeia, les disciples indignés, le chassèrent des jardins; et il courrut alors vers les ennemis de mon maître, nourrir leur malice de ses odieux mensonges. Malédiction sur le misérable!

» Fi! Comment oses-tu parler ainsi, dit Epicure en repoussant son élève loin de lui. Ta colère est indigne d'un homme, combien ne l'est-elle pas d'un frère! Va, rentre en toi-même, mon fils, ajouta-t-il en adoucissant sa voix, comme il vit une larme dans l'œil de Métrodore, le Corinthien t'accompagnera dans les jardins; j'irai vous y retrouver quand j'aurai fini ce traité. » Métrodore prit le bras de Théon, et quitta la salle.

CHAPITRE IX.

Ne croyez pas, dit Métrodore à Théon, que vous voyez en moi le meilleur échantillon des élèves d'Epicure, tous n'ont pas la tête aussi chaude et la langue aussi lègère que moi.

» Oh! répliqua son compagnon, je suis un trop jeune philosophe pour blâmer votre châleur; à votre place j'en aurais eu autant.

» Je suis ravi d'entendre cela; je vous en aime davantage. Mais le soleil est brûlant, allons chercher quelque ombrage.»

Ils tournèrent leurs pas vers un bosquet, et après avoir marché quelques instans, les sons d'une flûte vinrent frapper leurs oreilles. Ils avancèrent, et comme ils arrivèrent près

d'un tertre de gazon, au bord d'une riviere, sous un grouppe de chênes majestueux : « C'est Léontium, dit Métrodore, aucun autre dans l'Attique ne peut tirer de la flûte des sons aussi doux. Derrière l'un des arbres, ils la trouvèrent en effet couchée à terre, appuyée contre le tronc, et son corps, soulevé sur l'un de ses coudes. A côté d'elle, était assise la jeune fille aux yeux noirs, que Théon avait déjà vue; ses doigts légers tressaient une guirlande de fleurs odorantes, que le gai Sofron, qui était à quelques pas, au milieu des buissons, jetait dans sa robe.

» Assez! assez! dit la jeune fille d'une voix mélodieuse au jeune homme, qui, secouant les branches, faisait tomber une pluie de feuilles et de fleurs; assez! assez! arrête ta main, destructeur impitoyable.

» Je te remercie de tes paroles, quoiqu'elles soient prononcées pour me gronder, dit le jeune garçon, en s'élançant vers elle par un mouvement aussi rapide que celui du rameau, qui reprit sa place en s'échappant de sa main.

» Ton âme ne connaît qu'un seul sentiment, Boïdion, et ton naturel dément le cli-

mat brûlant qui t'a vu naître ; l'amitié est tout pour toi, et tu ne peux la ressentir que pour une seule personne.

» En vérité, tu réponds à ses soins bien froidement, dit Léontium en quittant sa flûte, et souriant à la fille aux cheveux noirs.

» Mais je ne réponds pas aux tiens froidement, dit Boïdion, en baisant la main de son amie.

» Je suis bien puni d'avoir négligé ma lecture du matin, dit Sofron d'un air boudeur, en reprenant son livre et en se retirant.

» Ne nous quittez pas en colère, mon frère, lui cria Boïdion. Mais le jeune homme avait disparu, et à sa place Métrodore et Théon s'offrirent à ses yeux.

La jeune fille étonnée allait se lever, quand Léontium posant la main sur son bras : « Reste, faon timide, et l'aimable vierge reprit sa place.

» Je me réjouis, dit Théon en s'asseyant, ainsi que Métrodore, aux côtés de Léontium, et prenant la flûte qu'elle avait posée sur le gazon, je me réjouis de voir ce petit instrument remis en usage dans Athènes.

» Ne dites pas dans Athènes, répondit Léon-

tium, seulement dans les jardins : je crois que nos jeunes gens frivoles, se souviennent encore de l'anathème d'Alcibiade, et regardant leur miroir, jurent qu'il n'y a que des fous qui puissent jouer de la flûte.

» Cela me rappelle, dit Théon, que parmi les divers rapports concernant les jardins, que j'ai entendu répéter dans Athènes, il en est plusieurs de fort contradictoires, sur la place qu'on y accorde aux sciences et aux arts libéraux, et particulièrement à la musique.

» Je suppose, dit Métrodore, qu'on vous a dit plus d'une fois, que notre unique occupation était de manger, boire et nous divertir en toute licence?

» Il est vrai, je l'ai ouï dire, et je suis honteux d'avouer que je l'ai cru à moitié ; mais votre prétendue licence m'a été décrite de diverses manières : tantôt, on la peignait grossièrement sensuelle, sans aucun voile, aucun ornement d'élégance ou de rafinement : bref, on soutenait qu'Épicure méprisait les beaux arts, aussi bien que les sciences graves ; d'autres fois, on disait que la musique, la danse, la poésie, la peinture étaient appelées à servir sa philosophie ; que Léon-

tium, jouait de la lyre, Métrodore, de la harpe, qu'Hédeïa, conduisait la danse, que Boïdion, chantait l'hymne de Vénus; que les salons étaient décorés par des peintures voluptueuses, et les allées des jardins remplies de statues indécentes.

» Et vous apercevez maintenant la vérité, répliqua Métrodore, vous l'apercevez avec vos propres yeux et vos propres oreilles.

» Mais, dit Léontium, le jeune Corinthien serait peut-être curieux de connaître les sentimens de notre maître, à l'égard de l'étude des sciences et des arts libéraux. Je vois clairement, continua-t-elle en s'adressant à Théon, l'origine des deux rapports contradictoires que vous nous citez. Le premier, a dû venir des suivans d'Aristipe, qui, sans reconnaître son nom, s'attachent aux principes de sa doctrine, et sont depuis long-temps fort nombreux dans notre ville dégénérée. Ceux-ci, parce qu'Epicure recommande seulement une culture modérée de ces arts, dont ils ont fait trop souvent les élégans provocateurs des plaisirs licencieux, l'accussent de les négliger tout-à-fait. Les Cyniques et les autres sectes austères, qui condamnent et tout ce qui sert à la volupté, et tout ce qui con-

tribue au bien-être et à la récréation de l'homme, exagèrent l'usage modéré qu'il fait des arts aimables, et le présentent comme un encouragement coupable donné à la mollesse et au vice. Vous concevez donc que la vérité est justement entre les deux rapports. Tout amusement innocent est permis dans les jardins. Epicure ne rejette pas la poésie, mais la poésie libre; ni la musique, mais la musique lascive; il admet la peinture qui représente des sujets décens; et la danse, quand elle est modeste. Cependant, en agissant ainsi, il déplaît également aux débauchés et aux austères; pour ceux-ci, il est trop indulgent; pour les autres, trop sévère. A l'égard des sciences, si l'on dit qu'elles sont négligées parmi nous, je ne puis répondre que notre maître (quoique très-versé dans ces sortes de connaissances, comme dans toutes les autres), les recommande grandement à notre étude; mais Polioenus est une preuve qu'elles ne nous sont pas étrangères : lui, que nous regardons comme l'un des hommes les plus aimables de notre école, et l'un des plus favorisés du maître, vous devez l'avoir entendu citer par toute la Grèce, comme profond géomètre.

» Oui, répliqua Théon, mais j'ai aussi entendu dire, que, depuis son entrée dans les jardins, il avait pris sa science en mépris.

» Je ne me suis jamais aperçue de cela, dit Léontium, quoique je pense qu'il n'y consacre plus tout son temps et toutes ses facultés. Epicure l'a tiré de ses diagrammes, pour lui dévoiler les secrets des sciences physiques, et les beautés des sciences morales; pour lui montrer les ressorts de l'action humaine, et le conduire de là, à l'étude de l'esprit humain. Il lui a fait concevoir qu'une seule étude, quelque utile et noble qu'elle puisse être en elle-même, n'était cependant pas digne d'occuper entièrement un être, d'une intelligence étendue, et curieux de s'instruire; et que l'homme, qui ne suit qu'une seule branche du savoir, à l'exclusion de toutes les autres, quoiqu'il pût atteindre à la plus grande hauteur, dans ce sens, ne serait jamais ni un vrai sage, ni un vrai savant. Il lui disait que si toutes les sciences devaient attirer l'attention de celui qui a le désir de développer son entendement, il devait donc, en évitant toute exclusion en général, se garder encore plus de celle qui porterait sur des études qui ne se lient point avec

les affaires, et n'ajoutent rien aux plaisirs de la vie; qui ne tendent point à nous faire mieux connaître, et nous et nos semblables, agrandir la sphère de nos affections, multiplier nos idées et nos sensations, et nous offrir de nouveaux sujets de recherches. C'est sur ces principes, qu'il blâmait Polienus, de se dévouer à une science qui conduit à d'autres vérités qu'à celles de la vertu; à une autre étude, qu'à celle de l'homme.

» Je vous remercie de votre explication, dit Théon, non que je puisse encore donner crédit aux absurdes rapports des ennemis de votre maître, mais parce que tout ce qui me fait mieux connaître le caractère et les opinions d'un tel homme, m'intéresse et m'instruit.

» Plus vous le connaîtrez, dit Métrodore, plus vous éprouverez cet effet. La vie d'Épicure est une leçon de sagesse: c'est par des exemples, plutôt que par des préceptes, qu'il conduit ses disciples. Sans donner aucun ordre, il gouverne despotiquement. On devine ses souhaits et on leur obéit comme à des lois; ses opinions sont regardées comme des oracles; ses doctrines adoptées comme des vérités démontrées. Tout est unanimité

dans les jardins. Nous sommes une famille dont Épicure est le père; et je ne dis pas cela pour faire l'éloge des écoliers, mais celui du maitre. Plusieurs de nous ont eu de mauvaises habitudes, des penchans vicieux, ou des passions violentes. Si nos habitudes sont changées, nos penchans rectifiés, nos passions réprimées, nous ne le devons qu'à Épicure. Ce que je lui dois en particulier, moi seul je puis le savoir. Quand je suivais étourdiment les plaisirs licencieux, livré à des désirs effrénés, il m'a fait goûter les douceurs de l'innocence, il m'a conduit au calme heureux de la philosophie. C'est ainsi, oui, c'est ainsi, qu'en faisant notre bonheur, il nous amène à ses pieds; c'est ainsi qu'il gagne et conserve son empire sur notre esprit, et qu'en nous prouvant son affection, il s'assure de notre respect, de notre soumission, de notre amour. Il ne peut ignorer son pouvoir, mais il ne l'exerce que pour épurer notre conduite, préserver notre vertu. Dans les discussions, vous avez pu le remarquer, il cherche toujours à convaincre, plutôt qu'à en imposer; il ne veut ni faire adopter aucune opinion par surprise, ni détourner l'esprit de la considération d'aucune vérité. Deman-

dez-lui un conseil, il est toujours prêt à le donner; son sentiment, il vous l'expliquera clairement : exempt de préjugés, il ménage avec délicatesse ceux des autres; néanmoins, le désir de la popularité ni la crainte de la censure ne l'ont jamais engagé à en flatter aucun, soit dans ses discours, soit dans ses écrits. La candeur, comme vous l'avez déjà observé, est le trait principal de son caractère. Je puis dire ceci, jeune Corinthien, moi qui le connais à fond. Oui, son âme est ouverte à tous; mais je l'ai approchée de plus près, j'en ai considéré les plus secrètes parties : c'est avec orgueil que je le dis, je suis un de ceux qu'il a admis le plus avant dans son intimité. Malgré toutes mes imperfections, toutes mes erreurs, il m'a adopté pour son fils; et inférieur comme je le suis, en âge, en bonté, en sagesse, il daigne m'appeler son ami. »

Des larmes remplissaient les yeux du jeune homme. Après un instant de silence, il allait terminer son discours, quand un léger bruit leur fit tourner ia tête, et ils virent le maître à leurs côtés. « Ne vous levez pas, mes enfans, je vais m'asseoir au milieu de vous. » Théon vit qu'il avait entendu les derniers mots de

Métrodore, car ses yeux se mouillèrent en se fixant sur lui avec tendresse.» Je te remercie, mon fils, pour ce tribut de ta reconnaissance; j'ai entendu tes éloges, et je les accepte avec joie. Que tous les hommes, et il regardait Théon, soient au-dessus de la flatterie; mais qu'un sage ne soit jamais indifférent à la louange sincère: celui qui l'est, doit être un arrogant ou un hypocrite. Pour moi, j'avoue que l'approbation de mes amis me rend aussi fier que les marques de leur attachement me rendent heureux. L'estime de ceux *qui* sont dans notre familiarité, qui nous voient à toute heure, entendent notre conversation privée, connaissent les habitudes de notre vie et la pente de notre esprit, cette estime est, et doit être pour nous, bien plus agréable et plus glorieuse que les applaudissemens d'une multitude ou la vénération du monde.»

Après une pause de quelques minutes, Léontium reprit la conversation. « J'ai expliqué, quoique très-brièvement et très-imparfaitement vos vues, concernant les études les plus convenables à suivre. Je crois que le jeune Corinthien a quelque curiosité sur ce point.»

Théon confirma son assertion par un signe.

« Les connaissances, dit le maître, sont les trésors les plus précieux que l'homme puisse acquérir. Sans elles, il n'est qu'une brute : avec elles, il est un dieu. Mais la recherche qu'ils en font, comme celle qu'ils dirigent vers le bonheur, est souvent infructueuse : ou ne les leur montre qu'imparfaitement. Ce n'est pas que la route qui y conduit soit obscure ni difficile; mais c'est qu'on en prend une fausse, ou qu'on entre dans la véritable, mal préparé pour le voyage. Tantôt l'homme croit que la sagesse et l'érudition ne sont qu'une même chose; et, s'enfermant dans son cabinet, il se nourrit de toutes les légendes de l'antiquité, il creuse toutes les sciences, entasse dans sa mémoire toutes les maximes de ceux qui nous ont précédés, calculant la valeur de ce qu'il acquiert par le travail et le temps que cela lui a coûté, il croit avoir atteint son but; et, du fond de sa retraite, il appelle ses frères des ignorans et des barbares. Mais hélas! le savoir n'est pas la sagesse, et les livres ne donnent pas l'intelligence. D'autres fois, il prend un chemin plus séduisant: il se mêle à la foule, il suit le torrent des plaisirs, il court après l'opinion du grand nombre, il débrouille ou il ourdit les fils de l'intrigue,

flatte les passions de ses semblables, et s'élève sur elles au pouvoir et à la renommée. Alors, se moquant de la crédulité, de l'ignorance et du vice sur lesquels il a établi son trône, il se dit que la connaissance du monde est la seule science utile, et que savoir le tromper c'est être sage. Cependant, connaître le monde n'est pas connaître l'homme, et triompher par les passions des autres, n'est pas triompher des nôtres.

» Non, mon fils! les connaissances qui tendent à nous rendre meilleurs et *plus heureux*, qui nous rendent propres à contribuer au bonheur et à l'amélioration des autres, sont les seules réelles. Toutes les sciences doivent exciter la curiosité, tous les arts renferment des beautés; mais ce qui est *plus* utile, plus curieux, plus beau que tout, c'est la parfaite connaissance, le parfait empire sur soi-même. Un homme peut lire dans les cieux, découvrir leurs lois et leurs révolutions, pénétrer les mystères de la matière, expliquer les phénomènes de la terre et de l'air, manier le pinceau de Parhasius, le ciseau de Policlète ou la lyre de Pindare; il peut faire une seule de ces choses ou les réunir toutes. Cependant, si cet homme

ignore les secrets de sa propre intelligence, les motifs de ses opinions et de ses actions; s'il ne peut dominer ses passions, se débarrasser des entraves des préjugés, éviter l'intolérance, peser ses actes et ceux d'autrui dans la balance de la justice, il ne possède aucunes connaissances vraies. C'est un savant, un érudit, un artiste; ce n'est pas un sage. Il doit se prosterner humblement aux pieds de la philosophie; car il a encore beaucoup à apprendre, et (ce qui lui paraîtra plus difficile) beaucoup à désapprendre. »

Le maître avait cessé de parler, et Théon restait encore les yeux attachés sur ses lèvres, dont il recueillait avidemment les paroles.

« Oh! parlez-nous encore, s'écria-t-il; je pourrais vous écouter ainsi pendant l'éternité.

» Je ne vous promettrais pas de discourir tout-à-fait aussi long-temps, répondit le sage en souriant; cependant, si vous le désirez, nous suivrons ce sujet quand nous aurons rejoint nos autres amis. »

Ils se levèrent, et tournèrent leurs pas vers l'allée où l'on se réunissait.

CHAPITRE X.

Épicure se plaça au milieu de ses disciples, qui l'attendaient. « Mes fils, dit-il, pourquoi êtes-vous venus dans les jardins? Est-ce pour chercher le bonheur, ou pour chercher la vertu et la sagesse? Écoutez, et je vous montrerai qu'en trouvant l'une de ces choses, vous les trouverez toutes trois. Pour être heureux il faut être vertueux, et quand on est vertueux on est sage. Commençons alors notre ouvrage: premièrement, laissons pour un instant dormir nos passions, oublions nos préjugés, et mettons de côté notre vanité et notre orgueil. Ainsi, armés de patience et de modestie, allons aux pieds de la Philosophie, disons-lui: « Regarde tes enfans, tes disciples, » doués par la nature de facultés, d'affections » et de passions. Enseigne-nous leur usage

» enseigne-nous à les diriger; montre-nous » comment nous devons les employer à notre » avantage, comment nous pouvons les faire » servir à notre bien-être, à nos jouissances.

» Fils de la Terre, répond la déesse, vous avez parlé sagement. Vous avez senti que la nature vous avait doués de facultés, de passions et d'affections; et vous concevez que votre bien-être dépend de l'emploi que vous en ferez, de la juste direction que vous leur donnerez. Cela est réellement ainsi. Vos affections morales et physiques peuvent être réduites à deux : le plaisir et la douleur; l'une agréable, l'autre pénible. Il est donc naturel et convenable, et que vous désiriez et suiviez le plaisir, et que vous évitiez la douleur. Commencez votre poursuite, mais avant, assurez-vous que vous êtes sur la bonne route; que vous avez l'œil sur le but véritable. Vous atteindrez le plaisir parfait, qui est le bonheur, quand votre corps et votre âme seront dans un état de satisfaction tranquille. Pour arriver là, beaucoup de travaux préliminaires sont requis : non des travaux violens, mais seulement constans et bien mesurés. D'abord, le corps avec ses passions et ses appétits, demande à être satisfait; mais, prenez garde,

c'est là que sont les écueils cachés sur lesquels votre barque peut faire naufrage, en vous éloignant ainsi à jamais du port du repos. Pourvoyez-vous alors d'un pilote habile pour vous diriger dans ce passage dangereux. Ce pilote, le voici : c'est la prudence, la mère des vertus, la compagne de la sagesse. Interrogez-la ; elle vous répondra qu'en cédant à vos appétits vous les rendrez plus exigeans, et que le feu des passions s'allume par l'indulgence qu'on a pour elles. Elle vous dira que les plaisirs des sens sont des peines cachées sous le masque du bonheur. Voyez, elle arrache ce masque et révèle les traits de l'inquiétude et du remords ; elle vous dira encore que la félicité ne se trouve jamais dans le tumulte, mais dans la tranquillité ; non celle de l'indolence et de l'inaction, mais celle qui provient d'un état sain de l'âme et du corps; enfin, elle vous dira qu'une vie heureuse ne ressemble ni au torrent impétueux, ni au marais stagnant, mais au ruisseau paisible et limpide qui coule doucement et silencieusement. Ensuite la prudence vous amènera l'aimable troupe des vertus. La tempérance, mettant un frein à vos désirs, en viendra par dégrés à subjuguer ou anéantir

ceux dont la satisfaction actuelle ne produirait que des maux dans l'avenir; et ceux qui seront plus nécessaires et plus innocens, elle les réduira à une modération qui les empêchera de nuire au corps ou à l'âme. La force vous aidera à supporter ces maladies, que la tempérance ne peut pas toujours prévenir; ces afflictions que le sort peut vous envoyer, ces persécutions que la folie et la malice de l'homme inventent quelquefois; elle vous apprendra à supporter tout, à triompher de la crainte, à contempler la mort sans effroi. La justice vous donnera la paix avec vos semblables et avec votre conscience. La générosité émoussera le dard que vos ennemis dirigeront contre vous, et vous rendra plus douce la tendresse de vos amis. La reconnaissance allégera le poids des obligations, ou le fera porter avec joie. L'amitié couronnera votre paix et votre contentement. C'est de ces vertus et de beaucoup d'autres que la prudence vous entourera. Ainsi, accompagné, soutenu, vous suivrez votre course avec confiance, et vous aborderez au port du repos.»

»Voilà ce que dit la philosophie, mes fils, et ne dit elle pas sagement? Dites-nous, vous qui avez parcouru les sentiers trompeurs de

la licence, qui vous êtes abandonnés à vos passions en cherchant le plaisir au sein de la volupté; dites nous, l'avez-vous trouvé là? Non, vous ne l'avez pas trouvé; car, si vous l'eussiez fait, vous ne le chercheriez pas aujourd'hui auprès d'Epicure. Venez donc, la philosophie vous a montré la route véritable. Jetez vos vêtemens souillés, chassez l'impureté de vos cœurs, retenez vos passions, réglez votre esprit et vous serez heureux. Pour vous, mes fils, à qui toutes choses sont encore nouvelles; vous à qui les passions n'ont encore donné ni douleur, ni regrets; vous qui commencez votre carrière, venez aussi! La philosophie vous a montré la route véritable. Conservez l'innocence de vos cœurs, retenez vos passions, réglez votre esprit et soyez heureux. Mais, mes fils, je crois vous entendre dire: Vous nous avez montré les vertus plutôt comme modifiant et corrigeant le mal, que comme donnant un bien positif et parfait. Le bonheur consiste, dites-vous, dans le bien-être, le repos du corps et de l'esprit; cependant, ni la tempérance ne peut défendre le premier des maladies, ni toutes les vertus unies, garantir l'autre des afflictions. Il est vrai, mes enfans, la philosophie ne peut chan-

ger les lois de la nature; mais elle nous apprend à nous y conformer. Elle ne peut annuller la douleur; mais elle nous donne des armes pour la supporter; et quelque soit le grand nombre des maux que le sort nous envoie, ceux que nous nous créons à nous-mêmes, sont encore bien plus abondans. La nature nous afflige de maladies, mais pour une qu'elle produit, quatre-vingt-dix-neuf sont le fruit de nos folies. La nature nous condamne à la mort; mais combien la mort de la nature est douce, quand la philosophie prépare l'oreiller, et que l'amitié reçoit le dernier soupir. Combien elle diffère de l'agonie proprolongée de la débauche qui détruit le corps par degrés, tandis que la philosophie n'est pas là pour renforcer l'âme, ni l'amitié pour la consoler; mais que l'impatience attise les flammes de la fièvre, et que le repentir envenime les pointes de la douleur! Et, dites-moi, mes fils, quand le corps du sage est étendu sur le lit de la maladie, son esprit ne peut-il pas encore lui fournir des délices? Sa conscience ne lui murmure-t-elle pas doucement, que son état n'est pas le fruit de ses folies, mais la conséquence des lois de la nature, qu'aucun effort, aucune précaution ne

pouvait prévenir? N'a-t-il pas le souvenir de ses plaisirs passés, des plaisirs d'une vie bien employée; ce souvenir ne peut-il pas nourrir son âme, même à l'instant où le mal dévore ses membres et consume ses forces vitales? Enfin, si l'agonie, engourdit ses facultés intellectuelles, la mort est là bien près, pour le délivrer. Alors cette mort, ce géant redoutable, fait l'office d'un ami. Mais, elle interrompt nos jouissances, aussi bien que nos souffrances. Est-ce pour cela que nous devons la redouter? Ne devrions-nous pas la trouver alors bien venue en songeant que la vie à ses jours d'orages et ses jours de sérénité, et que nous sommes conduits à notre repos, pendant que le soleil de la joie brille encore, avant que les tempêtes de la destinée aient troublé notre paix ou le soir de l'âge obscurci notre horizon. La mort n'est donc jamais notre ennemie. Quand elle n'est pas amie, elle ne peut être qu'indifférente; car, *tandis que nous sommes, la mort n'est pas; et quand la mort est, nous ne sommes plus*. Pour le sage, la mort n'est donc rien. Examinez les maux de la vie, ne sont-ils pas de notre propre création, ou n'empruntent-ils pas leurs plus noires couleurs de nos pas-

sions et de notre ignorance ! Qu'est-ce que la pauvreté, si nous avons la tempérance, et si nous pouvons être satisfaits avec un morceau de pain et l'eau du ruisseau ? si nous portons avec autant de plaisir un vêtement de laine grossière, qu'une robe de Tyr ? Qu'est-ce que la calomnie, si nous n'avons pas de vanité qu'elle puisse blesser, de colère qu'elle puisse enflammer ? Qu'est-ce que la négligence du monde, si nous n'avons pas d'ambition et d'orgueil qu'elle puisse mortifier? Qu'est-ce que la persécution, si nous avons dans nos cœurs un asile où nous puissions nous retirer, et un coin de terre pour reposer notre tête en sûreté. Qu'est-ce que la mort, quand la superstition ne l'entoure pas de terreur, et que nous pouvons couvrir nos têtes et nous endormir paisiblement dans ses bras? Voyez quelle liste de calamités humaines nous avons parcourues. La pauvreté, la calomnie, l'abandon, le désappointement, la persécution, la mort. Que reste-t-il ? La maladie ; et nous avons aussi démontré que la tempérance pouvait le plus souvent la faire éviter et que la philosophie aidait toujours à la supporter. Il est cependant une peine à laquelle les meilleurs, les plus sages des hommes,

ne peuvent échapper; que chacun de nous, mes enfans a sentie ou sentira. Sans doute votre cœur vous dit tout bas, qu'elle est cette peine; il vous dit que la mort n'est pas sans aiguillon? Le père dont les tendres soins ont formé nos jeunes esprits; le frère que le même sein à nourri, que le même toit abritait, avec lequel nous croissions comme deux arbres plantés sur le bord du même ruisseau, qui tirent leurs substances des mêmes eaux, leur force du même soleil; l'enfant dont le gai babil faisant nos délices, dont l'intelligence, par son heureux développement, fixait toutes nos espérances; l'ami de notre choix, la moitié de nous-mêmes, avec qui nous partagions nos chagrins et nos plaisirs, dont l'œil répondait au nôtre par une larme de sympathie, dont la main rendait plus douce la couche de la douleur. Ah! mes fils, il existe en effet une peine qui pénètre jusqu'à l'âme. Il est des maîtres qui ne vous parleront pas ainsi, qui vous diront qu'il est indigne d'un sage de s'affliger même dans ce cas. Mais tel n'est pas le langage de la vérité, de l'expérience, de la philosophie, c'est celui de l'orgueil, appuyé sur des subtilités sophistiques. Si vous ne sentez pas le malheur de la perte, vous

n'avez jamais senti le bonheur de la possession. Si vous ignorez le chagrin, vous n'avez jamais connu la joie. Estimez la valeur d'un ami, par les devoirs que vous lui rendez, par les sacrifices que vous êtes prêts à faire pour lui, et qui vous paraissent non des sacrifices, mais des jouissances. Nous nous attristons de sa tristesse, nous suppléons à ses besoins, et si nous n'en avons pas le moyen, nous les partageons; nous le suivons dans l'exil, nous nous enfermons dans sa prison, nous le soulageons dans la maladie, nous le fortifions à l'heure de la mort, et nous donnons même, s'il est possible, notre vie pour sauver la sienne. Quel trésor est donc celui pour lequel nous faisons tant! Et nous serait-il défendu de pleurer sa perte? Quand on nous le défendrait, il ne serait pas en notre pouvoir d'obéir. Faudrait-il donc, pour éviter le mal nous priver du bien? Faudrait-il bannir la tendresse de nos cœurs, dans la crainte d'éprouver la douleur que la séparation des objets aimés peut nous causer. Non, l'intérêt de notre félicité, l'expérience des choses de la vie, nous ordonnent le contraire. Que celui qui a placé sur le bucher, l'être le plus cher à son âme, qui a baigné son urne des larmes les

plus amères, que celui-là nous dise s'il a jamais souhaité n'avoir jamais connu l'objet de ses regrets. Qu'il nous dise si les plaisirs goûtés dans sa douce société, ne vivent pas encore par les souvenirs; s'il n'aime pas à se rappeler l'image du défunt, le son de sa voix, ses paroles, ses actions de bonté, les vertus aimables qui embellissaient sa vie; si tout en déplorant la perte de son ami, il ne sourit pas en pensant qu'il l'a cependant possédé. Celui qui ne connaît pas l'amitié, ne connaît pas les plus pures délices de ce monde. Toutefois, quand le sort nous les enlève, nous devons être affligés, mais non abattus; la philosophie est encore là pour soutenir notre courage. Et songez, mes fils, que peut-être de ce mal que nous craignons, il résulte un bien; peut-être l'incertitude de la possession donne-t-elle plus de valeur, à nos yeux, à ce qui nous est cher; peut être la possibilité de leur interruption donne-t-elle plus de piquant à nos plaisirs. L'éclat du soleil nous paraitrait-il aussi glorieux, sans les ombres de la nuit? Les zéphirs rafraîchissans du matin et du soir, seraient-ils aussi agréables sans les ardeurs du midi? Estimerions-nous autant l'aimable fleur si elle était éternellement épa-

nouie, ou le fruit brillant s'il s'offrait toujours sur le rameau ? Un ciel riant ne semble-t-il pas plus beau en contraste avec un ciel orageux, et les délices de chaque saisons ne nous semblent-ils pas plus doux par leurs vicissitudes? Soyons donc lents à blâmer la nature; car ses erreurs apparentes peuvent cacher la sagesse. Ne nous plaignons pas du sort, car nos maux peuvent renfermer les semences de notre bonheur. Si notre corps n'était jamais assujetti à la maladie, nous ne sentirions pas le bien de la santé. Si notre vie devait être éternelle, notre tranquillité pourrait dégénérer en inaction. Si nos affections n'étaient pas menacées d'interruption, elles perdraient beaucoup de leur tendresse. Ainsi donc, ô mes fils, il est de notre devoir, puisque notre bonheur y est intéressé, de chercher nos plaisirs dans la vertu, et quant aux peines qui peuvent tomber sur nous, de nous y soumettre avec patience ou de les combattre avec fermeté : *Bref, de parcourir notre carrière dans l'innocence et la paix ; de contempler la mort comme sa fin naturelle et douce, qu'il faut être prêt de subir d'un esprit résigné sans regrets pour le passé, ni inquiétudes sur l'avenir.* »

Le sage finissait à peine de parler, quand un disciple perça la foule, et baissant la tête avec vénération, toucha les genoux de son maître. « Ne refuse pas mon hommage, dit-il, et ne traite pas son expression de présomptueuse. »

Epicure le releva en l'embrassant. « Colotés, je suis plus fier de l'hommage de ton jeune esprit, que je ne le serais de celui de la foule assemblée à Olimpie. Puisse ton maître, mon fils, conserver son pouvoir sur toi, comme il est sûr de n'en abuser jamais.

CHAPITRE XI.

Le soleil était déjà éloigné de son méridien, cependant aucun vent frais ne tempérait la châleur brûlante. L'air était enchaîné dans un calme oppressif, quand tout-à-coup un ouragan terrible ébranle les forêts, et un mugissement sourd se propage de rochers en rochers, et retentit dans tout l'horizon. Les disciples s'étaient retirés avant l'approche de l'orage; mais Théon, l'oreille encore remplie de la voix musicale du sage, et le cœur occupé de ses douces leçons, était resté en ces lieux, pour se nourrir seul des pensées qu'elles avaient éveillées en lui : « Combien est grande la folie humaine, disait-il en s'appuyant contre un arbre; professer l'admiration de la sagesse, l'amour de la vertu, et cependant persécuter et calomnier sans cesse

l'une et l'autre! Combien il est vain l'espoir d'obtenir la confiance, ou de trouver la renommée par le chemin de la vertu!

» Ton regret est peu raisonnable, mon fils, dit une voix bien connue.

» Oh! mon bon génie! cria le jeune homme surpris et charmé, est-ce vous?

» Je suis resté, dit le Gargettien, pour observer les approches de la tempête, et je pense que vous avez fait de même.

» Non, répondit le jeune homme, je faisais peu d'attention à l'état des cieux.

» Il est fort singulier en ce moment. Théon tourna les yeux vers le point que le sage lui montrait. Une sombre masse de vapeurs s'entassait sur le sommet de l'Himèthe; deux colonnes qui s'en détachaient, s'étendaient sur le firmament, comme les branches d'un chêne gigantesque; et le soleil, qui déclinait rapidement du côté opposé dans une atmosphère embrasée, réfléchissait sa lumière rougeâtre sur leurs humides flancs. Bientôt la moitié du paysage fut obscurcie par les nuages, qui, s'abaissant toujours et devenant de plus en plus épais, semblaient toucher la terre. L'Occident offrait encore une raie brillante comme de l'or. Les lignes les plus éloignées

étaient tracées avec un pinceau de feu, et les jardins et les *villas*, qui ornaient la plaine, paraissaient illuminés comme pour une fête.

» Voyez, dit le sage, désignant de la main le côté lumineux, voyez l'image de la célébrité qui n'est pas fondée sur la vertu. Elle peut briller ainsi, pour un instant, mais les nuées de l'oubli ou de l'infamie ne tardent pas à ternir son éclat.

» En est-il ainsi réellement, dit Théon; les hommes les plus vils n'occupent-ils pas les cent bouches de la Renommée, tandis que les plus nobles sont négligés? Ne voyons-nous pas le meurtrier décoré d'un titre pompeux, inscrire son nom dans les fastes de l'éternité, avec l'épée qu'il a trempée dans le sang de ses frères? Et l'homme qui a consacré toute sa vie à cultiver la sagesse, qui a planté l'arbre de la paix sur la terre, donné la vérité à la génération qui s'élève; celui-là marche vers la tombe inaperçu; on ne rendra aucun honneur à ses cendres; son nom sera oublié!

» Son nom peut-être; mais, mon fils, s'il a donné la paix au monde, légué la vérité à la génération qui le suivait, la meilleure partie de lui-même, ses vertus, vivront après lui. Ne confondez pas le bruit avec la véritable

gloire. Celui dont la mémoire est rappelée, n'est pas toujours honoré. Songez que l'homme recueille, en général, ce qu'il a semé. Le meurtrier titré, qui lie sa destinée à celle des empires, doit passer avec eux à la postérité; tandis que le sage, qui travaille dans le silence de sa retraite, loin de la vue de ses contemporains, doit passer de-là, au silence du tombeau, inconnu aux siècles à venir.

» Et supposons qu'il en soit connu, combien peu viendraient visiter sa tombe, et combien de millions se presseraient autour de celle du guerrier?

» Mais ce petit nombre, mon fils, qui le composerait? les sages, les patriotes éclairés, les vrais philosophes. Et les millions, qui seraient-ils? les ignorans, les gens à préjugés, les esprits légers. Cependant, ce serait faire tort à la raison humaine, que de dire que les hommes honorent toujours ce qui leur est nuisible, de préférence à ce qui leur est utile; qu'ils abandonnent leurs bienfaiteurs pour leurs oppresseurs. Ils peuvent être aveugles dans quelques exemples, mais ils sont justes en masse. L'éclat d'une action, la hardiesse d'une entreprise, la majesté qui accompagne le pouvoir suprême, peuvent se saisir de leur

imagination, égarer leur jugement; mais, assurément, ils ne feront jamais leur idole de la tyrannie, de la cruauté, de la brutalité, quand ces qualités s'offriront sans aucun mélange de grandeur; ils seront bien plus éloignés encore de mépriser l'innocence, l'utilité de la vertu. L'expérience successive des générations a proclamé cette vertu le plus grand des biens : ceux-là même qui l'insultent dans leur pratique, lui rendent hommage dans leur pensée. Le grand nombre est plus fou que coquin; la faiblesse influe sur ses actions, et l'ignorance sur ses opinions, bien plus que la dépravation; et rarement cette faiblesse, cette ignorance vont assez loin pour l'empêcher de reconnaître et d'apprécier ce qui est dans son intérêt direct. Les hommes, dites-vous, médisent de la vertu, persécutent la sagesse; mais s'ils le font, c'est par erreur plus que par méchanceté. Ils sont crédules, et des rapports mensongers leur font prendre la vertu pour de l'hypocrisie; ils sont superstitieux, et quelques-unes des vérités de la sagesse leur paraissent profanes. Vous dites aussi qu'ils honorent le vice, mais lorsque cela arrive, vous trouverez toujours que le vice a pris le masque

de la vertu, ou que le talent lui a prêté des ornemens qui cachent sa difformité. Voyez-vous en cela rien qui ne doive exciter la compassion, plutôt que la colère; et la persévérance dans le bien, plutôt que le découragement? Plus l'ignorance est profonde, plus grand est le mérite du sage qui la dissipe; plus les préjugés sont enracinés, plus le courage qui les brave est digne d'éloge. Mais ce courage peut être inutile, le sage peut tomber victime de l'ignorance qu'il aura voulu combattre. Il en est trop souvent ainsi; *toutefois* avant de s'engager dans le combat, on en connaît les dangers; on sait qu'ils sont personnels, et que l'avantage est pour le genre humain. Une âme bienveillante trouve l'objet digne de tous ses efforts; et s'il n'est pas obtenu dans le présent, elle l'espère dans l'avenir. Le philosophe, dont la vue n'est pas obstruée par les brouillards des préjugés, peut découvrir au-delà de l'âge actuel, l'horizon commençant de l'âge suivant; il peut y voir des générations qui ne sont pas encore, pleurer l'injustice de leurs pères, adorer les mêmes vérités que ceux-ci ont condamnées; ou, s'il est dans une autre situation, s'il vit dans les siècles de la caducité du monde, et qu'il

voie le fleuve du temps couler sur un sol, tous les jours plus infecté d'erreurs et de maux ; dites, les louanges de ce monde corrompu, sont-elles faites pour être ambitionnées par lui? Sera-t-il jaloux de la célébrité accordée par l'ignorance au plus indigne? Dans aucun sens, mon fils, le but auquel nous tendons en pratiquant la vertu, ne doit être la gloire, mais la paix ; c'est-à-dire, la satisfaction de nous-mêmes : Cependant, quand je recommande l'indépendance, je n'engage pas à l'indifférence. Tout en cherchant à nous suffire à nous-mêmes, nous ne devons pas oublier la foule qui nous entoure. Ce n'est point en méprisant les autres que nous sommes sages ; mais en gagnant la tranquille approbation de notre cœur. Tu baisses encore la tête, ô! mon fils, dit l'aimable philosophe, en posant sa main sur l'épaule de son jeune ami.

» Vos paroles ont pénétré jusqu'au fond de mon âme, répondit Théon, mais elles n'en ont pas chassé la tristesse. Je n'ai pas en moi un monde qui puisse me rendre indépendant de celui qui m'environne; et je ne saurais pardonner les torts de mes frères, uniquement parce qu'ils les commettent par

ignorance. Et cette ignorance elle-même, n'est-elle pas un crime, quand la voix de la vérité parle à leurs oreilles?

» Mais s'ils n'entendent pas toujours cette voix, c'est que le préjugé l'étouffe en criant plus haut qu'elle.

» Le préjugé! Je déteste le préjugé, dit Théon.

» Je ne le déteste pas moins, dit le maître.

» Oui, mais il provoque ma colère.

» Je crains fort que cela ne remédie point au mal.

» Rien ne peut y remédier. Il est inhérent à la nature de l'homme.

» Alors, étant nous-mêmes des hommes, il doit être inhérent en nous. Croyez-moi, mon fils, il vaut mieux nous corriger de nos défauts, que de nous occuper de ceux de nos voisins.

» Mais il est permis de faire l'un et l'autre; car nous ne pouvons éviter de voir les erreurs d'un monde dans lequel nous vivons; et les voyant, nous ne pouvons éviter d'être irrités contre elles.

» La première de ces choses est assurément impossible, mais j'espère que la seconde ne l'est pas absolument. Celui qui se met hors

de lui pour les folies des autres, prouve qu'il en a lui-même une assez forte dose; et dans ce cas, ils ont autant de droits de se fâcher contre les siennes, que lui contre les leurs. N'ai-je pas tâché de vous montrer que le sage doit se rendre indépendant de tout ce qu'il ne peut commander au-dedans de lui? Vous me dites que vous n'êtes pas ainsi maintenant; je veux le croire, mais quand vous serez sage, vous serez ainsi; et jusqu'à ce que vous soyez sage, vous n'aurez assurément aucun titre pour vous plaindre de l'ignorance des autres.

» Je ne serai jamais indépendant de mes amis, répliqua Théon, je ressentirais toujours les injustices qui leur seront faites, quand je pourrais être indifférent à celles qui ne porteraient que sur moi.

» Mais sur quoi fonderez-vous cette indifférence pour ce qui ne concernera que vous-même?

« Sur la conscience de mon innocence, sur l'orgueil si vous voulez, ou sur le mépris de l'ignorance et de la folie de mes juges.

« Bien; et serez-vous moins persuadé de l'innocence de votre ami? Si vous l'êtes, d'où naîtra votre indignation? Si vous ne l'êtes

point, auriez-vous moins d'orgueil pour lui que pour vous-même? Respecterez-vous à son égard ces jugemens de la folie et de l'ignorance que vous méprisez quand ils se rapportent à vous?»

«Je crois qu'il me faut abandonner mon argument, dit Théon, mais vous devez me pardonner si, quand je contemple Épicure, je me sens indigné contre le scandale qu'on ose jeter sur sa pureté.»

«Et, pensez-vous avoir été vous-même un objet d'indignation, quand vous parliez de lui comme d'un monstre de perversité?»

«Oui, je sens que j'en étais un.»

«Moi, je pense le contraire, dit le maître, et lequel de nous deux doit juger le plus sagement?»

«Ah! j'espère que c'est Épicure, dit le jeune homme, en pressant la main de son interlocuteur. Leur conversation fut alors interrompue par les éclats de la tempête. Des éclairs enflammaient tout l'horizon, le tonnerre grondait au zénith, et de larges gouttes de pluie commençaient à tomber des nuages surchargés. «Nous sommes près du temple, dit le sage, cherchons un asile sous son portique. Nous pourrons de là-contempler l'o-

rage sans mouiller nos habits. » Ils avaient à peine gagné cet abri, que la pluie descendit en torrens. L'Illissus, qu'un soleil brûlant avait presque réduit à un faible ruisseau, remplit bientôt son lit et se déborda sur ses rives; ses flots pressés se succédaient rapidement; il semblait se hâter, pour la première fois, d'arriver à l'existence, sortant du sein de la montagne où il prend naissance. Déjà la foudre ne se faisait plus entendre qu'à de longs intervalles, et une faible lumière, semblable au crépuscule matinal, se montra sur le firmament occidental. Enfin, le soleil rompit ses barrières de nuées; il éclairait l'extrémité des vagues, et ses rayons tombaient de niveau sur la brillante Salamis. Le sage et son jeune ami admiraient en silence, quand le dernier aperçut un cheval qui, venant de la plaine, galopait droit à eux. L'objet de l'attention de Théon avait presque atteint la rivière, quand il reconnut qu'il était monté par une femme. Les pieds légers du coursier touchaient alors à la rive opposée. « Grand Jupiter! elle ne peut tenter ce passage, s'écria le jeune homme, en s'élançant de ce côté; arrêtez! arrêtez! » Elle retint la bride, mais il était trop tard. L'animal, accou-

tumé à passer le fleuve, étourdi par une course précipitée, se plongea dans les eaux. Théon arracha sa robe, et se préparait à plonger à son tour, quand Épicure le saisit avec force.

» Point de témérité. Le cheval est vigoureux, et sa conductrice habile. » La voix du sage, en prononçant ces mots, était calme et distincte; mais sa mélodie ordinaire avait fait place au ton d'une terreur concentrée. Même en ce moment d'agitation, ces accens frappèrent Théon.

» La connaissez-vous? est-elle votre amie? Si cela est..... Il s'efforça encore de se précipiter, mais Épicure le retenait toujours. Ses yeux se fixèrent sur les traits du philosophe : aucun mouvement ne s'y montrait, excepté un léger tremblement autour des lèvres, tandis que ses regards s'arrêtaient douloureusement sur l'animal qui luttait contre le torrent. Il fendit l'onde jusqu'à la moitié du trajet; alors, effrayé par la violence du courant, il voulut retourner en arrière. Celle qui le montait sentit le danger, lâcha la bride, et tâcha de le pousser en avant. Théon regarda Épicure encore une fois. Il vit qu'il avait jeté son manteau, et qu'il était prêt à se lancer dans le fleuve. «Je vous conjure par

les dieux, dit le jeune homme; qu'est-ce que ma vie au prix de la vôtre, et il retint le sage à son tour. Laissez-moi la sauver, je jure de la sauver.» Ils se débattirent un instant. «Oui, je jure, continue Théon avec une énergie qui tenait de la fureur, que si vous vous exposez je vous suivrai.» Il fit un dernier effort et sauta dans l'eau. Sa vigueur naturelle était doublée; il ne ressentait aucune crainte, ne voyait aucun danger. En une minute, il fut au centre de la rivière; un seul mouvement, et il saisissait les rênes du coursier; mais en ce moment, l'animal terrifié, se laissa entraîner par le courant: sa conductrice se soutint encore quelques instans, puis, manquant de force, elle éleva une de ses mains avec un faible cri de désespoir. Théon s'avança contre les vagues, saisit d'un bras la jeune fille expirante; et, dérivant un peu, il fendit de l'autre bras l'onde écumante, et combattit sa furie avec des efforts presque surhumains. Haletant, étouffant, ne se connaissant plus, il atteignit la terre sans savoir où il abordait. Quand il reprit ses sens, il se trouva sur un lit, et dans les bras d'Épicure.

«Où suis-je, dit-il, où est la charmante fille?»

«Sauvée, sauvée, comme son généreux libérateur. Oh! mon fils, maintenant bien réellement mon fils, puisque je te dois mon Hédeïa.»

«Était-ce donc votre fille adoptive? s'écria le jeune homme, en se jetant dans le sein du philosophe, avec une explosion de joie délirante. Mais comment suis-je venu ici? demanda-t-il à Métrodore, qui se trouvait près de la couche, ainsi que deux autres disciples.

«Je crois, répondit Métrodore, que le maître s'est jeté à la nage pour vous aider, du moins nous l'avons vu tirant de l'eau Hedeïa et vous.»

«Je guettais l'instant où vos forces vous abandonneraient, mon fils, et je réservais les miennes pour y suppléer. Quand j'ai vu cet instant, je suis venu à votre secours. Maintenant reposez-vous un peu, je vais changer de vêtemens.

CHAPITRE XII.

Théon sortit d'un bain chaud, tout-à-fait rétabli de ses fatigues; et ses membres ayant repris toute leur élascité, après avoir été bien frottés d'huiles odoriférantes, il joignit la compagnie, rassemblée pour le soupé, parfaitement sain de corps et d'esprit. Il trouva dans le salon, le maître, Léontium, Métrodore et deux autres disciples qui lui étaient inconnus. Les manières élégantes de l'un n'étaient pas exemptes d'un peu de réserve imposante; le grave repos de ses traits, l'expression de pensée abstraite, qu'offraient les lignes de son front, et son regard doux et assuré, firent conjecturer à Théon qu'il voyait Poliænus; l'autre, dont le maintien avait la dignité de l'âge mûr, jointe à une politesse rafinée, dont le visage, sans être beau, avait

ce charme que des sentimens élevés et un esprit bien cultivé, répandent toujours, plus ou moins, sur une physionomie, dont l'aspect général annonçait en même temps l'homme instruit et l'homme aimable, fixa à l'instant l'attention du Corinthien. Tous l'accueillirent avec des félicitations, et Métrodore, en l'embrassant étroitement, le traita de barbare envahisseur, qui concentrait dans sa seule personne tout l'amour et tout l'honneur des jardins. Mais, ajouta-t-il, prenez garde; car je crains que vous ne vous soyez attiré l'envie.

» Je le crois, dit Théon, du moins je sais que j'envierais celui de vous qui aurait eu le bonheur de risquer sa vie, ou même de la perdre pour votre maître, ou pour quelqu'un qui lui est cher.

» Bien, très- bien, mon aimable jeune homme, dit l'étranger, en prenant sa main, et quand vous aurez vu la nymphe que vous avez si galamment sauvée, vous croirez sans doute que l'homme qui risque sa vie pour elle, ou pour quelqu'un qu'elle aime, n'est pas moins digne d'envie.»

Ils s'approchèrent alors de la table, et Léontium dit tout bas à Théon : « C'est Her-

machus de Mytilène, l'ami de cœur d'Épicure.

» Je vous remercie, répliqua Théon, vous avez lu dans mes yeux ma curiosité.»

La société prenait place, quand un bruit dans le passage fit tourner tous les regards vers la porte. « Oui, nourrice, il faut vous résoudre à me laisser faire ma volonté : allez, allez, je suis tout-à-fait bien, pleine de vie et d'activité. Je vous l'ai dit, vous avez presque usé ma peau en la frottant; voulez-vous encore user ma chair? » En achevant ces mots, la jeune Hédeia entra légère comme Diane. Une robe blanche, négligemment ajustée, suivait, avec une grâce inimitable, ses formes sveltes; ses longs cheveux, encore humides et un peu en désordre, par les soins empressés que ses suivantes avaient pris pour les sécher, tombaient sur ses épaules et jusqu'à sa ceinture. Son visage, quoique pâle encore, étincelait de vivacité et de joie; ses yeux noirs brillaient d'intelligence, et ses lèvres, dont le corail était légèrement terni, séduisaient par le plus aimable sourire. D'une main, elle tenait une coupe; de l'autre, un chapeau de myrthe. « Lequel de vous est mon héros? demanda-t-elle d'une voix plus douce

que le zéphir du soir, et, regardant autour de la table: « Ai-je deviné? dit-elle en s'approchant de Théon. » Le jeune homme, perdu dans la contemplation de ce charmant visage, oubliait de répondre. « Serait-ce une statue?» ajouta-t-elle en s'avançant, et en le fixant à son tour avec une curiosité comique.

» Non, c'est un esclave, dit Théon, souriant à demi, et rougissant comme il pliait les genoux pour recevoir la couronne de sa main.

» Je viens vous porter une santé, dit elle en lui présentant la coupe, et je vous somme de me faire raison, » et elle tendit le vase au jeune homme avec une grâce enchanteresse. Il le prit de ses doigts délicats, et dans une muette extase, il but, d'un seul trait, le vin et l'amour.

» Prenez garde, murmura une voix à son oreille, c'est la coupe de Circé.»

Il se retourna. Poliœnus était derrière lui; mais à voir l'immobilité de ses traits, on aurait eu peine à croire qu'il eût prononcé ces paroles.

» Je savais, continua la belle fille, en mon-

trant la table, qu'il n'y avait là que des breuvages trop froids pour un homme noyé. Mon sage père peut bien réconforter l'âme; mais c'est près de ma bonne nourrice qu'il faut chercher à réconforter le corps. Personne n'est plus habile à composer des élixirs, des philtres, tous les médicamens potables qui ont été inventés pour notre bien, en Grèce, en Asie, partout le monde : maintenant, rangez-vous, dit-elle en éloignant ceux qui l'entouraient, et conduisant Théon à la place d'honneur: voici le roi du festin.

» S'il en est le roi, vous en serez la reine, répondit le jeune homme enivré.

» Oh! sans doute, répliqua-t-elle en se plaçant à côté de lui, je n'ai jamais refusé d'admettre une conséquence, toutes les fois qu'elle m'a été démontrée.

» Dites toutes les fois que vous l'avez trouvée, ou suggérée vous-même, dit le maître en riant.

» Cela n'est-il pas ainsi? dit Hermachus en s'inclinant devant l'aimable fille.

» Eh! mais je le crois; un joli visage, mes chers amis, peut risquer beaucoup, un esprit fin vient à bout de toutes choses, et je

pense avoir l'un et l'autre au suprême degré. Qu'en dites-vous?

» Vénus et les Grâces soient louées, dit Léontium, notre sœur a rapporté de l'école de Pythagore un cœur aussi gai qu'elle l'y a porté.

» Assurément; et pensiez-vous qu'il en serait autrement? Bon! vous autres philosophes, vous ne connaissez pas du tout la nature humaine. J'aurais pu vous dire (même avant ma dernière expérience), que le contraste est la source du comique, et qu'une folle devait trouver plus de sujets de gaîté dans un synode de sages, qu'au milieu d'un cercle de beaux esprits, riant et plaisantant. Il faut que vous sachiez, dit-elle en se tournant vers *Théon*, que j'ai fait une visite à un sage, un véritable sage, qui depuis sa jeunesse s'est attaché à une manie: tous les sages ont des manies, comme vous devez le savoir; et la sienne est de rétablir l'école de Pythagore dans sa primitive grandeur. Pour cet effet, il a rassemblé et élevé une douzaine de jeunes gens dociles, et il a réussi avec eux au gré de ses vœux; car il n'y en a pas un qui ose reconnaître sa main droite de sa main gauche, sans s'appuyer de l'autorité du maître, corroborée de

celle du grand fondateur ; bref, ils n'ont la propriété personnelle, ni de leur langue, ni de leur bourse, ni de leur pensée. Vous ne pouvez vous faire l'idée d'une communauté plus entière, d'un système plus méthodiquement absurde, plus vertueusement insipide, plus scientifiquement sot.

» Fi ! fi ! petite étourdie, dit le maître, souriant malgré lui, comme il s'efforçait de froncer le sourcil.

» Je ne parle pas en étourdie, j'établis très-sérieusement une matière de fait.

» Et nous sommes tout oreilles, dit Hermachus, ainsi veuillez nous donner la suite de l'histoire.

» La suite ? vous l'aurez en peu de mots. C'est un vrai séjour de bienheureux ; une maison qui contient douze corps et une seule âme pour le service de tous.

» Mais, dit Hermachus, je crois que vous pourriez trouver chez nous quelques centaines de corps, à-peu-près dans le même cas.

» Sans doute ; et c'est ce que j'ai dit au sage Pythagoricien, quand il regardait avec plaisir ses onze mécaniques ; je l'ai assuré, que si ce n'était moi, on ne compterait pas un seul

original dans les jardins, le maître excepté. Je suis bien aise de vous dire de plus, que j'ai établi alors, en décrivant notre société, des faits analogues à ceux que je viens de dire, en vous peignant celle du vieux suivant de Pythagore : et une singulière coïncidence, c'est que je me rappelle qu'il s'est écrié : *Fi! fi!* tout juste comme notre maître vient de le faire tout à l'heure. Notre confrérie n'a-t-elle pas été, en effet, pendant un certain temps, une réunion aussi parfaite; tout y était calme, méthode, vertu, savoir, absurdité dans les hommes; et dans les femmes, silence, ordre, ignorance, modestie, stupidité.

» Et je vous prie, ma sœur, pourquoi avez-vous quitté une société qui fournisait un si riche aliment à votre esprit satyrique? dit Métrodore.

» C'est, mon frère, parce que le plus riche aliment rassasie le plutôt. J'ai passé trois jours, à mon entière satisfaction; un quatrième m'aurait tuée.

» Et vos amis aussi, dit le philosophe en secouant la tête.

» Les tuer! eux; ils n'ont jamais su qu'ils vivaient, jusqu'à ce que je les en ai avisés;

mais croyez que j'ai laissé derrière moi des cœurs bien malades. Le maître ! ah ! le maître, pauvre homme! oserai-je l'avouer? Avant mon départ, il a surpris un de ses disciples se regardant au miroir avec une chandelle; un autre avait attisé le feu avec une épée; et, je frémis de dire, ce qu'il y a de plus funeste, un troisième avala un haricot (1). Si j'avais prolongé de trois jours ma résidence avec eux, j'aurais pu passer ma ceinture autour du cou de la douzaine, et les traîner aux pieds d'Epicure.

» Et que disait le maître pendant tout ce temps-là, dit Léontium?

» Ce qu'il disait, je ne sais; je n'ai jamais trop écouté ce qu'il disait; je m'occupais à lire sur son visage ce qu'il sentait.

» Et qu'est-ce qu'il sentait, demanda Hermachus?

» Tout justement, ce que vous avez senti, *vous*, et *vous* aussi, ajouta-t-elle, en regardant Poliœnus, et vous même très-sage philosophe, et se tournant vivement vers Théon :

---

(1) Allusions aux superstitions de Pythagore, ou, comme il est peut-être plus juste de dire, de ses suivans.

ce que vous sentirez très-certainement, si ce n'est pas déjà fait; c'est que, je suis prodigieusement spirituelle, aimable et jolie.

» Et pensez-vous, dit le Gargettien, que par la raison que nous sentons tout cela, nous ne pouvons pas être fâchés contre vous.

» Que voulez-vous dire par là? Mais, non, non; je vous connais tous, mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Je pense que vous le voudriez, que vous ne le pourriez pas; ou si vous le pouviez, ce serait comme les poëtes qui font des imprécations contre leurs muses, en brûlant de se les rendre propices. Oh! philosophie! philosophie! tu profères des maximes sévères, l'austérité est sur ton visage; mais ces maximes ne sont que des mots, ce visage austère n'est qu'un masque. Tu n'es qu'un habile comédien, qui, lorsqu'il a quitté son costume, son fard, ses ornemens, demeure aussi petit, aussi laid, aussi dénué de puissance, que le plus mince le plus pauvre, le plus simple de ses auditeurs. Ah! mes amis! riez ou fâchez-vous; mais, montrez-moi l'homme le plus sage, le plus grave, ou le plus renfrogné, dont une paire d'yeux brillans, n'a pas pu faire un fou.

» Ah! fille orgueilleuse, dit Hermachus,

tremblez ! rappellez-vous que Sapho aux yeux bleus, a fini par se donner la mort pour un Phaon.

« Bien. Si tel doit être mon sort, je m'y résignerai. Je ne nie point, quoique j'aie été sage jusqu'ici, que je ne puisse devenir aussi folle que les philosophes, avant de mourir.

» Le vieux Pythagoricien à dû juger mon école vraiment excellente pour former la jeunesse, dit le maître.

» A en juger d'après moi, n'est-il pas vrai ? Mais, croyez-moi, mon père, je suis votre meilleur disciple. Je pratique ce que vous prêchez, je possède ce que vous engagez les autres à chercher. Voyez mon pied léger, mon œil riant, lisez sur mes traits la gaîté de mon âme et dites si le plaisir n'est pas mon bien. Confessez donc, que je prends un plus court chemin pour arriver au but que vos plus sages écoliers, que vous-même, mon très-sage maître. Vous étudiez, vous argumentez, vous exhortez, pourquoi tout cela ? comme si vous ne pouviez pas être bon sans tant de savoir, ni heureux sans tant de discours. Prenez-moi pour exemple : je me crois très-bonne et je suis sûre d'être fort heu-

reuse; cependant je n'ai jamais écrit un traité dans ma vie et j'aurais bien de la peine à en entendre un sans bâiller.

» Théon, dit Epicure en souriant, vous voyez la prêtresse de nos orgies nocturnes.

» Ah! pauvre jeune homme, vous devez avoir trouvé les jardins bien insipides, en mon absence; mais patience cela sera mieux à l'avenir.

» Plus dangereux, dit Polioenus.

» Ne l'écoutez pas, murmura Hédeïa, à l'oreille de Théon, il n'est pas l'homme sage, dont une paire d'yeux brillans, ne pourrait pas faire un fou. Mais voilà qui est assez singulier, continua-t-elle en regardant la compagnie: je suis aujourd'hui l'étrangère, je suis à demi-noyée et c'est moi seule qui suis chargée d'amuser cette très-docte assemblée.

» Hé! ma fille, dit le maitre, il faudrait que tu fusses tout-à-fait noyée, pour que tes amis pussent jouir du plaisir de se faire écouter.

» En effet, je pense que vous dites vrai. Et, quand je considére que le plus grand plaisir de la vie est d'être écouté, je m'étonne que quelqu'un de vous ait voulu me tirer de

l'eau. Le Corinthien ne savait pas ce qu'il sauvait ; mais que le maître ait mouillé sa tunique pour mon service, c'est ce que je ne puis concevoir. Trouverait-on quelque raison à donner de cela dans la philosophie?

» J'ai bien peur qu'il n'y en ait aucune.

» Ou dans les mathématiques, reprit-elle, en se tournant du côté de Polioenus. Mais voyez maintenant une preuve de ce que j'ai avancé : peut-on avoir l'air plus sage et moins heureux que lui? C'est la faute des diagrammes et des étiques. Mon jeune Corinthien, gardez-vous de tout cela.

» Je souhaiterais que nous puissions vous fixer, vous-même, sur un diagramme, dit Léontium.

» Les grâces m'en préservent ! et pourquoi faites-vous un tel souhait ! pensez-vous que j'en serais plus sage. Demandez à Polioenus, si je ne le suis pas plus que lui. J'admire la diversité des recettes que donne chaque docteur. La femme du vieux pythagoricien me conseillait une quenouille.

» Et cela ne ferait pas mal non plus, dit Hermachus.

» En ce cas, pourquoi n'en prenez-vous pas une vous-même?

» Moi, comme vous le savez, je m'occupe de philosophie.

» Et moi, je m'occupe à en rire. Ah ! mon sage frère, chaque homme pense que l'unique perfection est ce qu'il est lui-même, l'unique science, celle qu'il possède, l'unique plaisir, celui qu'il poursuit. Croyez-moi, il y a autant de manières de vivre qu'il existe d'individus, et l'un ne pourrait pas plus conduire l'autre, qu'un poisson ne peut conduire un quadrupède ou un oiseau un poisson.

« Vous feriez une étrange monde, si vous étiez la reine de celui-ci, dit Hermachus en riant.

» Aussi étrange, mais pas plus étrange qu'il ne l'est actuellement; car je le prendrais juste comme je le trouverais, et je le laisserais comme je l'aurais trouvé. C'est vous autres philosophes, qui voulez l'ajuster, le tordre, le médicamenter, qui vous mettez l'esprit à la gêne pour amalgamer toutes ses parties hétérogènes, les sots, les gens d'esprit, les coquins, les dupes, les sérieux, les gais, les légers, les pesans, les faces longues et

courtes, les noirs, les blancs, les bruns, les droits et les tortus, les grands et les petits, les gras et les maigres, pour les accomoder tous ensemble en les forçant à se refléter complaisamment les uns sur les autres, comme les glands d'un chêne ou les femmes modestes et les filles timides de nos bourgeois d'Athènes. C'est vous, dis-je, qui feriez un étrange monde; vous qui voudriez raccourcir, allonger, tailler, rogner, façonner les âmes humaines, de même que ce tyran faisait pour les corps, afin de les approprier à son lit.

» Je conviens qu'il y a quelque vérité dans tes extravagances ma fille, dit le maître.

» Et moi je déclare qu'il n'y a pas dans Athènes un seul philosophe qui en eût avoué autant. Oui, mon jeune héros, vous trouverez que mon père, philosophe avec plus de bon sens, c'est-à-dire moins d'absurdité qu'aucun homme ne l'ait fait depuis les sept sages, que les sept sages eux-mêmes; il ne lui manque, pour être d'une sagesse parfaite.....

» Que de brûler ses livres, dit le maître, et de jouer un air sur ta lyre. »

» Non, c'est moi qui chanterai un air ac-

compagné de ma lyre. » Elle sauta lestement hors de sa couche, et de la chambre, et rentra presqu'au même instant avec l'instrument dans ses mains.

» Ne craignez rien, dit-elle en faisant un petit signe de tête au sage, pendant qu'il promenait légèrement ses doigts sur les cordes, je ne chanterai pas mon amant, mais votre maîtresse. »

Elle chanta d'une voix délicieuse, soutenue par les plus doux accords, la vertu aimable, et comme elle la voyait et la montrait en elle-même, entourée des graces et des plaisirs, et promettant le bonheur. Quand elle eut fini :

« Point de remercîment, dit-elle, je prendrai moi-même ma récompense, et se glissant derrière Epicure, elle jeta ses bras d'albâtre autour de son cou, et posa sa joue sur ses lèvres, puis elle se leva : « Heureux, songes à tous » ; et saluant le cercle d'un geste gracieux, et Théon d'un sourire aimable, elle disparut. Le jeune homme ne voyait et n'entendait plus rien : il resta plongé dans la rêverie jusqu'à ce que l'assemblée se séparât.

« Prenez garde, lui dit tout bas le maître,

en l'accompagnant dans le vestibule, Cupidon est un Dieu malin qui perce le cœur des autres, tandis qu'il garde un bouclier devant le sien. »

FIN.

Q2 J004